N° 7 1938 Juillet-Août

NOUVELLE
REVUE THÉOLOGIQUE

L'HISTOIRE CRITIQUE DE L'ANCIEN TESTAMENT

III. Les perspectives d'avenir.

Si nous avions voulu choisir quelques titres sensationnels pour nos articles, nous aurions pu intituler le premier : *D'où venons-nous ?,* puisque nous y avons retracé, dans ses grandes lignes, l'évolution des idées qui ont abouti au succès de l'histoire critique de l'Ancien Testament. Le second, qui nous a fait connaître les principales réactions contre le wellhausénianisme, les orientations nouvelles de la critique d'avant et d'après la grande guerre, aurait pu être libellé : *Où sommes-nous ?* Quant à ce troisième et dernier article, nous pourrions l'inscrire à peu près : *Où allons-nous,* puisqu'il vise à tirer les leçons de l'expérience acquise et à suggérer quelques directives dont nous puissions faire usage dans nos recherches ultérieures. Il n'est jamais trop tard pour bien faire, ni pour profiter des leçons du passé (1).

(1) Pour la bibliographie, nous pouvons renvoyer aux nombreuses références données au cours des deux articles précédents. Ajoutons-y : A. D'un point de vue critique protestant ou indépendant : J. Batersby-Harford, *Since Wellhausen,* dans l'*Expositor,* 1925, sér. IX, t. V, p. 4-26, 83-102, 164-182, 244-265, 323-349, 403-429. — M. Löhr, *Zum Hexateuchproblem,* dans l'*Or. Lit. Zeit.,* 1926, t. XXIX, p. 4-13. — E. König, *Der doppelte Wellhausenianismus im Lichte meiner Quellenforschungen,* Gutersloh, 1927. — A. S. Peake, *Recent Development in Old Testament Criticism,* extrait du *Bull. John Rylands Library,* Manchester, University Press, 1928. — R. Kittel, *Die alttestamentliche Wissenschaft in ihren wichtigsten Ergebnissen dargestellt,* 5e édit., Leipzig, 1929. — F. M. Th. Böhl, *Hoofdvragen aangaande het Oude Testament,* dans les *Nieuwe Theol. Stud.,* 1930, t. XIII, p. 193-205, 225-238. — E. König, *Ist die moderne Pentateuchkritik auf Tatsachen begründet ? Zur Beleuchtung allerneuester Behauptungen,* Stuttgart, 1933. —

Qu'on nous permette dès l'abord, avant de descendre aux exposés particuliers, de recueillir les impressions générales que nous éprouvons à embrasser, une dernière fois, d'un seul regard le long chemin parcouru.

Si, en l'an de grâce 1938, Julius Wellhausen revenait au monde et s'il inspectait une nouvelle fois le chantier des études critiques de l'Ancien Testament, il le trouverait bien changé, peut-être au point de ne plus s'y reconnaître, depuis qu'il le quitta bruyamment en 1895, en déclarant, à qui voulait l'entendre, la besogne complètement achevée. Les livres de l'Ancien Testament sont de nouveau devenus un vaste champ de travail où les démolisseurs restent nombreux, presque aussi nombreux que les constructeurs. La jonction de l'Ancien Testament avec l'Ancien Orient d'une part, avec le Nouveau Testament de l'autre, n'a pas été réalisée, du moins dans le sens où le génial historien avait cru pouvoir l'accomplir.

Au moment où l'école wellhausénienne fut à son apogée, elle se vanta de la fougue de son coryphée, de l'ardeur irrésistible de ses fidèles lieutenants et de ses troupes. On sait qu'on lui reprocha, plus d'une fois, de manquer de modestie, en lui rappelant le vers d'Horace : *Est quadam prodire tenus, si non datur ultra.* Mais elle de répondre, en toisant de bien haut ses adversaires :

Bescheidenheit ist eine Zier,
Doch weiter kommt man ohne ihr.

Aujourd'hui les partisans de la modération et du conserva-

W. F. Lofthouse, *The Evolution of Religion in the Old Testament,* dans *The Modern Churchman,* 1934, t. XXIV, p. 259-274. — T. H. W. Maxwell, *The Evolution of Judaism in the Post-Exilic Period, ibid.,* p. 275-294. — S. A. Cook, *Biblical Criticism and the Interpretation of History, ibid.,* 1936-1937, t. XXVI, p. 121-129, 183-194. — G. Hölscher, *Johannes Pedersen « Israel »,* dans les *Theol. Stud. Krit.,* 1937-1938, t. CVIII, p. 234-262. — B. Du point de vue catholique : A. Bea, *Der heutige Stand der Pentateuchfrage,* dans *Biblica,* 1935, t. XVI, p. 175-200. — M. J. Lagrange, *L'authenticité mosaïque de la Genèse et la théorie des documents,* dans la *Rev. Bibl.,* 1938, t. XLVII, p. 162-183. — C. Du point de vue juif : E. Urbach, *Neue Wege der Bibelwissenschaft,* dans *Monatsschr. Gesch. Wiss. Jud.,* 1938, t. LXXXII, p. 1-22. — L'auteur discute le tome I de l'ouvrage hébreu de J. Kaufmann, *Histoire de la Foi israélite depuis les origines jusqu'à la fin du second Temple,* Tel Aviv, s. d.

tisme ont obtenu une belle revanche et peuvent savourer une certaine victoire. Du ton affirmatif, tranchant, pontifiant de Wellhausen et surtout de ses épigones, la critique de l'Ancien Testament s'est heureusement affranchie. Même ceux qui restent fidèles au système wellhausénien classique, « pour ne pas chavirer une fois de plus dans l'incertitude », et chassent par conséquent, comme de mauvaises pensées, les doutes de Klostermann, Eerdmans, Volz, Rudolph, Jacob et Cassuto, avouent que la construction est bel et bien lézardée, qu'à l'ausculter, à l'aide des plus délicats instruments, elle oscille sur des fondements déjà mis à nu et fortement ébranlés.

Nous pouvons de toutes façons nous réjouir de la leçon de modestie que l'histoire a ainsi infligée à des auteurs trop sûrs d'eux-mêmes et trop présomptueux. Nous pouvons nous réjouir de ce que les meilleurs exégètes indépendants se mettent de nouveau à inculquer les préceptes élémentaires de la méthode historique : « Défions-nous de nos idées, disait G. Lanson, et prenons garde que rien n'y dépasse les faits établis » et Fontenelle, non sans une pointe d'exagération : « Dans les sciences les conjectures ont toutes un droit égal de se produire et souvent n'en ont guère de se combattre ».

Cependant il ne faudrait pas que le sentiment de satisfaction dégénère en celui d'un triomphe absolu, d'autant plus exubérant qu'on profiterait de la victoire sans avoir dû se dépenser beaucoup pour la remporter. Ce sentiment me semble poindre principalement chez quelques auteurs protestants conservateurs, surtout archéologues, qui exploitent les moindres découvertes archéologiques pour en tirer de suite des confirmations de l'une ou de l'autre donnée biblique ou, pire encore, de l'une ou de l'autre thèse de l'exégèse ultraconservatrice. Or, le plus souvent ils procèdent à la légère et font montre d'un manque notable de sens critique, prenant leurs désirs pour des réalités. Nous songeons ici non pas seulement aux informations fantaisistes qui paraissent régulièrement dans la presse tapageuse anglo-américaine, et que parfois nos journaux du continent, même catholiques, reproduisent sous une forme au surplus souvent défigurée, — il n'y a que les grands journaux comme *Le Temps, Le Journal des Débats,* qui veillent à s'informer minutieusement en ces matières et qui puisent leurs informations directement près des Sociétés savantes et des Académies, — mais

même à des publications de certains archéologues, ou de leurs mécènes et protecteurs. C'est par exemple le cas de quelques publications de Woolley, destinées au grand public, ou du petit ouvrage de Sir Charles Marston : *La Bible a dit vrai* (2). Il est dangereux de vouloir replacer dans le cadre des derniers résultats de l'archéologie tel ou tel épisode biblique, par exemple l'histoire du paradis, celle du déluge, voire des événements déjà plus rapprochés de nous, comme la vocation d'Abraham.

Nous voudrions donc apprécier d'un point de vue objectif et, si nous osons dire, avec plus de sérénité, les apports de l'archéologie orientale et des nouvelles méthodes de critique littéraire. Nous serons préoccupé moins de publier un bulletin de victoire que de dresser un inventaire rigoureux et d'établir une balance de comptes exacte. Les faux bilans ne profitent guère. Nous nous demanderons en particulier quelle est la situation nouvelle faite à l'histoire critique de l'Ancien Testament après les diverses réactions dont elle a subi le contre-coup, puis quelle peut être l'attitude de l'exégèse catholique en présence de ces mêmes réactions et de ce que nous pouvons appeler la faillite partielle du wellhausénianisme.

I. *Le Bilan de l'Histoire critique de l'Ancien Testament.*

La première question que nous avons à nous poser, concerne la situation où se trouve l'histoire critique de l'Ancien Testament après les trouées que les diverses réactions, dont nous avons donné un aperçu, ont faites dans le front de combat wellhausénien.

A lire les critiques wellhauséniens eux-mêmes, leurs positions ne sont guère enfoncées. C'est l'avis qu'expriment, avec des nuances bien entendu, par exemple A. S. Peake, Ed. König, J. Battersby-Harford ; c'est aussi l'avis auquel, sous une forme plus mitigée, finit par se rallier M. Lofthouse (3). En fait, si l'on désire porter un jugement sur la situation actuelle de la critique, il nous semble qu'il faut, une nouvelle fois, distinguer dans l'œuvre wellhausénienne trois aspects fondamentaux : historique, religieux et littéraire.

(2) C. Marston, *La Bible a dit vrai.* Version française de Luce Clarence, Paris, 1935.

(3) W. F. Lofthouse, *The Evolution of Religion in the Old Testament,* dans *The Modern Churchman,* 1934, t. XXIV, p. 259-274.

Au point de vue de l'histoire d'Israël, nous avons vu que le wellhausénianisme est en déroute. Que peut-il opposer aux faits archéologiques dont l'exploration du Proche Orient a enrichi notre connaissance ? Ceux que nous avons fait connaître nous paraissent largement acquis, et ruinent à tout jamais l'image wellhausénienne du peuple israélite : peuple soi-disant primitif, isolé des autres nations, animé d'un dynamisme religieux particulier mais naturel.

Au point de vue de l'histoire religieuse d'Israël, nous pouvons affirmer qu'au moins les thèses fondamentales du wellhausénianisme sont passées de mode. Nous croyons l'avoir établi, en dévoilant dans notre précédent article la faiblesse du schéma évolutif présenté par les wellhauséniens pour expliquer la position religieuse unique du peuple israélite dans le Proche Orient. Les études comparatives, loin d'avoir affaibli l'unicité et la transcendance de la religion d'Israël, les ont mises dans un plus puissant relief. L'*Einzigartigkeit* ou l'unicité de cette religion est telle qu'elle ne s'explique aucunement par les seuls facteurs naturels, notamment sociaux et politiques, auxquels les wellhauséniens ont fait appel. Aussi pour rendre compte de la transcendance de la religion d'Israël, les plus sensés d'entre les critiques indépendants reviennent-ils à l'hypothèse d'une série d'expériences religieuses hors ligne, qui auraient débuté par celle de Moïse et qu'ils se hasardent presque à appeler « mystiques ». Mais qui ne voit que c'est là simplement reculer le problème, — car comment expliquer que ces expériences se soient produites uniquement en Israël, et cela d'une façon continue, merveilleusement progressive, — ou bien c'est se rapprocher singulièrement de l'explication traditionnelle et surnaturelle ? C'est pourquoi certains critiques vont jusqu'à dire : « Du point de vue scientifique rien ne s'oppose à ce que l'on considère désormais l'histoire religieuse d'Israël comme supérieure à celle de tous les autres peuples de l'antiquité et que l'ont réserve aux facteurs qui l'ont déterminée le nom de mystère ; ce que les croyants pourront traduire : miracle historique. »

D'autres thèses sont également compromises, nous l'avons déjà vu. Toutefois comme l'histoire wellhausénienne est essentiellement liée à l'histoire de la littérature biblique, c'est à celle-ci que nous devons en dernier lieu consacrer notre attention.

Hélas ! c'est le domaine, répétons-le, où il est le plus malaisé de porter un jugement d'ensemble. Assurément, même ici de larges poches se sont formées dans les premières lignes du front de combat littéraire des wellhauséniens, mais la question est de savoir si celui-ci a été réellement rompu.

Pour plus de clarté, envisageons l'*histoire littéraire du peuple d'Israël* sous les principaux aspects qu'elle présente. Distinguons d'abord entre l'histoire critique et l'exégèse proprement dite ; puis, en ce qui concerne l'histoire critique, appliquons-nous à porter un jugement sur ce que nous pourrions appeler les positions-clés, à savoir : la composition du Pentateuque, les rapports entre la Loi et les écrits des Prophètes, les origines littéraires de la prophétie messianique et eschatologique, les origines historiques du Psautier. Plusieurs de ces questions ont déjà été abordées dans notre article précédent, mais nous devons y revenir une dernière fois pour porter sur elles un jugement définitif.

Nous pouvons être bref dans *notre appréciation des critiques adressées à la méthode d'exégèse wellhausénienne.* Nous y souscrivons presque entièrement. Les commentaires de l'école de Wellhausen sont des œuvres froides, cérébrales, où trop souvent les préoccupations esthétiques et religieuses font défaut, alors que l'âme d'Israël, plus que celle de tout autre peuple antique, fut un instrument délicat, où, sous les touches du luthier divin, ont résonné les cordes les plus sensibles du sentiment religieux. Quand on quitte ces commentaires pour prendre en main l'une ou l'autre des grandes œuvres littéraires de l'école de Gunkel-Gressmann, on est saisi par le souffle de vie qui a passé par la critique biblique grâce à l'humanisme de ces deux auteurs. Je n'oublierai jamais l'impression profonde que moi-même j'ai ressentie quand, pour la première fois, j'ai pris connaissance du commentaire de Gunkel sur les psaumes. Quelle fraîcheur de vues, d'idées, de sentiments dans cette œuvre remarquable, surtout à la comparer à certains travaux de l'école dite des *Stubenfilologen !* Il y a entre les wellhauséniens et les critiques de style nouveau toutes les différences profondes qui distinguent, — j'accommode ici une parole de M. Abel Bonnard, — les philologues-abeilles et les philologues-fourmis. Certes, nous restons à distance de ce que les croyants peuvent et doivent

attendre d'un commentaire d'un livre saint, mais il s'y rencontre déjà tant de belles considérations, même religieuses, que l'on est tenté de pleurer de ne pas en rencontrer plus souvent de pareilles chez nous.

En histoire littéraire proprement dite, nous l'avons déjà insinué, nous ne sommes pas à même de porter un seul jugement d'ensemble. Le plus utile nous paraît de grouper nos remarques d'après les principales catégories que nous avons déjà distinguées dans les Livres saints de l'Ancienne Loi. Comme les pages dont nous disposons sont limitées, — d'ailleurs elles nous ont déjà été généreusement octroyées, — on nous permettra de présenter nos conclusions sous une forme un peu abrégée et dans un ordre peut-être un peu trop systématique.

Nous avons montré dans nos deux articles précédents combien *la question de l'Hexateuque* est fondamentale dans l'histoire critique de l'Ancien Testament, par la complexité des problèmes qu'elle soulève, par la portée des solutions qu'elle propose, par les nombreuses et violentes réactions qu'elle a provoquées. Nous sommes donc tenu une nouvelle fois de nous y arrêter un peu plus longtemps qu'aux autres questions. Voici, formulées en quelques thèses, si je puis ainsi dire, les positions autour desquelles une nouvelle théorie critique tend à s'élaborer.

En ce qui concerne la théorie documentaire, remarquons que celle-ci, tout en continuant à exercer une puissante attraction, a subi, du fait des observations critiques dont elle a fait l'objet, plusieurs limitations :

1. Dans la rédaction présente de l'Hexateuque, *les sections narratives et législatives* sont plus ou moins étroitement unies ; toutefois, contrairement à l'opinion wellhausénienne, rien ne prouve que dès les origines des liens littéraires aient existé entre les deux groupes d'éléments ; il apparaît par conséquent, à priori, très discutable de vouloir retrouver dans les deux groupes exactement les mêmes documents (4). Au surplus, la

(4) Déjà le chanoine Van Hoonacker a émis des doutes au sujet des prétendus rapports des sections narratives avec les lois : voir J. Coppens, *Le chanoine Van Hoonacker. Son enseignement, son œuvre et sa méthode exégétiques,* Paris, 1935, p. 71-72. Cfr aussi B. D. Eerdmans, *Das Buch Exodus,* Giessen, 1910, p. 146.

critique semble avoir tort de vouloir rechercher la présence des mêmes sources au-delà de l'Hexateuque (5).

2. Même *à ne considérer que les sections purement narratives,* la présence des quatre documents classiques : J E D P, est sujette à caution. Seules les histoires jahviste et sacerdotale émergent facilement de la rédaction présente, et possèdent une physionomie et une unité propres qui soient suffisamment attestées. En tant que document distinct, le *Second Elohiste,* nous l'avons vu, est une pièce littéraire de plus en plus discutée (6). Quant au *Deutéronomiste,* s'il est bien constitué, il se limite pour ainsi dire au Deutéronome et au Livre de Josué, de sorte que la prétendue recension deutéronomique de l'Hexateuque tout entier est mise en question par plusieurs auteurs.

3. Nonobstant les efforts des critiques pour établir *l'homogénéité* et pour préciser *les origines littéraires des divers documents,* celles-ci restent fort obscures. Aussi parmi les auteurs qui retiennent provisoirement les documents, plusieurs en font-ils honneur à des écoles plutôt qu'à des écrivains particuliers. Quelques-uns, notamment le critique hollandais Böhl, estiment même que les sigles représentent moins des documents proprement dits, — ceux-ci, plus nombreux et plus anciens, seraient à concevoir plutôt à la manière de fragments, — que diverses recensions, qui auraient groupé et coordonné les traditions orales et écrites dont les anciens Hébreux étaient les dépositaires (7). Le fait que, dans un même récit, les prétendus documents apparaissent souvent non pas par manière de deux ou plusieurs récits, plus ou moins complets et juxtaposés, mais par petites coupures fort déchiquetées et dispersées, dont l'assemblage forme un curieux imbroglio littéraire, une mosaïque, une marquetterie, s'explique si les diverses coupures représentent des gloses ou des interpolations rédactionnelles, — car c'est par petites doses qu'un rédacteur procède, — mais dans l'hypothèse documentaire, pareil procédé est une absurdité (8).

(5) M. J. Lagrange, *L'authenticité mosaïque de la Genèse et la théorie des documents,* p. 178-179.

(6) Voir P. Volz et W. Rudolph, à la note 38 de l'article précédent : *Les orientations nouvelles.*

(7) F. M. Th. Böhl, *Genesis,* 2 vol., 2e édit., Groningue, 1930 ; *Exodus,* Groningue, 1925.

(8) Il est intéressant de se souvenir ici de l'aventure de l'helléniste Tournier, « qui ayant commencé par trouver dans l'*Ajax* de Sophocle

Se représente-t-on des rédacteurs découpant les textes en quelque sorte aux ciseaux, puis ajustant les diverses coupures, par un jeu de patience, de façon à en faire de nouveau, dans la mesure du possible, un récit plus ou moins suivi ? (9)

4. Si l'on passe des sections narratives aux *collections de lois* que l'Hexateuque contient, les positions de l'école documentaire sont jugées encore plus chancelantes. Sans doute, on reste d'accord pour admettre un groupe de lois deutéronomiques et un groupe, tout aussi important, de lois provenant des milieux sacerdotaux. Mais convient-il de considérer les *toroth* sacerdotales comme une seule et vaste œuvre littéraire, qui se décomposerait ultérieurement en trois documents fondamentaux : le *Heiligkeitsgesetz,* le *Code sacerdotal* proprement dit et l'*Histoire sacerdotale* ? M. Eerdmans, par exemple, conteste formellement l'existence du *Heiligkeitsgesetz* et de l'*Histoire sacerdotale.* A son avis les collections actuellement existantes représenteraient plutôt un dépôt littéraire où se sont accumulées et entreposées, au cours des temps, les nombreuses lois cultuelles qui se sont élaborées progressivement au sein des écoles sacerdotales et lévitiques. On explique ainsi que toutes sont habillées d'un même style. On sait, en effet, comment le style d'école se transmet de génération en génération, surtout quand il s'agit d'une transmission dans des milieux fermés.

Quant aux *Codes élohiste et jahviste,* ce sont des entités dont l'existence apparaît de plus en plus problématique. Les tentatives entreprises pour les identifier, ne paraissent pas réussies. Sur quoi repose l'identification du *Bundesbuch* et de la *Loi élohiste* ? Et peut-on vraiment se contenter d'*Exod.,* XXXIV, 10-26, pour y reconnaître le *Code jahviste* dont la théorie well-

des passages peu dignes de ce grand poète, finit par rejeter la tragédie entière, et qui mourut doutant de l'authenticité des sept tragédies sophocléennes, en demandant pardon à Dieu et aux hommes d'avoir édité de fausses tragédies classiques ». On sait qu'en 1913 Mgr Duchesne rappela cette histoire à M. Loisy. — Voir A. Loisy, *George Tyrrell et Henri Bremond,* Paris, p. 204 et J. Lebreton, *Foi dogmatique et religion mystique. A propos des derniers livres de M. Loisy,* dans *Etudes,* 1937, t. CCXXX, p. 204.

(9) Les auteurs critiques ont essayé de rendre le procédé vraisemblable en invoquant diverses analogies, telles la composition du Diatessaron, et les méthodes de l'ancienne historiographie arabe (Löhr, Eissfeldt, Bevan). M. O. Eissfeldt a signalé tout récemment un nouvel exemple : *Hegel-Kritik und Pentateuchkritik,* dans les *Theol. Blätter,* 1938, t. XVII, col. 33-41.

hausénienne a besoin ? C'est pourquoi, si la plupart des critiques ne nient pas la présence de plusieurs collections de lois, si même le plus souvent ils retiennent matériellement les divisions wellhausséniennes, un nombre croissant d'auteurs se refusent à les répartir entre les quatre documents de l'école grafienne, et cherchent à leur trouver d'autres origines (10).

Passons au *second problème critique de l'Hexateuque, l'origine mosaïque de l'épopée et des lois israélites.*

De ce qui précède, ainsi que de notre précédent article, il ressort que la thèse wellhausénienne a subi, ici également, de fameux assauts. Nous croyons qu'en ses affirmations radicales et tranchantes, elle ne subsiste plus. Toutefois, nos collègues catholiques, surtout ceux qui par tempérament inclinent vers les positions conservatrices, se souvenant de la formule de Mgr Batiffol : *Rien n'est si hardi que d'être conservateur,* ne peuvent se faire illusion sur la portée des théories nouvelles. En effet, l'école historico-comparative ne songe pas à attribuer à Moïse tels quels les divers codes de lois que la méthode critique ou la méthode des formes littéraires distingue dans l'Hexateuque. Quelques auteurs toutefois attribuent à Moïse la substance de l'Hexateuque, les institutions fondamentales du mosaïsme, y compris le décalogue, le cadre littéraire général des lois, notamment les allusions au désert et à la Tente de l'alliance, la terminologie essentielle, voire un nombre assez notable de lois particulières dans les divers genres de droit que l'ancienne législation israélite comprend : droit constitutionnel ou national, civil, pénal, rituel, sacerdotal, — lois dont nous ne pourrions toutefois guère circonscrire le volume exact.

(10) On trouvera quelques exemples de la manière nouvelle de raisonner, qui recourt pour la diversité des lois par exemple à la diversité des sanctuaires, dans les ouvrages de Welch, Oesterley-Robinson, Böhl, Löhr. D'après Welch : Bb, Qadesch, Sichem, Silo ; H, sanctuaire de Jérusalem ; D, code des prophètes éphraïmites ; Po, lois des prêtres lévitiques. D'après Oesterley-Robinson : E, D, sanctuaires du Nord ; H et Code d'Ezéchiel, Jérusalem ; P, compromis entre le Nord et le Sud, avec préférence marquée pour H et Ezéchiel. D'après Böhl : *Exod.*, XX, 1-17, Sinaï ; Exod., XXXIV, 10-26, Qadesch-Barnéa ; *Exod.*, XX, 20-XXIII, 33, Gilgal-Sichem (*Jos.*, XXIV, 25-26) ; *Exod.*, XXV-XXXI, XXXV-XL, Silo. D'après Löhr : d'une part, les lois du Sanctuaire de l'arche, de l'autre, les lois du Sanctuaire de la tente de l'alliance, ces dernières se rattachant à Qadesch et comprenant le Deutéronome.

Pour une évaluation approximative des lois civiles promulguées par Moïse, le *Bundesbuch* et son édition prophétique, le *Deutéronome,* affirme-t-on, peuvent rendre des services appréciables. Quant aux plus anciennes lois sacerdotales, elles sont à reconstituer, avec moins de certitude, sur la base d'*Exod.,* XXV-XXXI, XXXV-XL, et de *Lev.,* XVII-XXVII, *Lev.,* I-XVI, où l'on distingue le *Heiligkeitsgesetz,* l'*Opfer-* et la *Reinheitstorah.*

Enfin, d'une manière générale, en ce qui concerne les lois, les critiques, même les plus conservateurs, ne perdent pas de vue les remarques judicieuses de Fustel de Coulanges : « Il n'est pas dans la nature du droit d'être absolu et immuable ; il se modifie et se transforme, comme toute œuvre humaine. Chaque société a son droit, qui se forme et se développe avec elle, qui change avec elle ; et qui enfin suit toujours le mouvement de ses institutions, de ses mœurs et de ses croyances » (11).

Si l'origine mosaïque n'est affirmée qu'avec des restrictions notables, par contre l'origine anté-exilienne, voire très ancienne, de la majeure partie des lois israélites est désormais une hypothèse à laquelle beaucoup de critiques se rallient. Les milieux historiques et culturels dans lesquelles la législation israélite s'emboîte le mieux, — en d'autres termes, plus techniques, ceux mêmes de l'histoire des formes littéraires, leur *Sitz im Leben,* — nous reportent avant l'exil : pour certaines lois, c'est l'ancien droit oriental, peut-être de façon plus précise, le droit cananéen ; pour d'autres, ce sont les origines du jahvéisme, les temps de Moïse et de Josué ; pour d'autres encore, la période du sanctuaire de Silo ou celle de la splendeur du premier temple, c'est-à-dire les règnes de David, qui en jeta les fondements, et de Salomon, qui en acheva la construction ; pour d'autres enfin, la période d'étroite collaboration du sacerdoce et du prophétisme, telle qu'elle s'établit aux premières origines du jahvéisme, — Moïse est un lévite-prophète, — et lors de l'entente cordiale entre les prêtres et les *nebiim* sous le haut patronage de Samuel. Au surplus, parmi les gloses et additions nombreuses, il n'en est guère, de l'avis même des wellhauséniens, qui combattent les institutions ou mœurs païennes d'après

(11) Fustel de Coulanges, *La Cité antique,* Paris, Hachette, s. d., chapitre VIII, p. 363-364.

l'exil ; toutes à peu près visent les abominations de la terre de Canaan d'avant l'exil. Or, si les gloses se révèlent déjà comme originaires d'avant la catastrophe de 587, il en est ainsi, à fortiori, des documents auxquels elles ont été incorporées pour en modifier la portée primitive. Au reste, — et c'est une contre-épreuve excellente, — contrairement à l'avis des wellhauséniens, les temps postexiliens se prêtent très mal à un *Sitz im Leben* pour la législation du Pentateuque. Plusieurs critiques conviennent qu'à lire les écrits de l'époque d'Esdras et de Néhémie, les préoccupations sacerdotales ne sont pas à l'avant-plan. Si quelque code paraît avoir eu de l'influence à cette époque, c'est plutôt au Deutéronome, nous dirions à une nouvelle édition du Deutéronome qu'il faudrait songer (12).

Après ce que nous venons de dire touchant les origines de l'Hexateuque, nous pouvons considérer comme résolu *le second grand problème de critique littéraire soulevé par l'école wellhausénienne : celui des rapports de la Loi avec le prophétisme.* La position de Wellhausen ne peut plus se soutenir. A parler même critiquement, le droit israélite, aussi bien religieux que civil, est antérieur dans sa substance au mouvement prophétique qui débuta, au cours du IX^e^ siècle, avec Élie et Élisée. Les prophètes n'ont pas écrit sur une page toute blanche leur prédication morale. A leur arrivée, l'âme israélite se présentait déjà à eux comme un palimpeste. Leur œuvre fut une entreprise de réforme ; leur message fut un appel pour le retour aux traditions. Sans doute, on ne « repristine » jamais entièrement le passé ; toute réforme, même quand elle prétend simplement restaurer les mœurs, entraînée qu'elle est par son propre mouvement, dépasse toujours les buts qu'elle s'était fixés. Ce fut sans doute le cas de la réforme prophétique. Cela n'empêche pas que sincèrement, et non par un artifice de propagande, les prophètes se soient réclamés des traditions mosaïques et nomadiques les plus anciennes.

Réformateurs du présent, par désir de conserver le passé,

(12) On connaît les tendances prophétiques et messianiques (voire p. ex. l'étude de Volz sur le messianisme) qui se manifestent dans le Deutéronome. Le chanoine Van Hoonacker s'était vivement rendu compte de la position particulière de ce code : voir J. Coppens, *Le chanoine Albin Van Hoonacker. Son enseignement, son œuvre et sa méthode exégétiques,* p. 26-28, 56-77, 65-67, 74.

les prophètes se sont montrés les collaborateurs du sacerdoce lévitique. Telle que les wellhauséniens l'ont décrite, l'opposition entre le sacerdoce et le prophétisme n'a jamais existé. Il y eut sans doute entre les deux institutions des heurts et des froissements, peut-être même des luttes occasionnelles, le prophétisme représentant l'aile marchante du jahvéisme. Mais l'opposition ne fut jamais radicale. Je me représente volontiers leurs rapports mutuels suivant l'image qu'en a tracée M. Welch, l'exégète écossais auquel nous avons déjà plus d'une fois renvoyé (13).

Ce n'est pas seulement du point de vue de la Loi que les wellhauséniens ont envisagé le prophétisme, mais aussi en rapport avec les *origines de l'eschatologie nationale et messianique.* On sait combien les critiques ont été portés, sous l'influence des théories wellhauséniennes, à reculer jusqu'à l'exil, même jusqu'après l'exil, les premières manifestations claires de l'espérance messianique et des visions eschatologiques. Nous croyons que, sur ces deux articles du crédo israélite, l'école de Gunkel-Gressmann leur a infligé un démenti catégorique (14). Il faut toutefois ne pas oublier que les espérances d'Israël ont revêtu au cours des temps diverses expressions matérielles. Ce serait pécher gravement contre l'histoire que de vouloir les ramener à quelques thèmes extrêmement simplistes, au surplus empruntés aux catégories de la théologie chrétienne. Ici, plus qu'ailleurs, il s'agit de nuancer. Les couleurs restent sans doute les mêmes au cours des temps, les nuances varient (15).

Il reste un dernier domaine d'études à signaler, — le quatrième de ceux que nous nous sommes proposé d'examiner : *les origines des psaumes.* Ici la critique réactionnaire, il faut en convenir, s'est rapprochée beaucoup moins de l'opinion traditionnel-

(13) A. C. Welch, *Prophet and Priest in Old Israel,* Londres, 1936. — Lire aussi J. Kaufmann, *Probleme der israelitisch-jüdischen Religionsgeschichte,* dans la *Zeitschr. Altt. Wiss.,* 1930, t. VII, p. 23-43 ; 1933, t. X, p. 35-47.

(14) On mesurera la distance parcourue en comparant aux conclusions de Gunkel-Gressmann celles d'un ouvrage de jeunesse de Paul Volz, dédié à Julius Grill : *Die vorexilische Jahweprophetie und der Messias,* Goettingue, 1897.

(15) Ed. Tobac-J. Coppens, *Les Prophètes d'Israël,* 2e édit., Malines, 1932.

le, — l'origine davidique des psaumes, — qu'elle ne l'a fait pour l'origine mosaïque du Pentateuque. Par conséquent, il continue à subsister un fossé difficilement franchissable entre les vues de la tradition et celles de la critique même réformiste. Mais un fossé tout aussi large s'est creusé du côté des conclusions wellhausénienes, puisque désormais on veut bien reconnaître un large psautier préexilien, royal et liturgique. Certains auteurs vont jusqu'à dire que les idées, les croyances, les pratiques qui se font jour dans les psaumes manifestent un stage de la pensée israélite pour lequel, du moins quant aux sources de son inspiration, la période royale de David n'est peut-être pas assez reculée (16).

Est-il encore besoin de revenir, au terme de nos conclusions, sur *l'histoire religieuse d'Israël* d'après les wellhausénien ? Personne ne songe à nier que les idées et les événements sur lesquels Wellhausen a attiré l'attention : le réformisme des prophètes, l'œuvre de Josias, la crise exilienne, la restauration du judaïsme sous Esdras et Néhémie, ne représentent certaines puissances ou étapes de l'évolution religieuse du peuple élu, mais il n'est plus permis d'y voir les grandes coupures, ni, à fortiori, les plaques tournantes de cette histoire.

On nous demandera sans doute : et le canon critique mitigé, que vous venez de nous faire connaître, n'a-t-il pas, lui aussi, déjà son avenir derrière lui ? et, par ailleurs, est-il mieux conciliable avec les données de la foi chrétienne que le canon critique wellhausénien ?

Comme nous n'avons pas le charisme de la prophétie, il nous est difficile de répondre à ces questions, surtout à la première. Risquons-nous toutefois à dire ceci. *D'abord, quant à l'avenir du canon critique mitigé,* je crois que ce canon présente plus de garanties de viabilité que l'ancien système wellhausénien dans la mesure où il est le résultat de plusieurs contre-épreuves ; mais, sans doute, comme toute hypothèse scientifique, il est susceptible

(16) J. Pedersen, *Israel. Its Life and Culture,* Oxford, 1926 ; *Israel* I, Copenhague, 1920 ; 2e édit., 1934 ; II, Copenhague, 1934. — Voir le résumé de l'ouvrage et les critiques que lui adresse G. Hölscher, *Johannes Pedersen, « Israel »,* dans *Theol. Stud. Krit.,* 1937-1938, t. CVIII, p. 234-262.

de correction : *Souvent critique historique varie, bien fol est qui s'y fie.* Quant à son orthodoxie, si l'on consent à interpréter largement les données de la Bible sur l'authenticité des écrits inspirés, — je crois qu'en général cela est possible sans dommage pour la doctrine de l'inspiration, ainsi que l'Eglise nous en a donné un exemple frappant en ce qui concerne les soi-disant livres de Salomon, — je ne crois pas que le canon littéraire critique mitigé, libéré au surplus des fausses présuppositions religieuses ou historiques, heurte les données certaines de la foi. Mais, il y a aussi à considérer les directives ecclésiastiques. De ce point de vue, des réserves graves sont à formuler, comme nous le verrons plus loin en traitant de l'enseignement et des recherches bibliques dans les universités catholiques.

Mais, quoi qu'il en soit de cette dernière question, en présence des graves insuffisances du système wellhausénien, il importe que les auteurs qui entreprennent encore d'écrire l'histoire d'Israël, se libèrent désormais des cadres critiques reçus jusqu'à présent et cherchent pour leurs œuvres un plan et des points de vue largement nouveaux. Pourquoi ne chercheraient-ils pas, pour la mise en œuvre des matériaux et le choix des points de vue, quelques modèles parmi les auteurs qui ont renouvelé parmi nous l'historiographie profane, des temps anciens et modernes ? Jadis Ewald ne dédaigna pas de se mettre à l'école de Niebuhr ; aujourd'hui aussi le contact des sciences sacrées avec les disciplines plus profanes peut parfois produire d'excellents fruits.

II. *L'Histoire critique de l'Ancien Testament et l'enseignement biblique dans les Séminaires.*

Il va de soi qu'en présence de l'énorme travail critique dont nous n'avons tracé qu'une faible image, l'exégèse catholique ne peut pas rester indifférente ni se croiser oisivement les bras dans un sentiment de supériorité. Il ne lui suffirait pas non plus de traiter les théories critiques à la légère d'hypothèses fantaisistes ou de peste rationaliste pour en avoir triomphé. Les gros mots n'ont pas de cours légal sur le marché de la science. Au reste, peut-on estimer que l'immense travail accompli par des générations de savants, dont plusieurs, — quoi qu'on puisse penser au premier abord, — n'étaient animés d'aucune hostilité

à l'égard des traditions judéo-chrétiennes, n'aurait abouti qu'à des châteaux de cartes que le moindre souffle de prétendu bon sens suffirait à renverser ? Car, ne l'oublions pas, certaines thèses, — par exemple celle du deutéro-Isaïe, — continuent à recueillir parmi les critiques une adhésion unanime. Ce serait bien étrange, ce serait à désespérer, sinon de la raison humaine, au moins de la méthode historique, alors que, en d'autres domaines, nos propres historiens prisent celle-ci comme un instrument merveilleux de la recherche scientifique. Les règles qui valent pour l'étude d'un document littéraire de l'âge patristique, médiéval ou moderne, perdraient-elles par hasard leur valeur quand il s'agit d'un écrit inspiré ? Qui oserait, en théorie, soutenir pareille affirmation ? Qui, en pratique, peut se conduire, comme s'il en était ainsi ?

L'exégèse catholique doit donc, me semble-t-il, prendre position vis-à-vis de l'histoire critique : *vivere non est necesse, navigare necesse est !* Toutefois, et c'est une affirmation liminale sur laquelle je me permets d'insister, il ne faut pas qu'elle le fasse à tous les degrés de l'enseignement dans la même mesure et avec la même netteté. Dans l'enseignement biblique des séminaires notamment, les questions critiques ne doivent occuper, nous semble-t-il, qu'une place secondaire. Expliquons-nous !

D'abord, ne perdons jamais de vue que l'histoire critique, quelle que soit en elle-même son importance, n'est qu'une science auxiliaire de l'exégèse. Elle en est le vestibule d'où rayonnent les corridors vers les diverses branches du savoir biblique. Appelée à guider nos pas dans les travaux d'approche de l'exégèse, elle doit se retirer aussitôt sa besogne accomplie. Les esprits une fois orientés, qu'on lui donne congé, qu'on aborde franchement l'explication du texte, qu'on fasse lire aux étudiants l'Ecriture sainte elle-même. N'est-ce pas un défaut de certains manuels de s'arrêter durant des pages nombreuses et fastidieuses à l'énumération d'auteurs, au déballage érudit d'opinions, d'arguments pour et contre l'authenticité et l'historicité des livres, et d'oublier dans l'entretemps l'essentiel : l'étude des écrits inspirés en eux-mêmes ? On se retire de la lecture de pareils ouvrages, l'esprit creux, sans amour de la sainte Ecriture, sans connaissance positive de la doctrine inspirée. On n'a pas dé-

passé le paillasson d'orientation ; on s'est arrêté au vestiaire ([16bis]).

Ensuite, l'histoire critique présuppose en règle générale des connaissances linguistiques que la moyenne des séminaristes ne possède pas et n'est pas appelée à posséder. En ce qui concerne l'Ancien Testament, l'ignorance de l'hébreu offre une difficulté particulière. Ce ne sont pas quelques bribes du vocabulaire hébreu ni, à fortiori, l'explication de quelques hébraïsmes qui aideront les séminaristes à comprendre par exemple les arguments internes pour ou contre l'authenticité d'un livre inspiré.

Même indépendamment des notions de linguistique qu'elle présuppose à l'ordinaire, la critique littéraire est à la fois une science et un art des plus difficiles à manier. C'est une opinion répandue que l'histoire est à la portée de tout le monde, que la philosophie est la chasse réservée à quelques élus. Hélas ! il n'en est rien. Peut-être tout le monde est-il capable de dresser plus ou moins convenablement une bibliographie, de noircir des fiches, voire de publier un gros bouquin d'érudition ; rares ceux qui parviennent à digérer la matière historique et à hausser leur exposé jusqu'à un plan où il se transforme en une vision, non plus en superficie mais en profondeur, des hommes et des événements qu'ils décrivent. S'il est difficile de saisir un argument de philosophie ou de théologie spéculative, il l'est tout autant de comprendre un subtil argument de critique. Dès lors, l'histoire critique doit être réservée aux meilleurs éléments, à ceux qui disposent du temps nécessaire à une formation approfondie. Sans doute, M. Goebbels, le ministre du Reich, exagère-

(16bis) Si le professeur doit éviter dans ses cours les questions spéciales et techniques, il ne peut pas s'en dispenser dans ses études personnelles. Tout maître sait par expérience que seule une connaissance approfondie, exhaustive, si c'est possible, des questions qu'il doit enseigner, lui permet d'en faire un exposé simple, clair, substantiel. Ce sont les demi-savants qui brouillent leur enseignement. Heureux les professeurs de séminaire qui n'ont jamais fini d'étudier, et qui ne cèdent pas aux tentations de se disperser, si fréquentes de nos jours. Si la tête ne réfléchit plus, que feront les autres membres ?

Nous avons déjà dit ailleurs qu'il y aurait avantage à confier dans les grands séminaires à un maître spécial l'enseignement de l'Ancien Testament. Quand un seul et même professeur est chargé d'expliquer toute l'Ecriture sainte, son attention se porte, et c'est naturel, sur les écrits néo-testamentaires : voir J. Coppens, *Pour mieux comprendre et mieux enseigner l'Histoire Sainte de l'Ancien Testament*, p. 73-74.

t-il en affirmant qu'à peine dix pour cent des hommes sont capables de comprendre un raisonnement et que, par conséquent, la propagande et l'enseignement, cette forme plus parfaite et plus raffinée de propagande, doit se faire par voie d'énoncés positifs, catégoriques, qui suggestionnent l'auditoire et ne souffrent pas la contradiction (17). Il n'en est pas moins vrai que ce serait faire fausse route que de vouloir construire sur une base principalement critique l'éducation de la grande masse, même des séminaires.

Qu'on ne perde d'ailleurs pas de vue quel est l'objet précis de l'enseignement que l'on doit donner aux clercs : non pas précisément de poursuivre la spécialisation : *to know more and more about less and less,* mais de fournir aux aspirants du sacerdoce, dans les divers domaines du savoir ecclésiastique, une synthèse solide de la science sacrée, puis les moyens de pouvoir communiquer celle-ci, avec conviction et chaleur, aux fidèles qu'ils seront appelés un jour à évangéliser et à instruire. Or, les prêtres n'auront pas précisément à discuter devant les fidèles sur les documents J E P D, mais ils auront à leur présenter, dûment préparés, les aliments de choix que contiennent les divines Ecritures, ces livres saints que Dieu dans sa bonté a légués à l'Eglise, suivant une parole de l'*Imitation,* comme la nourriture spirituelle de ses enfants (18).

(17) On s'explique ainsi la part énorme faite dans la formation naziste à l'art oratoire. Pour M. Hitler, l'éloquence est à la base de toute action directe sur les masses. Il a même noté, dans *Mein Kampf,* que celles-ci étaient plus accessibles à la parole le soir que le matin. Un des premiers hommes de confiance du Führer dans le parti des Allemands des Sudètes, M. Krebs, est l'auteur d'un livre sur l'art de parler : *Redner, lerne reden ! Fas est ab aliis doceri !* Cependant, dans l'enseignement proprement dit, l'art oratoire risque souvent de faire tort à la pénétration de la pensée : *Der Professor hört auf wo der Redner beginnt !*

(18) On sait comment dans l'Eglise protestante le besoin d'une interprétation plus théologique et « pneumatique » des saintes Ecritures s'est fait jour. Toutefois certains auteurs trop réactionnaires versent dans un fidéisme dangereux : cfr F. Feldge, *Die Frage des alttest. Christuszeugnisses,* dans les *Theol. Blätter,* 1936, t. XV, col. 25-30 ; G. von Rad, *Sensus Scripturae Sacrae duplex ? ibid.,* col. 30-34 ; H. Strathman, *Zum Ringen um das christliche Verständnis des Alten Testaments, ibid.,* col. 257-260 ; H. Hellbardt, *Die Auslegung des Alten Testaments als theologische Disziplin, ibid.,* 1937, t. XVI, col. 129-143 ; W. Eichrodt, *Zur Frage der theologischen Exegese des Alten Testaments, ibid.,* 1938, t. XVII, col. 73-87.

Chez les catholiques des tendances similaires se font jour, mais sous

Au reste, il y a dans l'enseignement de la sainte Écriture d'autres branches sur lesquelles il importe au professeur et aux élèves des séminaires de porter toute leur attention. Qu'on nous permette d'en signaler quelques-unes.

Une première branche des disciplines scripturaires qu'il faudrait cultiver, c'est la théologie biblique. Nous n'inventons rien en la matière. Qu'on se donne la peine de relire les excellentes instructions de la lettre apostolique *Quoniam in re biblica,* du 25 mars 1906 (19). La théologie biblique y figure, on le verra, à une place d'honneur. Surtout la doctrine monothéiste et messianique de l'Ancien Testament doit être remise en honneur. Jadis l'enseignement catholique disposait de bons ouvrages en la matière. La critique ayant tout bouleversé, un grand nombre d'exégètes se sont découragés ; jugeant l'entreprise d'élaborer une théologie de l'Ancien Testament désormais trop difficile, ils se résignent à n'en plus parler. Quelle grave négligence ! Nous paraissons d'autant moins excusables qu'en ce domaine nous pourrions nous livrer à la recherche même scientifique à cœur joie. Rien, ici, n'entrave nos investigations, car l'exposé des idées religieuses et de leurs nuances peut être entrepris en dehors des cadres de l'histoire littéraire et politique, sur un plan qui transcende le temps et l'espace et qui évite, par conséquent, l'histoire critique et ses guet-apens. Pareil tableau doctrinal serait une admirable toile de fond pour une explication comparative de l'Ancien Testament avec l'enseignement religieux néo-testamentaire (20). On ne peut donc que féliciter chaudement les Révérends Pères Vosté et Ceuppens d'avoir inauguré par leurs publications un renouveau de la théologie biblique (21).

une forme plus sobre, dans des limites raisonnables. Elles viennent d'aboutir à la publication d'une grande anthologie biblique que nous venons de parcourir. Notre première impression est favorable : *Herders Laienbibel zur Einführung ins Bibellesen mit Geleitwort des Herrn Kardinal-Erzbischofs Karl Joseph Schulte von Köln.* Ausgabe A. Fribourg-en-Br., Herder, 1938.

(19) *Enchiridion Biblicum,* Rome, 1927, p. 60.

(20) Voir un essai de pareille explication comparative par C. Montefiore, un des plus brillants représentants du judaïsme libéral : *The Old Testament and After,* Londres, 1923.

(21) J. M. Vosté, *Studia Paulina,* Rome, 1928 ; *Studia ioannea, 2e édit.,* Rome, 1930 ; *Studia Theologiae Biblicae N.T.,* 3 vol., Rome, 1933, 1934, 1937. — F. Ceuppens, *De prophetiis messianicis in Antiquo*

En second lieu, on veillera à donner aux séminaristes un exposé solide de l'histoire générale d'Israël, histoire dont ils ne peuvent se passer ni dans l'enseignement de l'Histoire Sainte, ni dans celui de l'apologétique chrétienne, et on fera bien d'y incorporer brièvement, en traitant des sources, les quelques substantielles notices littéraires dont l'auditoire aura besoin ([22]). Par contre, on ne s'arrêtera pas aux nombreuses difficultés de l'histoire critique ; en présence des divergences de vues qui se manifestent sur quelques points particuliers, notamment la rédaction présente du Pentateuque, les origines littéraires du psautier, la paternité littéraire du *Livre de la Consolation d'Israël* (*Is.*, XL-LXVI), j'estime qu'il est sage d'en faire abstraction, suivant les conseils d'un certain nombre de bons exégètes, dont l'orthodoxie est au-dessus de tout soupçon, — nous avons jadis signalé parmi eux les éditeurs de la *Bible des Jeunes*, — et à l'avis desquels nous nous sommes rangé ([23]). On traitera donc du psautier et du *Livre de la Consolation d'Israël* à l'époque où ces écrits ont exercé le plus d'influence. Quant au Pentateuque, on en parlera, pour ses origines et sa substance, à

Testamento, Rome, 1935. — Voir aussi J. Coppens, *Pour mieux comprendre et mieux enseigner l'Histoire Sainte de l'Ancien Testament*, Paris, 1936, p. 80-81, et les nombreux articles publiés par les soins de M. le chanoine Pirot, dans le *Supplément* au *Dictionnaire de la Bible*.

(22) Voir l'essai de E. Magnin, *L'Ancien Testament. Préparation évangélique*, dans *Apologétique*, p. 243-315. Paris, 1937, et les directives de mon petit ouvrage : *Pour mieux comprendre et mieux enseigner l'Histoire Sainte de l'Ancien Testament*, p. 53-66.

(23) *Pour mieux comprendre et mieux enseigner l'Histoire Sainte de l'Ancien Testament*, p. 34-35, 71-72. — Evidemment il ne faudrait pas laisser l'impression aux jeunes gens qu'on leur cache ou qu'on leur dérobe en partie la vérité, le vrai visage de l'histoire israélite. Cela n'est pas. Le professeur est parfaitement sincère quand il dira à peu près à ses auditeurs : « Nous ne pouvons pas vous laisser ignorer qu'à propos de nos documents se posent de graves problèmes de critique. Nous ne pouvons pas entrer dans le détail de ces discussions, d'autant moins que la science critique elle-même reconnaît ne pas encore avoir pu résoudre toutes les difficultés. Il suffit, pour l'instant, que vous sachiez que ces discussions, quelle qu'en soit l'issue, ne peuvent mettre en doute aucune donnée de la foi, et que l'Eglise, déclarant les preuves non avenues, tient largement aux positions traditionnelles. En pratique, comme ces écrits ont exercé leur influence sur de longues périodes, il nous est loisible, pour reconstituer, à l'aide d'eux, l'histoire d'Israël, de les utiliser à diverses époques. Ce qui nous offre, entre autres avantages, celui de pouvoir éviter les imbroglios critiques et de construire sur un terrain où le danger d'éboulements éventuels est le plus possible circonscrit. »

l'époque de Moïse, puis, aussi à l'époque de Néhémie et d'Esdras pour le regain d'influence qu'il obtint alors et qui a abouti au pharisaïsme et au rabbinisme. On pourra se rendre compte plus en détail de ce plan et de son exécution dans l'opuscule déjà cité : *Pour mieux comprendre et mieux enseigner l'Histoire Sainte de l'Ancien Testament,* auquel mes collègues ont réservé un accueil des plus bienveillants. Peut-être pourrait-on encore ajouter au plan y exposé un chapitre sur *La littérature royale d'Israël aux temps des rois David et Salomon.* Ce serait l'occasion d'amorcer à leur contexte historique et traditionnel la littérature des psalmistes et des sages israélites.

Enfin, nous tenons à signaler un troisième aspect de l'exégèse, auquel nous attachons du prix, à savoir l'aspect esthétique ou littéraire. Il y eut un temps où il était de bon ton d'approcher d'un point de vue littéraire les saints Livres. On cherchait à inculquer le goût de leur lecture en vantant, en détaillant même, toutes leurs beautés. Le succès des théories critiques a largement contribué à faire oublier l'aspect esthétique, pourtant si prenant, des Livres saints. D'aucuns même n'ont pas manqué de s'en moquer comme de la *Schöngeisterei.* Et cependant l'intelligence littéraire et esthétique des Livres saints a son intérêt non seulement pour la pénétration philologique de ces vieux documents, mais aussi pour la formation religieuse et catéchétique des clercs. Il y a dans les saintes Ecritures une puissance d'expression remarquable, dont la meilleure prédication a, de tout temps, fait son profit et qui garde son efficacité, même pour les temps présents. Revenons donc à une interprétation un peu plus esthétique des saints Livres et exigeons du futur professeur d'exégèse qu'il ait l'âme un tant soit peu poétique ([24]). Cette nécessité d'une exégèse esthétique des vieux textes, M. Abel Bonnard l'a exposée avec un grand talent devant l'auditoire humaniste qui s'était réuni, le 20 avril, à Strasbourg pour le Troisième Congrès « Guillaume Budé », dans une conférence intitulée : *L'art d'approcher les chefs-d'œuvre littéraires.* « Autrefois, disait l'éminent académicien, nos maîtres n'étaient pas des puits de science, mais ils savaient l'essentiel. Ils s'entendaient à éveiller le goût et l'admiration

(24) Voir par exemple A. Wünsche, *Die Schönheit der Bibel.* I. *Die Schönheit des Alten Testaments,* Leipzig, 1903.

des chefs-d'œuvre, parfois jusque chez le dernier de la classe, qui n'était pas nécessairement le plus stupide. Ils étaient des lettrés, si l'érudition n'était pas leur fait. Or, l'érudit est une fourmi, et le lettré une abeille. Un détail d'érudition, assurément, n'est pas toujours inutile », mais les savants qui font de l'érudition pour le plaisir d'en faire « ressemblent à des astronomes qui accumuleraient délibérément la poussière devant l'astre sur lequel ils braquent leur lunette ». C'est la vérité même, elle est admirablement dite, et il convient qu'on en tienne compte dans l'enseignement, même dans celui des séminaires.

En bref, nous pensons pouvoir inviter les professeurs des séminaires à donner dans leur enseignement le pas à la synthèse sur l'analyse, à la compréhension historique sur l'érudition. Les prêtres ont grandement besoin de quelques excellentes vues d'ensemble. Si nous ne sommes plus capables de présenter aux jeunes gens que nous devons former une synthèse vitale de l'histoire du monde et notamment des origines judéo-chrétiennes, ils en chercheront une ailleurs, et quelque mythe du XX[e] ou d'un autre siècle viendra meubler leur intelligence. Le besoin de synthèse, — *the quest for unity,* — est inné à l'esprit humain, depuis l'intelligence des primitifs jusqu'à celle d'aujourd'hui. L'histoire critique n'y peut rien changer (25).

III. *L'Histoire critique de l'Ancien Testament, l'enseignement universitaire et la recherche scientifique.*

Si l'enseignement élémentaire, moyen, voire l'enseignement supérieur des séminaires peut dans une large et salutaire mesure éviter les questions critiques, il en est tout autrement de l'enseignement et de la recherche universitaires. Il appartient en effet à la science historique de ne pas s'aventurer à reconstruire la physionomie du passé aussi longtemps qu'elle n'a pas dressé un inventaire rigoureusement objectif et critique des sources dont elle dispose.

En face de cette nécessité, l'Église n'a pas le choix de beaucoup d'attitudes. Il ne s'en présente que deux : celle de s'abstenir

(25) Sur l'enseignement des sciences sacrées dans les séminaires voir désormais : *Sacra Congregatio de Seminariis et Studiorum Universitatibus. Enchiridion Clericorum. Documenta Ecclesiae alumnis instituendis,* Rome, 1938.

de toute histoire en se cantonnant dans l'indifférence, ou celle de pratiquer cette science suivant toutes les exigences que comporte sa méthode.

Je ne crois pas que les autorités qui ont la responsabilité de la bonne marche des affaires ecclésiastiques aient jamais sérieusement envisagé la première alternative. Sans doute, l'Eglise ne doit pas trop compter sur la science comme instrument d'apostolat. On ne se convertit pas pour avoir été battu à coups de syllogismes ou d'arguties philologiques. Si la science rend service à la foi, c'est plutôt comme arme de protection, dans la mesure où elle met les croyants à l'abri des incursions ennemies, où elle triomphe de leurs hésitations, et prévient leurs doutes, dans la mesure aussi où elle fournit aux fidèles les éléments dont ceux-ci ont besoin pour intégrer leurs croyances dans les grands systèmes des sciences humaines, auxquels aucun homme, un tant soit peu cultivé, ne peut rester étranger. C'est pourquoi, à la rigueur, en certaines circonstances exceptionnelles, l'Eglise pourrait renoncer à pratiquer elle-même la science et se présenter au monde dans un état de dépouillement complet, n'ayant plus rien d'autre à lui montrer que la magnificence de sa foi, l'héroïsme de ses vertus, le prodige de ses miracles. L'hypothèse que nous envisageons, n'appartient pas uniquement au domaine des contes féériques. L'état d'exception, dont nous parlons ici, s'est déjà réalisé plus d'une fois, quand l'Eglise molestée, persécutée, limitée dans son activité, appauvrie, se retirait dans les catacombes et n'avait plus d'autres armes à fourbir que les conseils évangéliques de son Maître.

En temps ordinaires, l'Eglise, mère généreuse et fervente protectrice de l'humanisme au sens le plus large, désireuse, par surcroît, de prouver à la face du monde qu'aucun conflit n'existe entre l'ordre de la grâce et celui de la nature, tient à promouvoir toutes les disciplines qui enrichissent le patrimoine spirituel de l'humanité, y compris celle des sciences historiques.

L'Eglise veille donc à promouvoir même chez elle l'histoire critique des Livres inspirés, et ceux auxquels elle fait appel pour remplir cette mission doivent avoir à cœur de répondre à cette invitation, en se consacrant à cette tâche difficile de toutes leurs forces. Car, et nous tenons à le dire, mieux vaudrait l'abstention complète, l'attitude de renoncement évangélique aux biens de ce monde, y compris ceux de la science, que le culte

imparfait des disciplines scientifiques sur lesquelles, ne l'oublions jamais, les non-croyants possèdent, qu'on le veuille ou non, un droit de regard, sinon de contrôle. Ceux-ci, et peut-être aussi un certain nombre de fidèles hésitants dans la foi, chercheraient et trouveraient dans nos sophismes, dans nos hypothèses et conclusions scientifiques mal bâties, les prétextes dont ils sont à l'affût, pour refuser ou retirer leur adhésion aux dogmes chrétiens.

Je suis un tant soit peu confus de rappeler ici ces vérités de La Palice, auxquelles tous les savants catholiques souscrivent pleinement. Toutefois ce rappel n'est peut-être pas inutile, vu qu'un certain nombre d'auteurs indépendants ou protestants continuent à croire et à affirmer que la pratique de l'histoire objective est rendue impossible dans l'Eglise et que l'exégèse chrétienne se trouve engagée dans des voies sans issue (26). Ils en appellent surtout, personne ne l'ignore, à deux chefs d'argumentation : d'abord au fait que l'Eglise enchaînerait l'exégèse scientifique d'avance, à priori, aux opinions de la tradition patristique, ensuite à l'existence des directives ecclésiastiques, « para-scientifiques », promulguées depuis le début de la crise moderniste par la Commission biblique. L'objection, on le voit, est grave. Elle mérite que nous l'examinions de plus près.

Les difficultés qui découlent de l'autorité de l'Eglise sur l'Ecriture sainte ou de celle des Pères reposent, à l'ordinaire, sur des malentendus. Les penseurs protestants ou indépendants que nous visons ne connaissent pas ou comprennent mal la doctrine catholique en la matière. L'autorité des Pères est rigoureusement circonscrite par les principes de la théologie fondamentale : elle ne s'impose que dans les cas, moins nom-

(26) Aux auteurs protestants et indépendants qui reprochent en termes parfois violents ou amers à l'Eglise catholique son étroit conservatisme en matière d'Ecriture sainte, nous pouvons répondre de suite : 1° il ne manque pas de conservateurs étroits dans le camp protestant ; le pasteur W. Möller en est peut-être le représentant le plus connu : *Die Einheit und Echtheit der fünf Bücher Moses,* Bad Salzuflen, 1931 ; *Einleitung in das Alte Testament,* Zwickau, 1934 ; 2° il y eut dans les diverses Eglises protestantes des réactions beaucoup plus violentes et plus puériles contre l'histoire critique de la Bible que dans l'Eglise catholique. Si quelques-uns de nos exégètes se sont laissé entraîner trop loin dans leur opposition au progrès de la recherche scientifique, la cause en remonte souvent à ce qu'ils ont subi l'influence des réactions protestantes.

breux que nos contradicteurs ne le pensent, où d'une part il s'agit du dépôt de la foi, et de l'autre où les Pères parlent comme des témoins qui proposent unanimement leur interprétation, au nom même de l'Église, et formellement sur le plan de la foi ; si par exception l'autorité d'un ou de quelques Pères suffit, il faut que l'on puisse rigoureusement prouver qu'ils sont mandatés directement par l'Église ou qu'ils la représentent manifestement. Quant au magistère, quand il réclame pour lui le droit et l'autorité de juger, en dernière instance, du sens des saintes Écritures, c'est encore une fois, suivant les termes du Concile du Vatican, sur le plan de la foi, et dans les domaines qui touchent à la morale et aux dogmes chrétiens (27).

Nous devons même aller plus loin. A qui se souvient de ce que les théologiens enseignent au sujet des différences qui existent entre les méthodes de la foi et de la théologie d'une part, celles des sciences purement humaines, telle l'exégèse dans son aspect historico-philologique, de l'autre, il appert que l'interprétation scripturaire se faisant par voie d'autorité au nom de l'Église, ne s'oppose aucunement au progrès de la science biblique. Le cas de l'exégèse historico-philologique est assez analogue à celui de la philosophie chrétienne. On se rappelle le courage avec lequel Léon XIII et, particulièrement chez nous, le cardinal Mercier ont revendiqué l'autonomie de la méthode philosophique pure. Ils sont parvenus ainsi à acquérir pour la philosophie chrétienne pignon sur rue et à gagner jusqu'à l'audience des incroyants. Est-ce à dire que le philosophe ou l'exégète chrétien font abstraction des données de la foi, en l'occurrence, de l'exégèse des Pères et de la doctrine du Magistère ? Nullement. Pareilles à un phare lumineux, — pour reprendre une comparaison classique en la matière, — elles leur signalent les écueils à éviter et laissent entrevoir le havre du salut ; mais elles laissent subsister intacte en elle-même la méthode propre, — philosophique, historique et philologique, — des sciences qui leur sont subordonnées, et elles ne prétendent à aucun titre s'im-

(27) Lire sur l'autorité de l'Église M. J. Scheeben, *Handbuch der katholischen Dogmatik*, t. I, Fribourg-en-Br., 1873, p. 126-137. — Cfr *Conc. Vat., De fide catholica*, c. 2 : « Nos, idem decretum renovantes, hanc illius mentem esse declaramus ut in rebus fidei et morum, ad aedificationem doctrinae christianae pertinentium, is pro vero sensu Sacrae Scripturae habendus sit, quem tenuit ac tenet Sancta Mater Ecclesia. »

miscer dans leurs opérations. Loin d'être troublé dans ses recherches par les lumières de la foi, l'exégète travaillera à l'aise d'autant plus qu'elle lui donne l'assurance absolue qu'il ne peut y avoir aucun conflit entre les deux ordres de vérité, la vérité révélée et la rationnelle. S'il lui arrivait, dans un cas particulier, de ne pas aboutir à l'exégèse imposée par la foi, il n'en serait pas bouleversé. Ou bien il n'hésiterait pas à penser qu'il s'est trompé, et que son travail est à refaire, ou bien il reconnaîtrait que les seuls moyens d'investigation historico-philologique ne lui permettent plus d'atteindre jusqu'au sens premier ou profond des vieux textes. Même cette dernière constatation ne serait pas de nature à le scandaliser. Comment, en effet, prétendre déceler, même à l'aide de nos meilleurs instruments de travail, le sens de textes dont l'origine se perd le plus souvent dans la nuit des temps ?

Les objections qui proviennent des directives ecclésiastiques sont infiniment plus délicates à résoudre, pour la bonne raison que plusieurs de ces directives se placent, — ce fut en partie une nouveauté lors de leur apparition, — sur le domaine propre de la science, en faisant accompagner leur contenu non pas de renvois aux conciles ou aux Pères, mais d'arguments de raison, empruntés aux ouvrages parus sur les problèmes dont ils envisagent la solution ([28]).

La réponse que nous proposons, s'efforce de ne voiler aucune difficulté, de considérer la question sous tous ses aspects, d'esquisser une solution objective et cependant fidèle aux désirs de l'Eglise.

D'abord qu'on nous permette de rappeler, pour que notre exposé soit complet, la situation propre et exceptionnelle où se trouve l'apologétique. Il appartient en effet aux apologistes de vouloir rencontrer les non-croyants sur leur propre terrain et, par conséquent, de s'essayer à établir la crédibilité de la religion catholique, ainsi que celle de sa préparation providentielle, l'économie religieuse de l'Ancien Testament, à partir de données au sujet desquelles l'entente règne entre les divers partis. Or, il va de soi que l'apologiste ne peut guère espérer

(28) Sur la Commission biblique lire L. Pirot, *Commission biblique,* dans le *Dictionnaire de la Bible. Supplément,* 1930, t. II, p. 103-111. — Les textes des réponses romaines sont groupées dans l'*Enchiridion Biblicum. Documenta ecclesiastica Sacram Scripturam spectantia auctoritate pontificiae commissionis de re biblica,* Rome, 1927.

trouver ces données qu'à partir d'un certain canon critique sur lequel il s'entendra avec ses contradicteurs. En outre, il y aura souvent avantage pour lui, sinon stricte nécessité, s'il ne veut pas se contenter de battre l'air, — ce à quoi saint Paul s'est toujours refusé : *non aerem verberans,* — d'argumenter *ad hominem,* et, par conséquent, de prendre comme point de départ les positions mêmes de ses contradicteurs.

Pour toutes ces raisons, et pour d'autres encore, l'apologétique pourra donc, devra même en certaines circonstances, adopter à titre provisoire, et par manière d'argumentation *ad hominem,* le canon critique mitigé auquel la majorité des critiques se rallie, et essayer de prouver, à partir de ces présupposés, qui constituent un terrain d'entente avec nos contradicteurs, et un excellent tremplin, le caractère prodigieux et surnaturel de la révélation de l'Ancien Testament. Nous pensons, en partie pour l'avoir essayé, que cette démonstration est possible à partir de pareils antécédents et que dès lors, en ce domaine, une œuvre immense peut être accomplie, sans limitation aucune, par les auteurs catholiques.

A notre avis, rien non plus ne s'oppose à ce que, dans certaines circonstances particulières, l'exégète se serve des positions critiques à titre de ce que les savants anglo-saxons appellent des « working hypotheses », des hypothèses de travail. Dans pareil cas, il ne s'agit pas d'embrasser l'opinion, mais de contrôler à l'aide d'elle l'une ou l'autre théorie connexe, ou de voir, par un examen rigoureux des faits, dans quelle mesure elle-même est susceptible de vérification. A pareils travaux de recherches préliminaires l'Eglise ne peut qu'applaudir, car ils tendent sans aucun doute à augmenter la connaissance objective des faits bibliques. Or, un fait, même biblique, est toujours plus respectable qu'un lord maire, en l'occurrence, que les plus belles théories, traditionnelles ou critiques. Rassemblons des faits, notait Buffon, pour nous donner des idées.

Le vrai domaine des directives ecclésiastiques, celui où elles trouvent leur totale application, est incontestablement celui de l'exégèse proprement dite. Le travailleur leur doit sa soumission, dictée par la discipline, et même, dans les limites que la théologie fondamentale définit, une adhésion interne. Toutefois avant que de les utiliser dans son œuvre, il importe qu'il cherche à les comprendre à la perfection, préoccupé sans doute de ne pas

en éluder le contenu, mais aussi de ne pas corser leurs affirmations, ni de les plier à un canon d'interprétation rigide et standardisée. Avant donc de pouvoir répondre aux difficultés de nos contradicteurs, nous sommes tenu de lire avec attention les réponses de la Commission biblique sur le Pentateuque, le Livre d'Isaïe, le Psautier, à en analyser tous les termes, à en saisir les nuances, et ils conviendront, je n'en doute pas, que ces réponses sont plus larges qu'ils ne le pensent généralement (29).

En ce qui concerne le Pentateuque, la Commission se garde de faire sienne une hypothèse quelconque ; si elle allègue la fameuse théorie des secrétaires, — dont certains exégètes se sont beaucoup gaussés, — c'est non pas pour la recommander mais simplement pour donner un exemple concret du genre des hypothèses auxquelles les exégètes catholiques peuvent avoir recours. La première réponse énonce, il est vrai, l'authenticité mosaïque du Pentateuque, mais cette affirmation est rédigée avec précaution : elle ne définit pas d'une manière formelle et positive cette origine, mais se contente de nier le droit (*jus*) des critiques à affirmer (*affirmandi*), à poser vigoureusement en thèse l'origine postmosaïque de ces mêmes livres. L'opinion de la Commission sur l'authenticité mosaïque s'exprime également, mais uniquement par voie de parenthèse, dans l'énoncé du doute IV, et, cette fois, la formule : *salva substantialiter Mosaica authentia et integritate Pentateuchi,* est particulièrement heureuse et susceptible d'une interprétation large. Je ne dis pas que les auteurs du décret inclinaient personnellement vers une pareille explication. Je ne le crois pas. Nous le saurons plus tard, peut-être, quand les archives de la Commission nous seront ouvertes ; mais il importe de relever que le terme de *substantia,* à le prendre au sens scolastique, certainement familier aux exégètes-théologiens de la Commission, — parmi les signataires du décret figure notre compatriote, Dom Laurent Janssens, O. S. B., de regrettée mémoire, — ouvre des perspectives très larges qu'il serait, à mon avis, imprudent de combattre, puisque aucun charisme ne nous permet de prédire où

(29) Voir J. Coppens, *Pour mieux comprendre et mieux enseigner l'Histoire Sainte de l'Ancien Testament,* p. 70-71 ; *L'Ancien Testament,* dans *Apologétique,* Paris, 1937, p. 1094-1097.

va la science en des matières où le dépôt de la foi n'est pas engagé (30).

La prudence de la Commission s'avère encore davantage dans *ses réponses sur le Psautier.* Sait-on qu'elle admet, même pour les psaumes tenus pour davidiques, la possibilité de rédactions et de révisions, qui en auraient, au moins dans une certaine mesure, changé la physionomie ? Quant à l'authenticité davidique, elle se résume dans l'affirmation que David est le *praecipuus auctor,* c'est-à-dire l'auteur principal, le plus notable, le plus éminent ; au point de vue quantitatif, cette paternité littéraire de David est seulement circonscrite par la négation de l'adjectif « *pauca* ». David a donc composé un certain nombre de psaumes. Les réserves, encore une fois, sont formelles. La Commission biblique s'est souvenue de l'incertitude qui plane sur le problème des origines du Psautier.

Reste *la réponse sur le deutéro-Isaïe,* car les autres réponses n'offrent vraiment guère de difficultés à l'exégèse historico-philologique. Or, c'est bien ici que les membres de la Commission ont manifesté la plus grande circonspection. Personne ne songe à affirmer que la réponse au doute III tranche la question de l'authenticité d'Isaïe, XL-LXVI ; la Commission elle-même ne le pense pas, puisqu'elle reprend le problème dans les questions IV et V. Dans le doute III, la Commission envisage simplement le débat au point de vue de certains présupposés, qu'elle déclare, à bon droit, être faux. Dans les doutes IV et V, par contre, elle se place résolument sur le terrain de la critique. Or, pourquoi l'oublierions-nous, — puisqu'il ne faut pas être plus catholique que le Pape, — la Commission se contente d'affirmer que les arguments critiques ne contraignent pas (*cogat*), ne prouvent pas d'une manière absolument péremptoire (*evincendum*). Pareille réponse n'implique aucunement, suivant les règles de la logique, que la thèse du deutéro-Isaïe est fausse ; elle implique, au contraire, — les règles de

(30) Rappelons à titre documentaire l'ouvrage de A. D. White, *Histoire de la lutte entre la science et la théologie,* Paris, 1899. L'ouvrage connut un grand succès et fit beaucoup de mal. Il s'y trouve beaucoup de sottises, même des calomnies. Mais un théologien avisé peut retirer de sa lecture quelque profit. Un certain nombre de faits historiques y rapportés invitent les théologiens à bien séparer les confins de la foi et de la science, et à ne pas compromettre la crédibilité de la religion chrétienne par des opinions exprimées trop à la légère.

la logique l'exigent, semble-t-il, — que cette thèse ne manque pas d'une certaine probabilité. N'est-ce pas le propre d'une opinion probable de ne pas contraindre, de ne pas être prouvée apodictiquement, de ne pas entraîner un assentiment ferme, de s'énoncer *non absque formidine oppositi.* Il serait sans doute exagéré de déduire des termes dont la Commission se sert qu'elle-même énonce formellement la probabilité de la thèse critique ; mais l'interprétation stricte paraît laisser aux particuliers la liberté de le penser, de le dire, sinon de l'enseigner. Par contre, elle s'est opposée à ce que l'opinion critique fût vulgarisée dans l'enseignement des écoles catholiques, du moins comme une opinion certaine, définitivement acquise. Mais, en toute hypothèse, la Commission biblique a laissé subsister l'incertitude, et elle a en quelque sorte d'avance insinué la voie moyenne, préconisée plus haut, pour que l'enseignement des Séminaires évite ici les difficultés critiques. Il est en effet piquant de voir combien les réponses prudentes et nuancées de la Commission tranchent avec les affirmations pertinentes de certains auteurs catholiques, — je songe ici au R. P. Knabenbauer, par ailleurs un exégète de valeur, — qui se sont prononcés avant elle en faveur de l'authenticité. Où celui-ci affirme que l'authenticité est établie avec certitude, — l'adverbe *certissime* apparaît au cours de la démonstration, — la Commission s'est limitée, nous l'avons vu, à nier cette certitude pour l'opinion contraire ([31]).

L'interprétation littérale et philologique des décrets de la Commission biblique que nous venons de développer, — remarquons en passant qu'elle n'est pas une nouveauté, mais qu'elle s'inspire de bons auteurs, — dissipe déjà un certain nombre de difficultés que nos contradicteurs nous objectent. Celles-ci seraient encore d'avance réduites de beaucoup, si cette interprétation pouvait en outre s'élargir un tant soit peu dans le sens où d'excellents auteurs, dont la valeur scientifique est reconnue et la fidélité à l'Eglise éprouvée, pensent pouvoir orienter l'exégèse catholique. Quiconque, en effet, s'est donné la peine de suivre et d'ausculter toutes les manifestations de la pensée exégétique qui se sont produites dans l'Eglise depuis

(31) J. Knabenbauer, *Commentarius in Isaiam prophetam,* t. II, 1re édit., Paris, 1887, p. 7 (certissime), p. 11 (satis patet).

une vingtaine d'années, possède à ce sujet une certitude très nette (32).

L'espace nous fait défaut pour verser au débat tous les témoignages recueillis. On en trouvera un certain nombre consignés dans les comptes rendus que nous avons fait paraître sur des publications d'Ancien Testament dans les *Ephemerides theologicae Lovanienses*. Ici même, nous devons nous limiter et ne tenir compte que d'un minimum de faits que nous grouperons de nouveau autour des trois questions principales : celles du Psautier, du Pentateuque, du deutéro-Isaïe.

C'est peut-être *touchant le Psautier* que nous avons le moins d'indices d'une exégèse prudemment progressiste à relever. Le fait s'explique. Les réponses de la Commission biblique ne sont pas trop exigeantes. On satisfait aux directives, en affirmant avec Hudal-Ziegler que la rédaction du Psautier s'échelonne de David à Néhémie, que plusieurs psaumes remontent à David, qu'un très grand nombre d'entre eux, — Hudal-Ziegler proposent une centaine, — sont d'avant l'exil. En toute hypothèse, plusieurs bonnes introductions catholiques, par exemple celles de Göttsberger, Hudal-Ziegler, et plusieurs commentaires, ceux de Peters et Herkenne, se montrent prudents et réservés (33).

(32) Il serait intéressant d'entreprendre une histoire de l'exégèse critique dans l'Eglise avant et après les décrets romains. Nous avons déjà réuni pas mal de documents à ce sujet. Pour l'instant nous devons nous limiter à l'essentiel. Parmi les introductions d'avant les décrets on consultera surtout F. Gigot, *Special Introduction to the Study of the Old Testament*, New York, 1901. — On trouvera beaucoup de renseignements bibliographiques, exacts et précis dans J. Goettsberger, *Einleitung in das Alte Testament*, Fribourg-en-Br., 1928.

(33) Le manque d'espace nous invite à limiter la liste des auteurs. Nous nous contentons, ici et dans les notes suivantes, de quelques témoignages choisis : J. Goettsberger, *Einleitung in das Alte Testament*, Fribourg-en-Br., 1928. — A. Hudal-J. Ziegler, *Kurze Einleitung in die Heiligen Bücher des Alten Testaments*, Vienne, 1936. — De même H. Herkenne (*Das Buch der Psalmen übersetzt und erklärt*, Bonn, 1936) se montre très prudent ; il se contente de dire, p. 5 : « Unzweifelhaft haben wir im Psalter echte Davidslieder » ; quand l'auteur paraphrase le décret de la Commission biblique, il ajoute qu'il n'y a pas d'arguments péremptoires à faire valoir contre la majorité des psaumes dits davidiques en vertu des suscriptions. — N. Peters, *Das Buch der Psalmen übersetzt und erklärt*, Paderborn, 1930, p. 34* : « Festgestellt ist heute schon, dass ein guter Teil der Psalmen sicher *vorexilisch* ist, besonders der weitaus grösste Teil der ersten Hälfte des Buches (1-72), ebenso dass *eine Reihe wirklicher Davidspsalmen* unter ihnen ist, während in anderen wenigstens altes, z. T. Davidisches Material hineingearbeitet ist. »

Est-ce une illusion de croire qu'en l'*étude critique du Pentateuque* l'exégèse catholique tend beaucoup plus à évoluer ? Sans doute, nous sommes tenu de ne pas passer sous silence la condamnation de N. Schlögl et celle de l'article : *Moïse et Josué*, de l'excellent et brillant exégète de l'Institut catholique, M. Touzard. Mais par ailleurs, nous avons à enregistrer les vues plutôt avancées de Johann Nikel, la monographie audacieuse de W. Stoderl (34), plusieurs théories de fragments, ou de cristallisation, ou de révisions successives, proposées entre autres exégètes par MM. Göttsberger, Heinisch et le R. P. Vaccari (35). Si l'on fait la somme de toutes les lois ou sections narratives que M. Heinisch refuse à Moïse, on arrive à un total impressionnant. Qu'on nous permette aussi de signaler la publication posthume des vues du chanoine Van Hoonacker en la matière, telles qu'il les exposait à ses élèves avant 1906, date de la promulgation du décret de la Commission biblique, et qu'il n'a jamais explicitement changées. Du point de vue de

(34) J. Touzard, *Moïse et Josué*, dans la *Revue du Clergé français*, 1919, t. XCIX, p. 321-343 ; dans le *Dict. Apol. Foi Cath.*, 1919, t. III, p. 695-755. — N. Schlögl, *Die Schriften des Alten Bundes*, I, Vienne, 1922. — I. Nikel, *Grundriss der Einleitung in das Alte Testament*, Munster-en-W., 1924. — W. Stoderl, *Beiträge zur Einleitung in das Alte Testament. I. Das Gesetz Israels und sein Ursprung*, Prague, 1933.

(35) J. Goettsberger, *Einleitung in das Alte Testament*, Fribourg-en-Br., 1928. — P. Heinisch, *Das Buch Genesis übersetzt und erklärt*, Bonn, 1930 ; *Das Buch Exodus übersetzt und erklärt*, Bonn, 1934 ; *Das Buch Leviticus übersetzt und erklärt*, Bonn, 1935 ; *Das Buch Numeri übersetzt und erklärt*, Bonn, 1936.

Les vues du R. P. Vaccari, S. J., de l'Institut Biblique Pontifical, me sont surtout connues par l'article posthume de M. J. Lagrange, *L'authenticité mosaïque de la Genèse et la théorie des documents*, p. 169-172. Si je comprends bien la théorie du R. P. Vaccari, celui-ci propose, pour expliquer les divergences et les doublets, l'existence de plusieurs copies et révisions divergentes d'une œuvre mosaïque originellement une ; il semble envisager au moins deux recensions : la recension jahviste et la recension élohiste. Peut-être le Révérend Père ne répugne-t-il pas à en admettre d'autres, par exemple une révision deutéronomique. La théorie, on le voit, rappelle, de loin il est vrai, certaines suggestions de Welch, Böhl, Albright, Oesterley-Robinson, qui, eux aussi, admettent diverses éditions, révisions, adaptations des mêmes lois et narrations, d'après les divers sanctuaires ou, du moins, d'après les traditions des deux royaumes d'Israël et de Juda. Ce qui nous intéresse pour le moment dans la théorie du R. P. Vaccari, c'est la part notable faite aux transformations, — la substance mosaïque tend à être comprise comme le souhaiterait M. J. Lagrange (*art. cit.*, p. 164), — ensuite l'initiative prise par le professeur de l'Institut biblique pour remettre d'une manière irénique les problèmes à l'étude.

l'histoire de l'exégèse, ces vues conservent leur valeur ; elles méritent d'être relues et méditées ; peut-être offriront-elles un jour à nos exégètes le point de départ d'une nouvelle position critique. Enfin, il y a lieu de signaler l'article posthume du R. P. Lagrange, article qui a paru dans la *Revue Biblique* au lendemain du décès de l'éminent exégète (36).

Quant au deutéro-Isaïe, quelques faits d'importance primordiale sont à noter. En tout premier lieu, il y a le silence, — le silence est souvent le plus éloquent des discours, — qu'ont observé à l'égard de l'authenticité isaïenne d'*Is.,* XL-LXVI, quelques-uns des meilleurs exégètes dont l'Église peut être fière, par ailleurs spécialistes en la matière : le chanoine Van Hoonacker, le R. P. Condamin, S. J., et d'autres encore. Puis il y a le fait que depuis 1908, — en dehors des manuels, qui, de par leur nature, exposent les théories reçues, — guère d'ouvrages catholiques, du moins à ma connaissance, n'ont essayé de défendre, d'une manière approfondie et critique, la thèse de l'authenticité. En troisième lieu, il n'y a pas mal d'indices à relever dans divers ouvrages catholiques, — par exemple chez Touzard, Lippl, Göttsberger, Allgeier, Hudal-Ziegler, — d'où l'on peut déduire, semble-t-il, que des auteurs catholiques éminents ne sont pas favorables à l'origine isaïenne pure et simple d'*Is.,* XL-LXVI. Toutefois, ces mêmes auteurs s'expriment timidement, car, il faut le reconnaître, la soumission de l'exégèse catholique a été parfaite et exemplaire. Enfin, il y a le fait que, même dans des ouvrages

(36) J. Coppens, *Le chanoine Albin Van Hoonacker. Son enseignement, son œuvre et sa méthode exégétiques,* p. 67-77. — M. J. Lagrange, *L'authenticité mosaïque de la Genèse et la théorie des documents,* dans la *Rev. Bibl.,* 1938, t. XLVII, p. 162-183. A la page 164, le regretté exégète explique l'authenticité substantielle à peu près suivant notre manière de voir : « Nous croyons qu'on peut conclure que la Commission tient moins à l'authenticité littéraire de Moïse qu'à une authenticité substantielle. De plus, cette authenticité, dans le cas des additions faites après sa mort, serait une authenticité résultant du même esprit. C'est ainsi que les Thomistes nomment doctrine de saint Thomas une doctrine qu'on chercherait en vain en propres termes dans ses œuvres, mais que ses disciples regardent comme en harmonie avec sa pensée ». Sur les positions initiales de M. J. Lagrange, lire J. Chaîne, *L'Ancien Testament. Le Sémitisme,* dans l'*Œuvre exégétique et historique du R. P. Lagrange,* p. 11-63. Paris, s. d. (1936).

Voir aussi A. Allgeier, *Biblische Zeitgeschichte,* Fribourg-en-Br., 1937, p. 49-67, p. 60 : « Der Pentateuch ist das Produkt der religiösen Entwicklung unter dem Offenbarungsvolke von Moses bis auf die Zeit nach dem babylonischen Exil auf der Grundlage der von Moses geschriebenen Bedingungen. »

de vulgarisation, — telle *La Bible des Jeunes,* — les chapitres XL-LXVI d'Isaïe sont replacés dans le cadre de l'exil (37). Si l'on observe que des indices semblables se manifestent pour l'*Apocalypse d'Isaïe,* XXIV-XXVII, il semble bien que depuis la promulgation du décret de 1908, — même en ne tenant pas compte des ouvrages protestants ou indépendants, — plusieurs faits nouveaux se sont produits qui ne paraissent pas avoir renforcé la probabilité de l'authenticité d'*Is.,* XL-LXVI.

Mais il ne suffit pas de constater qu'en fait certains auteurs tendent à élargir l'interprétation des directives ecclésiastiques ; il ne suffit même pas de relever qu'ils appartiennent à la classe des meilleurs exégètes, dont la réputation scientifique est solide et la fidélité à l'Église éprouvée. Il faut encore que nous demandions si un pareil élargissement des positions peut se justifier par rapport à la discipline ecclésiastique et, dans l'affirmative, si l'Église sera disposée à l'approuver.

En théorie, on peut se demander si des raisons majeures s'opposent encore à ce qu'une interprétation plus large se répande. Nous avons déjà vu que la foi chrétienne n'entre pas en jeu (38),

(37) Goettsberger, *Einleitung in das Alte Testament,* Fribourg-en-Br., 1908, n° 444, p. 292-293 ; p. 292, note 2. — Consulter également J. Coppens, *Le chanoine Albin van Hoonacker. Son enseignement, son œuvre et sa méthode exégétiques,* p. 83-84. — A. Condamin, *Le Livre d'Isaïe,* dans les *Etudes bibliques,* Paris, 1905 : il est significatif que cet ouvrage passe les problèmes critiques sous silence et nous renvoie, pour ces problèmes, à une introduction qui n'a jamais paru. — A. Allgeier, *Biblische Zeitgeschichte,* p. 232. — A. Hudal-J. Ziegler, *Kurze Einleitung,* p. 191-194. — *Bible des Jeunes. Extraits de la traduction de l'abbé Crampon,* Paris, 1931, p. 416.

L. Dürr dans son ouvrage : *Ursprung und Ausbau der israelitisch-jüdischen Heilandserwartung* (Berlin, 1925, p. 143-145) semble placer à tout le moins les poèmes de l'Ebed Jahvé durant l'exil. Dans *Wollen und Wirken der alttestamentlichen Propheten* (Dusseldorf, 1926, p. 148), il paraît refuser à Isaïe les chapitres XXIV-XXVII, qui forment la fameuse apocalypse isaïenne et les chapitres XXXIV-XXXV.

On sait que le prophète Isaïe a fait école : VIII, 16, et que l'intelligence de ses disciples est mise en contraste avec l'endurcissement de la masse : VIII, 16 ; XXIX, 11. Comme par ailleurs les deutéro- et trito-Isaïe présentent des affinités manifestes avec le corps d'oracles qui sont unanimement reconnus comme authentiques, peut-être une voie moyenne s'offrirait-elle à la critique en les rattachant, sinon à Isaïe lui-même, à une école de prophètes isaïens.

(38) Disons une fois pour toutes qu'il nous paraît difficile de vouloir trancher par les dires des Pères, des auteurs inspirés, des apôtres, du Christ lui-même les questions d'authenticité. Lorsque ces témoins se

et nous savons par ailleurs que l'interprétation d'un décret réformable peut évoluer (39). Quant à la question de fait, nous ne pouvons rien dire, car il appartient à l'Eglise seule de déterminer son attitude. Toutefois il est permis aux exégètes, même il leur est commandé, de signaler à l'attention les faits nouveaux qui se produisent et qui peuvent justifier aux regards de l'autorité le mouvement des études. Voici donc versées au débat les données qui nous paraissent les plus aptes à nous faire comprendre et à situer dans son cadre historique, surtout à son point de départ et à son terme, l'évolution qui s'est déjà accomplie ou qui tend encore à s'accomplir.

D'une part nous sommes désormais mieux en mesure de comprendre comment les premières interprétations des directives pontificales ont tendu le plus souvent à en restreindre la largeur, à minimiser les concessions qui y étaient faites à la critique ou qui, du moins, y étaient permises, sinon envisagées

conforment aux vues de leurs contemporains dans l'attribution des Livres saints à leurs auteurs traditionnels, ont-ils eu vraiment l'intention de trancher un problème critique ?. Parlent-ils sur le plan et en témoins de la foi ? N'est-il pas dangereux de mêler leur autorité, en particulier celle du Christ, à la solution de nos pauvres querelles philologiques ? N'y a-t-il pas assez de difficultés à résoudre sans que nous y ajoutions celles qui proviennent de notre manière parfois inexacte de comprendre l'Ecriture sainte ? En théologie, le R. P. Billot déclarait ne pas s'offusquer des mystères révélés par Dieu, mais bien de ceux soulevés par certaines fausses théories théologiques.

(39) Il y a un exemple classique de l'accommodation d'un décret pontifical aux exigences des situations nouvelles, à savoir celle du décret sur le *Comma ioanneum* : *Enchiridion biblicum,* Rome, 1927, p. 46-47 et J. Coppens, *Pour mieux comprendre et mieux enseigner l'Histoire Sainte de l'Ancien Testament,* Paris, 1936, p. 70-71. Voir aussi les fluctuations des milieux théologiques sur le texte officiel de la Vulgate, à propos de la bulle *Aeternus ille* de Sixte V et de l'œuvre nouvelle de Clément VIII : A. Merk, *Bibel und Bulle Sixtus' V,* dans *Scholastik,* 1927, t. II, p. 515-540. On sait comment S. Bellarmin dut se dévouer dans l'affaire de l'édition de la Vulgate pour tirer la Commission de l'impasse où la bulle *Aeternus ille* paraît l'avoir engagée : M. Meinertz, *Einleitung in das Neue Testament,* 4e édit., Paderborn, 1933, p. 66-67.

Ces faits ne sont pas de nature à nous inquiéter. Ils pourraient seulement nous offusquer si nous oubliions que les directives ecclésiastiques n'ont pas été promulguées *ne varietur.* S'appuyant à des considérations scientifiques, elles ne sont pas nécessairement appelées à conserver à tout jamais une valeur absolue et à ne subir, dans leur interprétation, aucun développement, alors que la science à laquelle elles font, en partie, appel, ne peut pas manquer de réaliser quelques progrès, du moins sur une longue période, tels les trente ans que nous envisageons dans notre article.

positivement. Qu'on se représente l'état angoissant où l'Église se débattait au fort même de la tourmente moderniste. L'exégèse philologico-historique se trouvait, au pied de la lettre, en état de siège, alors qu'elle avait à peine eu le temps de se constituer. Prise au dépourvu, l'Église ne disposait pas de troupes aguerries, ni d'un système défensif complètement élaboré ; au surplus, pour comble de malheur, la confusion régnant dans les propres rangs des exégètes catholiques, elle ne pouvait faire confiance à tous ses défenseurs. Qu'y avait-il à faire en pareilles conjonctures, sinon ramener les soldats en arrière, les établir solidement sur des positions de repli, sur une ligne par ailleurs bien droite n'offrant d'aucune façon prise aux embuscades ni aux mouvements enveloppants ? Si l'on nous permet de poursuivre la comparaison, nous dirons donc que les réponses de la Commission représentent les lignes défensives élaborées durant la période moderniste par le haut commandement ecclésiastique. Le système de défense réussit admirablement ; la manœuvre fut exécutée avec maîtrise ; le bloc de l'armée fidèle résista.

D'autre part, on s'explique que, grâce à la défaite du modernisme, à l'entente cordiale des travailleurs, à la modération même dont font preuve les esprits que l'on appelle parfois progressistes, les circonstances nouvelles ont permis d'élaborer et de justifier des interprétations plus larges. Il importe que nous nous arrêtions quelque peu à décrire celles qui nous paraissent avoir favorisé le plus le mouvement et le progrès des études.

D'abord l'exégèse a été délivrée de l'angoisse que l'état de siège, subi lors de la crise moderniste, lui avait inspirée ; désormais elle peut respirer à l'aise, et même les travailleurs que l'on nomme parfois conservateurs se montrent moins timorés. En second lieu, la débâcle du système wellhausénien, surtout religieux et historique, a contribué, elle aussi, à ramener la tranquillité dans les rangs des travailleurs. Jadis on appréhendait cette machine de guerre dressée contre les positions de la foi ; aujourd'hui qu'elle est démembrée et que la critique indépendante elle-même a fait le départ du faux, du vrai et du vraisemblable, les milieux même ecclésiastiques ne s'en émeuvent plus. En troisième lieu, une fois la tourmente passée, l'Église s'est rendu compte avec plus d'évidence de ce que le

virus moderniste ne provient pas précisément des quelques questions critiques que les problèmes d'authenticité soulèvent ; il est présent ailleurs, essentiellement dans les présupposés philosophiques, ainsi que l'encyclique *Pascendi* l'a lumineusement démontré. Enfin, la spécialisation dans les études sacrées, qui est aujourd'hui reconnue et sanctionnée dans le haut enseignement ecclésiastique, y compris celui des universités romaines, amène les théologiens à faire une plus grande confiance aux exégètes. Où trouverait-on encore des auteurs qui songeraient à trancher uniquement à partir de quelques principes de théologie spéculative les problèmes qui relèvent essentiellement de la méthode historique ?

Outre les circonstances favorables à un élargissement des positions bibliques, il y a encore à signaler en sa faveur le fait que les interprétations plus larges, dont nous avons donné une image, ne brisent pas, aux yeux de leurs auteurs, les cadres des directives ecclésiastiques. Ils estiment sans doute qu'elles prennent leur point de départ dans l'interprétation parfaitement légitime que nous avons fait connaître et qu'elles n'en élargissent les termes qu'en fonction des progrès qui paraissent avoir été réellement accomplis. L'origine mosaïque de la substance, même littéraire, du Pentateuque est retenue, mais la conception de cette substance se fait plus souple de façon à rendre de nouveau plus facile une investigation scientifique du problème. De même, on proclame fermement l'origine anté-exilienne d'un grand nombre de psaumes et on n'hésite pas à reconnaître un noyau davidique ; on estime seulement ne pas devoir multiplier outre mesure les psaumes dont l'origine davidique puisse être démontrée avec certitude par la seule voie de la critique. Enfin, impressionnée par l'unanimité de l'opinion critique vis-à-vis du problème deutéro-isaïen et par la fermeté de cette opinion à travers toutes les réactions antiwellhausénienes dont nous avons retracé l'image, — fait qui paraît lui conférer à tout le moins un nouveau poids de probabilité extrinsèque, — on pense devoir affirmer que l'origine deutéro-isaïenne du *Livre de la Consolation d'Israël* est à tout le moins une opinion probable. En d'autres termes, on exprime seulement en clair ce que la Commission biblique avait presque laissé sous-entendu.

Ajoutons-y que les progrès que nous avons décrits évitent de chavirer dans le moindre wellhausénianisme historique et

religieux, ces deux aspects de la théorie critique dont nous avons démontré la caducité, et qu'au surplus ils s'opposent vigoureusement aux conclusions du wellhausénianisme littéraire dont le caractère fragile, branlant, sinon entièrement erroné, est apparu au grand jour grâce aux diverses réactions que nous avons fait connaître.

Sans doute, les positions définitives de la critique catholique ne seront pas encore atteintes de si tôt. Il est bon que dans une même école certains esprits fassent office de moteur et d'autres, de frein, à condition que l'interaction de ces deux pièces de mécanique se fasse sans heurts, que tous se rencontrent et s'estiment dans une atmosphère de bonne entente et de collaboration irénique. Du choc des idées jaillit la lumière et du contrôle mutuel des affirmations se dégage à la longue la voie moyenne royale.

Nous sommes désormais en mesure de répondre aux difficultés que les auteurs indépendants nous objectent. Sans doute, d'une part nous convenons que l'Eglise a imposé certaines restrictions à la recherche scientifique en matière d'exégèse. Les directives sévères qu'elle a dictées aux savants leur ont cependant profité, car elles les ont prémunis contre l'engouement pour un système dont les faiblesses sont apparues depuis lors au grand jour, grâce aux travaux mêmes de l'exégèse indépendante et protestante. Les travailleurs catholiques ont ainsi pu faire l'économie de la grande pénitence que l'exégèse dite libre a dû s'infliger, en brûlant ce qu'elle avait adoré, et en faisant retour à des positions qu'elle n'aurait jamais dû quitter. Cependant, d'autre part, au fur et à mesure que le temps décante le vin trop généreux de la critique, nous voyons les positions ecclésiastiques s'accommoder aux progrès qui ne paraissent plus discutables à beaucoup d'auteurs. Si le développement ainsi amorcé peut se continuer avec prudence, sans cette fougue inconsidérée qui nuit à toutes les causes même légitimes, l'exégèse catholique aura bientôt fait son bien de tous les résultats positifs de l'histoire critique, de ceux qui ont résisté à l'usure du temps et à l'épreuve des vérifications, et dès lors rien ne s'opposera à ce qu'elle se meuve tout à fait à l'aise dans le domaine de la science.

A ceux qui s'obstinent à nous objecter les directives de

l'Eglise en matière d'exégèse scientifique, nous pouvons donc, semble-t-il, répondre adéquatement. Ils n'ont pas le droit de se représenter ces directives, qui ne prétendent pas à l'infaillibilité et qui concernent en premier lieu l'enseignement, comme des textes pétrifiés, destinés à collectiviser et à standardiser à tout jamais la recherche exégétique. Promulgués en étroite dépendance du mouvement scientifique, ils ne sauraient et ne doivent pas en rester indépendants. Au contraire, l'interprétation vivante, sans doute sous le contrôle constant de l'Eglise, est nécessairement amenée à en fixer et à en adapter le sens. Cette interprétation, nous l'avons vu, s'est rétrécie en période de crise ; il est naturel qu'elle se dilate aujourd'hui que nous vivons en une période de paix et d'harmonieux développement.

Au terme de ces considérations, hélas ! déjà trop longues, nous ne pouvons omettre de signaler d'une part les domaines de la critique textuelle, de l'archéologie et de la linguistique orientales, où l'exégèse catholique n'a pas cessé, même aux jours les plus pénibles de son histoire, de faire œuvre de science et où elle peut aligner des noms qui ont droit de cité dans tous les milieux ; d'autre part les encouragements que le Souverain Pontife, glorieusement et vigoureusement régnant, le pape Pie XI, dans un discours à l'assemblée choisie et savante qui était venue assister à la soutenance des thèses de l'abbé Giorgio Castellino, vient de prodiguer aux travailleurs qui veulent bien se dévouer à la grande cause de l'exégèse. Il reste, telle était l'idée dominante de l'allocution, une besogne énorme à accomplir dans tous les domaines de la science biblique. Et Pie XI de répéter jusqu'à deux fois : *Nil actum si quid agendum* (40).

(40) *Osservatore Romano,* n° 118, 21 mai 1938 : « Il Santo Padre... stava anzi per dire ad essi di dilatare le loro ambizioni come fa anche il Papa e proprio in gran parte sotto lo stimolo che il Dio delle scienze Gli dà attraverso di loro... Specialmente in tema di studi biblici vi è bisogno di una direzione tassativa intorno alla critica del Sacro Testo... E' invece proprio il caso di dire *Nil actum si quid agendum,* nulla è fatto finchè resta qualcosa da fare. Nella sola direzione della critica, non lo studio di una traduzione o dell'altra o degli usi anche liturgici, ma proprio per la critica del Sacro Testo, della parola divina bisogna veramente dicere : *nil actum,* poiche veramente resta tanto da fare. Era dire questo e il Papa voleva dirlo in primo luogo a Se stesso quanto resta ancora da fare per l'adempimento del proprio dovere e dire altresi a quei figlioli la legittima aspettativa che il Sommo Pontefice ha della loro cooperazione nella direzione degli alti studi specie biblici fino all'esatta comprensione delle cose. »

Conclusions générales.

Ce n'est pas sans quelque fatigue que nous sommes venu au bout de nos peines. Il a fallu lire beaucoup d'ouvrages, s'efforcer d'en résumer les idées essentielles et de les grouper dans quelques vues d'ensemble où nous risquons, malgré notre bonne volonté, d'avoir sacrifié les détails à la synthèse, les nuances aux couleurs, les personnages de l'avant-scène à la toile de fond. Il a fallu aussi réfléchir beaucoup pour dégager de l'immense littérature quelques directives dont nos collègues, qui ont l'ambition de vouloir combattre sur la ligne de feu, puissent faire leur profit.

Il y a en matière d'exégèse, comme en beaucoup d'autres, deux attitudes faciles à adopter : celle de critiquer d'avance les données de la tradition et les actes de l'autorité, et celle d'emboucher la trompette pour annoncer à tous les carrefours que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. Il me semble que l'une et l'autre peuvent causer pareillement un tort énorme à la vérité catholique. Sans doute, les exégètes ont relativement peu à dire dans l'Église, mais ce peu, ils se doivent de le dire avec courage, dans le sentiment d'exercer non seulement un métier ou une profession, mais un devoir et un apostolat où personne d'autre ne saurait tenir leur place. La science n'est jamais infuse, même pas, à l'ordinaire, dans l'Église ; elle est le fruit de beaucoup de patience, d'un labeur obstiné et obscur. Il est bon qu'il en soit ainsi, car cela lui confère une réserve et une modestie, qui sont ses meilleures lettres de créances auprès du public et auprès de l'autorité.

C'est pourquoi nous nous sommes efforcé, — je cite les paroles récentes d'un publiciste français, — « de ne parler ni d'un trépied comme un oracle ni d'une chaire comme un détenteur patenté de la vérité, ni d'un Sinaï comme un prophète ». Nous avons simplement essayé d'exposer dans cette revue, avec le désir de rendre service, le fruit de nos recherches et de nos pensées, sous réserve d'inexactitudes possibles et avec l'espoir de pouvoir un jour les compléter. N'est-elle pas délicieuse la parole de S. Bernard : « *Finis libri, sed non finis quaerendi !* » Pour une nouvelle fois, la besogne journalière est achevée, mais notre tâche, s'il plaît à Dieu, n'est pas accomplie.

J. COPPENS,
professeur à l'Université de Louvain.

FILII IN FILIO

Le surnaturel.

L'étude du perfectionnement surnaturel suscité dans l'humanité assumée par l'union au Verbe jette quelque jour, croyons-nous, sur ce qu'est l'essence du surnaturel chrétien (1). Elle mène, en effet, comme on s'en est rendu compte, à considérer celui-ci comme un type d'être nouveau, qui a, en tant qu'être, sa formule nouvelle et unique.

Aussi, pour faire un exposé méthodique de ce qu'est l'essence du surnaturel chrétien, pour faire une sorte de *De ente supernaturali christiano,* n'y aurait-il qu'à examiner la logique interne et la métaphysique de ce type d'être.

De ente supernaturali christiano, disons-nous. Mais que l'on ne songe pas ici aux fameux in-folio de Ripalda : il ne s'agit que d'un mince article, ou plutôt même de notes et de suggestions faisant suite à un article ; que l'on ne s'attende pas non plus à trouver en ces pages tout un *De gratia* ou un *De auxiliis ;* elles ne sont qu'une contribution à ce que serait un *De ente supernaturali christiano qua ente et qua christiano,* qu'un essai pour préciser quelle sorte d'être est le surnaturel chrétien, en tant qu'il est chrétien, en tant qu'on le considère dans le Christ, Fils de Dieu, dans lequel il se récapitule et par lequel il est entré tout entier ici-bas.

On ne nie pas ici que le surnaturel puisse se présenter de bien des manières différentes, que les théologiens ont savamment étiquetées : *supernaturale quoad modum, supernaturale quoad substantiam,* etc. Mais on pense qu'en fait tout ce qui est surnaturel est venu par le Christ, et tient l'essentiel de son caractère surnaturel du surnaturel qui est dans le Christ, quel que soit le surnaturel qu'il aurait isolément.

Dans le Christ. C'est dans le principe en effet que l'on découvre le mieux les conséquences, et le Christ est l'universel principe

(1) Du surnaturel chrétien, disons-nous. Nous faisons abstraction du surnaturel tel qu'il était en Adam avant la chute, et tel qu'il est, pour l'essentiel, dans les anges : faute de données suffisantes, il y faudrait de longues explications, qui resteraient dans l'incertain.

dans tout l'ordre actuel de la grâce et du surnaturel (2). La prédestination de son humanité sainte à l'union hypostatique est l'exemplaire et, en un sens profond, la cause de la prédestination de tous à la grâce et à la gloire, de tout ce qu'ils ont de surnaturel (3), si bien que, pour bien voir les chrétiens comme chrétiens, c'est en lui qu'il faut les regarder :

Nullum est, inquam, illustrius praedestinationis exemplum quam ipse Mediator. Quisquis fidelis vult eam bene intelligere, attendat ipsum, atque in eo inveniet et seipsum (4).

Regardons-le donc.

En cette humanité qui subsiste dans le Verbe, un nouveau type d'être se manifeste ;

Nouveau type d'être qui provient d'une intervention nouvelle, toute différente de la première, de celui qui est la cause unique et totale de tout l'être ;

Intervention, même, où cette cause de l'être intervient par un autre aspect d'elle-même.

I. — Hâtons-nous d'exposer ce dernier point : les deux aspects que l'on peut considérer en Dieu.

Dieu, sans doute, est la simplicité même ; mais l'infinité de son être est telle que, pour le concevoir exactement, force nous est de multiplier les concepts. Aussi est-il légitime de l'envisager et comme divinité en général et comme Dieu-Trinité ; d'autant plus qu'entre les deux il y a distinction virtuelle. Ce sont ces deux aspects dont il s'agit ici.

Le premier, donc, c'est Dieu comme divinité en général : le Dieu que connaît la raison, Dieu cause première, principe unique et exemplaire du fini ; Dieu connu par l'idée du fini, comme s'il était définissable et imitable par ce fini et relatif à lui, mais cette relation étant niée à l'instant par voie de négation, d'apophasie, de transcendance ; c'est Dieu dans ses *exteriora.*

Le second aspect, c'est Dieu-Trinité, Dieu dans le mystère de sa vie intérieure, que seule la foi révèle, *interiora Dei,* cette vie par laquelle, sans relation avec rien, il est relations en lui-même, celle par laquelle, absolument transcendant pour tout,

(2) S. Thomas, *S. T.*, III^a, qu. VII, art. 9, c., art. 11, c.
(3) *Ibid.*, qu. XXIV, art. 3 et 4.
(4) S. Augustin, *De dono perseverantiae,* 67, P. L., XLV, 1033.

inimitable pour tout, inconnaissable par nature pour tout, il est purement immanent par rapport à lui, dans une telle intensité d'intériorité qu'il est absolument fécond dans la procession du Verbe et de l'Esprit.

Ce second aspect exprime plus vraiment Dieu, plus vraiment l'Etre, que le premier, parce qu'il l'exprime en ce qui lui est intrinsèque, l'autre ne l'exprimant que par ce qui lui est extrinsèque, par ses œuvres, par ses *exteriora.*

Or, c'est par ce second aspect que la divinité soutient l'humanité du Christ dans l'ordre de la subsistence ; si bien que celle-ci, par lui, à titre d'humanité personnelle et subsistante, inclut Dieu ; c'est par lui que cette nature humaine est faite intrinsèquement nature humaine de Dieu et donc nature humaine divinisée et « filiale » ; c'est par lui enfin que cette nature, en cette exaltation même, est rendue humainement parfaite et capable d'infuser en toute la race humaine la divinisation qu'elle possède en plénitude.

Que l'on ne s'étonne pas de l'immensité du résultat. Ce second aspect exprime l'Etre même dans ce qui est le plus vraiment et le plus profondément lui. Ce qu'il suscitera dans l'être fini, s'il daigne y susciter quelque chose, ne pourra pas ne pas être plus vraiment, plus profondément être (cfr n° III).

Lorsque donc on contemple l'ordre nouveau qui trouve tout son appui et sa solidité et sa vigueur dans le Christ, on le voit qui s'appuie sur le Verbe et sur la Trinité comme Trinité. Sans doute, dans l'ordre de l'opération et de l'efficience (5), il est produit par toutes les Personnes. Mais *in facto esse,* dans la réalité une, vivante et transcendante que forme ce miracle du Très Haut, c'est différent. Tout cet organisme formidable de vie éternelle, comme une immense pyramide qui tiendrait sur la pointe, tient tout sur le Christ, il n'est que le Christ continué, et le Christ n'est lui-même que parce qu'il est le Verbe et le Verbe seul. Tout cela donc, qui ne tient qu'en lui, ne tient que sur le Verbe, qui lui-même n'existe que dans la Trinité.

Ainsi tout cela communique-t-il à l'Etre premier par un

(5) C'est-à-dire *in fieri,* comme on dit d'habitude et comme dit l'article précédent. Mais étant bien entendu qu'il n'y a pas ici de *fieri* dans le sens de devenir, de changement proprement dit, de changement successif ; *fieri* n'est là que le passif de *facere.*

autre aspect de l'Être même : non pas à cet aspect qui lui est comme extérieur, lui-même en lui-même demeurant distant et inaccessible ; mais à ce qu'il a de plus essentiel et de plus intrinsèque, à son immanence même, toute transcendante, d'Etre pur (ce que va considérer le n° II).

L'idée d'un tel rapport entre la grâce sanctifiante et les Personnes divines s'esquisse déjà par instants dans saint Thomas (6). Cependant, à notre connaissance, Zumel est le seul des scolastiques anciens à avoir proposé de définir le surnaturel comme tel par une communication de la Trinité comme Trinité. Au reste, il développe son idée sur le plan de la logique plutôt que sur celui de la métaphysique, et nous avons cherché en vain chez lui une ontologie du surnaturel, que ces prémisses donnaient à espérer (7).

Cela soit dit en passant, car le but de ces pages, comme il a été expliqué, n'est pas de donner une définition de ce qu'est nécessairement le surnaturel comme surnaturel, mais seulement de dire ce qu'il est en fait, en tant qu'instauré dans le Christ. En passant, cependant, nous avouerons ne pas voir comment on pourrait concevoir positivement le surnaturel strict, rigoureusement et intrinsèquement surnaturel, et cela de façon positive et en utilisant les lumières que donne le dogme, autrement que par un rapport avec la Trinité comme Trinité.

II. — Une autre caractéristique de ce surnaturel, c'est que Dieu, qui le fonde, dans le sens que l'on vient de dire, par

(6) Il suffit de voir avec quelle insistance, dans sa théorie des missions trinitaires, le saint met en rapport la grâce et la possession des personnes divines. *Habere autem potestatem fruendi divina persona est secundum gratiam gratum facientem.* Il s'agit de la *fruitio* qui se fait par connaissance et volonté. *S. T.*, I^a, qu. XLIII, art. 3, c., ad 1, 2 ; art. 4, ad 1 ; art. 5, ad 2 ; qu. XXXVIII, art. 1, c.

(7) F. Zumel (C,umel), 1540-1607, de l'Ordre de la Merci : 1555, professeur à Salamanque : 1580, *In primam secundae s. Thomae commentaria,* Salamanque, 1594, qu. CX, art. 4, disp. 5, t. II, p. 243-244. Id., *In primam divi Thomae partem commentaria,* qu. XII, art. 3, disputatio unica, Venise, 1597, p. 199. — Il distingue l'*actio Dei secundum quam est imitabilis a creaturis, nempe ut est unus... secundo consideratur ut trinus et hac ratione implicat imitari ab aliqua creatura secundum substantiam... sed nihilominus creatura est elevabilis ad talem finem supernaturalem* (id est ad Deum ut trinum videndum et amandum)... *at vero ea quae ad Deum ut trinum ordinantur et ordinant, scilicet ad participandum vel attingendum illum aliquomodo ut sic, dicuntur pertinere ad ordinem supernaturalem* (p. 243).

un autre aspect de lui-même que celui qui agit dans la création, le fonde aussi par un autre genre d'intervention. On ne dit pas opération, car il ne s'agit pas ici de l'œuvre qui unit au Verbe une nature étrangère, mais du rôle que tient la personne du Verbe par rapport à cette nature, et, par l'intermédiaire de cette nature, par rapport à toute l'humanité.

Assurément, dans un sens très exact, cette intervention, pour autant qu'elle soutient dans l'être le perfectionnement dont il s'agit, peut s'appeler création, ou con-création, ou in-création, ou quelque chose de pareil. En effet, ce perfectionnement est tout entier une manière d'être d'une créature, et force lui est donc d'être créature lui aussi. En plus, il a sa raison d'être totale et exclusive en Dieu seul ; il est produit de rien, en ce sens que rien du même ordre ne préexistait là où il est réalisé. On peut donc fort bien dire qu'il est suscité par création, ou con-création, comme tout le reste.

Mais il faut ajouter, alors, que cette « création » est profondément différente : si différente même qu'il vaudrait mieux prendre un autre terme, qui exprime sans doute une dépendance aussi totale, plus totale même, mais une dépendance d'un autre ordre ; on dirait par exemple, si le terme était reçu, un « être d'union », un perfectionnement d'union, ou, comme on a toujours dit, une divinisation, une filiation.

Quand il crée le ciel et la terre, Dieu agit par un acte de volonté qui demeure exclusivement transcendant par rapport au terme produit et qui établit ce terme en lui-même, rien qu'en lui-même, à une infinie distance de Dieu.

Ici (dans l'Homme-Dieu considéré en sa subsistence et non dans l'opération qui le suscite), Dieu intervient, non par un acte, mais par lui tout entier ; non en demeurant transcendant, mais en devenant immanent et pour rester immanent dans l'ordre de la subsistence ; non pour établir un terme à distance, mais pour faire que l'humanité assumée soit un avec lui, sans possibilité de distance ; non pour faire qu'elle soit en elle, mais pour faire qu'elle soit en lui. Il intervient de la sorte, non par un ordre lointain, qui y serait d'ailleurs inadapté, mais par union sans intermédiaire, par la donation stricte de lui-même. Non par un acte que nous concevons comme instantané, parce que, même en se continuant par la conservation, il met dans la créature le principe dernier interne et l'achèvement

ultime et incommunicable d'elle-même ; mais par une intervention perpétuelle de lui-même qui est l'Eternel, en se constituant lui-même et définitivement le principe dernier interne et le transcendant achèvement de cette créature. Si bien que lui-même fera en elle qu'elle soit intrinsèquement adaptée à être son humanité. Ainsi surgira d'elle et de lui le perfectionnement en question : il en surgira comme d'un seul principe total ; lui seul faisant l'union, elle seule la recevant dans l'effet et l'adaptation qui en résulte en elle, mais l'union étant strictement réelle, réelle de son unité à lui, l'unité du Verbe, qui en est le lien unique, mais combien suffisant.

Dans la création, la divinité se communique comme type premier de toutes choses, à la manière de ces choses : chaque être, fait par elle à son image, la possède en se possédant lui-même et par la seule possession de lui-même, et il la connaît en se connaissant lui-même, comme l'inaccessible cause de l'effet qu'il est lui-même. Dans l'incarnation, elle se communique en tant qu'elle n'est imitable par rien et qu'elle n'existe que pour elle-même et en elle-même, et l'humanité assumée la possède comme elle est, car elle s'est donnée en son dedans même, en l'une des personnes.

Ici donc, l'application de l'Être même à l'effet qu'il suscite, l'application de cet Etre qui, rien que par lui, est la cause totale de tout être, est différente de ce qu'elle est dans la création : différente jusqu'au contraste. L'Etre intervient par ce qui lui est le plus intérieur (*interiora Dei*), et il intervient en ce qui est le plus intérieur au terme qu'il pose : en en devenant l'unique personnalité.

III. — L'être ainsi produit, le perfectionnement dont il s'agit, « sera » donc autrement que les autres êtres, « autrement » jusqu'au contraste : avoir un autre rapport, et infiniment plus étroit, avec un autre aspect, et infiniment plus intrinsèque (8), de l'Etre même ne peut pas être sans conséquence pour un être : cela doit le faire « être » autrement, d'une façon d'être infiniment supérieure : sur-naturelle, absolument surnaturelle, sur-être en quelque sorte. N'est-ce pas le rapport à l'Etre même, à l'Acte pur, au Créateur, qui définit

(8) Les explications qui précèdent expliquent assez la formule.

l'être comme être. Nouvelle création (9) donc, comme dit l'Apôtre, nouvelle vie (10), nouvelle humanité (11).

Sans doute, en songeant à la nature humaine dans laquelle il est produit, peut-on et doit-on le ranger dans la catégorie des accidents. Mais alors il faut ajouter qu'un tel vin nouveau ne se verse pas dans les vieilles outres et que par rapport à ce mystère du Très-Haut les classifications d'Aristote sont trop étroites.

La différence, ici, n'est pas d'abord de l'ordre de celle qui sépare la substance de l'accident ; mais plutôt, et par dérivation, de l'ordre de celle qui sépare l'infini du fini. Car il s'agit d'un perfectionnement qui adapte le fini à l'union avec l'infini, qui fonde dans le fini, et comme unique fondement possible, cette relation d'union avec l'infini qu'est l'union hypostatique ; d'un perfectionnement qui provient, comme unique effet possible, d'une intervention de Dieu qui l'emporte infiniment sur toute autre, car elle l'emporte d'une manière divine : Dieu intervient en se donnant lui-même et non en donnant le fini à lui-même, il intervient par ce qui lui est intérieur. (Sur l'infinité qui peut se trouver dans la grâce sanctifiante, cfr B. Evidemment, l'union hypostatique en elle-même, même considérée dans la nature assumée, est substantielle, non accidentelle).

Nouveau type d'être, nouveau en tant qu'être, et qui relèvera donc d'une nouvelle ontologie. Comme il s'instaure tout dans le Christ, cette nouvelle ontologie se résumera dans la christologie, — dans la formule de Chalcédoine : parfaitement Dieu, parfaitement homme, parfaitement un (*unus, et quidem unitate personae divinae*) — dans la formule qui résume l'évangile : que vous croyiez que Jésus est le Fils de Dieu (12) (mais que vous le croyiez vraiment, comme une réalité, non comme un *figmentum iuris*) ; — et aussi dans le dogme trinitaire en tant qu'il est nécessaire pour exprimer le dogme christologique et qu'il tient même la première place dans cette expression du dogme christologique.

Nouveau type d'être, d'une amplitude ontologique, d'une immensité et d'une plénitude d'être sans commune mesure avec tout le reste du fini. Nouveau type d'être qui, rien que pour

(9) *I Cor.*, V, 17 ; *Gal.*, VI, 15 ; *II Cor.*, V, 7.
(10) *Rom.*, VI, 4 ; *Joh.*, passim.
(11) *Eph.*, II, 15 ; IV, 24 ; *Col.*, III, 10.
(12) *Joh.*, XX, 31.

prendre sa pleine taille, doit reprendre tout le reste, se l'incorporer en le divinisant, par l'expansion de sa surabondance : *plenum gratiae et veritatis, et de plenitudine eius omnes nos accepimus* (13), *in ipso habitat omnis plenitudo divinitatis corporaliter et estis in illo repleti* (14), *caput ex quo totum corpus... crescit in augmentum Dei* (15) : *si quis ergo in Christo, nova creatura, vetera transierunt : ecce facta sunt omnia nova* (16).

Sans doute l'Homme-Dieu n'est, dans la race humaine, qu'un individu parmi des milliards. Mais ce qui a eu lieu en cet individu est infiniment plus que la création qui a produit l'univers, et l'univers, d'emblée, en a été secoué jusqu'au plus profond : *omnis creatura ingemiscit et parturit* (17). Sans doute, le perfectionnement qui est en sa nature humaine, à titre d'accident d'une nature finie, est limité par les limites de cette nature. Mais ces limites, il commence par les faire reculer infiniment, peut-on dire : aussi loin que Dieu peut les faire reculer en les repoussant, en quelque sorte, de tout son poids.

Les choses créées, les autres choses, ont montré ce que pouvait le commandement divin ; lui montrera ce que peut Dieu en lui-même et par le soutien qu'il donne en étant perpétuellement la subsistence unique d'une nature finie. Les autres choses ont montré ce que c'est que réaliser quelques-unes des idées que Dieu porte en lui comme en leur archétype ; lui montrera ce que c'est qu'être le Verbe même et l'Idée. Le reste, la splendeur de l'univers, montre ce que Dieu est capable de répandre au dehors de lui ; lui montrera ce que c'est qu'être en Dieu, qu'être Dieu. Le reste, tout le reste, n'est que traces, vestiges, images, parlant du Créateur comme d'un inaccessible ; lui adapte à être ce Créateur même, et manifeste ce qu'est cet inaccessible quand il emploie à se rendre intérieur et à se donner pleinement la totalité d'être et d'intériorité qui le rend inaccessible.

Adaptation, perfectionnement, divinisation, qui n'existe que dans l'union actuelle au Créateur et à Dieu et que l'on ne comprend, que l'on ne saisit qu'en tenant Dieu en même temps : « être d'union », par conséquent, manière d'être qui

(13) *Joh.*, I, 14, 16.
(14) *Col.*, II, 9-10.
(15) *Col.*, II, 19.
(16) *II Cor.*, V, 17. Nous mettons *si quis*, pas *si qua*, d'après le grec.
(17) *Rom.*, VIII, 22, cfr 19-21.

se caractérise comme l'expression et le résultat de l'union à l'Etre et l'adaptation à cette union.

« Etre d'union » : il est dans une nature, il est une manière d'être de cette nature ; mais il n'y est que par l'union avec une autre nature et en adaptant la première à la manière d'être de cette seconde. Aussi ne peut-il se définir que par ces deux natures : par ce que l'une devient dans l'union personnelle stricte avec l'autre.

Non pas altération, nous l'avons dit, et c'est essentiel aux dogmes christologique et sotériologique, et c'est le plus beau pour nous, car c'est par là que la vie divine nous atteint, nous, exactement. Le Christ n'est que le Fils de Dieu incarné, que Dieu, et homme, et un, absolument rien d'autre, et la nature humaine, en lui, toute intacte et toute vierge, parce qu'elle est unie réellement à la divinité, rien que pour cela, rien qu'en cela, est divinement humaine, infiniment humaine, filialement humaine, ce qui veut dire, rien qu'humaine, mais humaine avec une surnaturelle perfection, une transcendante plénitude : la perfection qui convient au Fils.

Etre d'union, donc, et qui, pour être un être d'union, est totalement respectueux de ce qu'est la nature unie ; mais qui aussi, et pour la même raison, adapte cette nature, aussi profondément que l'union est profonde, à l'autre nature. Réaction, donc, toujours actuelle d'une nature finie à l'emprise totale, toujours actuelle, de l'infini lui-même qui la fait sans cesse actuellement sienne. Actuation interne et totale, non par un commandement de l'Acte pur, mais par unité de personne avec cet Acte pur ; actuation, mais par un acte qui n'est pas l'acte propre de cette nature, tout en lui devenant pourtant assez uni pour que cet homme « soit » vraiment l'Acte pur ([18]).

Etre d'union, et qui, dès lors, ne peut pas se définir en fonction de la séparation. C'est en fonction de cette séparation entre Dieu et le créé que se définit l'ordre naturel. Cette séparation, lui la dépasse ; non qu'il la nie : elle est ineffaçable et il

(18) Cfr M. de la Taille, S. J., *Actuation créée par acte incréé*, dans les *Recherches de science religieuse*, t. XVIII, 1928, p. 253. Ceci ne suppose pas que l'on définisse la personnalité par l'existence, mais seulement que l'Acte pur devienne assez un avec une nature individuelle pour qu'il *soit* vraiment celui qui subsiste en cette nature et pour que cette nature doive « être » en conséquence, c'est-à-dire être perfectionnée et actuée en conséquence.

la suppose ; mais il se caractérise exclusivement en fonction de son contraire, en fonction de l'union : l'incarnation n'est pas autre chose.

En soi, abstraction faite du Verbe et de l'incarnation, il est chose exclusivement finie et créée. Mais séparation faite du Verbe, il n'est plus. Pris en sa réalité vraie et pleine, il s'enracine dans le Verbe aussi essentiellement qu'il s'épanouit dans l'homme ; il est dans l'un et rien que dans l'un, et donc à la manière de l'un ; mais il est par l'autre, rien que par l'autre, rien que pour adapter à être cet autre, et donc à la manière de l'autre. Il faut donc qu'il soit, selon les points de vue, fini et infini, divin et humain, créé et incréé. Ce qu'il ne pourrait pas être, évidemment, si fini et infini étaient deux êtres circonscrits et délimités, qui s'opposaient (mais à ce sujet, on s'est expliqué dans l'article précédent, et l'on va y revenir dans quelques lignes, pour traiter de la divinisation). Ce qu'il ne peut pas être, évidemment, à lui seul, comme être unique. Mais, précisément, il est un être d'union, qui n'existe que dans l'union et pour l'union : l'union du fini et de l'infini, de la nature humaine et du Fils de Dieu. Ne dit-on pas couramment qu'il est une véritable divinisation, ne dit-on pas que le surnaturel strict est ce qui dépasse toute nature créée ou créable ? (cfr ci-après, B.)

Bref, en soi, il est *sui generis* ; il n'est pensable qu'à sa manière à lui, qui est la manière instaurée par l'incarnation ; c'est-à-dire pensable dans la distinction de la divinité et de l'humanité, du créé et du Créateur, et pourtant dans leur union personnelle, leur union dans la personne du Fils : distinction et union, et union dans le Fils, tout cela à la fois, tout cela pensé en un seul acte et cru d'une seule foi, car c'est tout cela qui fait le Christ, et qui fait que l'humanité du Christ est tout ce qu'elle est, et en elle, et pour nous.

Quelques conséquences.

A.) *La Grâce.* — On voit donc combien, pour penser à l'ordre de la grâce qui s'instaure dans le Christ, il faut renoncer à la catégorie de chose, de réalité fermée en elle-même, et aux concepts mathématiquement limités et déterminés qui représentent ces sortes de choses. La grâce sanctifiante n'est ni Dieu,

ni l'homme : les deux logiquement préexistent à elle comme ils préexistent à l'incarnation. Elle n'est pas une tierce entité, qui existerait en elle par Dieu, que l'on acquérerait, que l'on perdrait, qui demeurerait disponible, que l'on recouvrerait, comme un roi sa couronne, un saint son auréole, ou un mur sa blancheur. De manière analogue, on se rend impensables la matière et la forme, l'essence et l'existence, quand on les imagine comme des substances complètes, des *quod,* dans des concepts ordinaires. A considérer la grâce surnaturelle de cette façon, on en fait une simple nature, qui ne sera plus essentiellement surnaturelle et qu'il sera difficile ensuite d'unir convenablement à la nature qui la reçoit : d'où quantité de pseudo-problèmes.

La grâce, le surnaturel, sont des manières d'être de la nature, mais dont l'essence est d'adapter cette nature à l'union à une autre nature (union hypostatique dans le Christ, union à la manière des membres de l'Homme-Dieu dans les chrétiens). Ils ne disent rien d'autre que la nature divine et la nature humaine ; mais ils les considèrent comme unies d'une union réelle, et ils expriment les effets de cette union dans la nature humaine. C'est la réalité de cette union, envisagée à la seule place où elle puisse donner lieu à quelque chose de nouveau, qui fait toute leur réalité.

Ce qui précède ne concerne pas la grâce actuelle. Il semble cependant qu'au sujet de celle-ci, il faudrait s'exprimer de manière analogue, et dire qu'elle est, dans l'ordre de l'*operari* venant surnaturellement de Dieu, ce qu'est la grâce sanctifiante dans l'ordre de l'*esse* venant surnaturellement de Dieu et résidant en nous.

B.) *La divinisation.* — C'est ce qui permet de comprendre l'essence même du surnaturel : de ce mode d'être singulier, qui existe comme il est produit, comme il est « né » à l'être, et qui est donc naturel, dirait-on ; mais qui cependant n'est produit que comme supérieur à ce qui est simplement chose produite, et qui est donc naturel comme surnaturel.

C'est ce que l'on voudrait considérer à propos d'un concept tout voisin, qui dit en positif et en absolu ce que l'autre dit en relatif : le concept de divinisation.

Ce concept, en effet, n'est pas aussi simple que l'on pourrait croire. Car enfin, divinisation, déiformité, association à la nature

divine, participation à la divinité, tout cela peut-il avoir un sens ([19]) ? Dieu n'est-il pas le pur transcendant, l'ineffable absolu ? Par rapport à lui, tout est également distant : distant d'une distance infinie ; le plus sublime des anges est aussi éloigné que le dernier des hommes : infiniment. Par rapport à lui, toute perfection finie quelconque et toute excellence créée est par elle-même un aussi lamentable néant ; l'idée d'un intermédiaire entre lui et le monde, l'idée d'une grandeur finie qui rapprocherait vraiment de lui, si peu que ce soit, est absurde. Alors, que peut être la divinisation, sinon une manière de dire et une fiction juridique : une fiction qui fait ressembler au Dieu de vérité !

De fait, pensons-nous, il en va ainsi tant que l'on veut voir dans la divinisation une entité complète, mais plus du tout quand on la conçoit comme un être du type dont il vient d'être question, comme un « être d'union ». Nous avons dit comment, s'il y a une incarnation et si l'Homme-Dieu a des membres, il faut qu'il y ait, dans le fini qui est uni à Dieu, une manière d'être nouvelle, qui soit sa façon d'être quand il est uni à Dieu, et qui participe des deux, non pas à cause de ce qu'il est en lui, mais à cause de ce que l'union est. Cette manière d'être est possible, a-t-on dit, parce que l'être, de soi, n'a rien qui puisse s'opposer à l'union avec l'Etre infini. Et aussi, ajouterons-nous ici, en présentant de nouvelle manière une idée déjà émise, parce que l'Etre infini a deux manières de se communiquer aux êtres finis : la première par laquelle il se donne à leur manière à eux, et qui les fait eux ; la seconde par laquelle il se donne à sa manière à lui, et qui les fait un avec lui. Dans la première, il agit en tant que cause première transcendante et à la manière d'une telle cause, par commandement distant ; dans la seconde, il intervient comme étant purement lui et pour lui, pure union de ses trois Personnes, et il agit à la manière d'une telle union, par union, en se donnant comme il

(19) C'est par cette déiformité, par cette ressemblance à la nature divine, en même temps que par un droit à l'héritage divin, que l'on définit l'adoption dans la conception juridique de celle-ci (conception dont il s'est agi dans le premier de nos trois articles, pp. 578-579). Ce qui suit montrera ce qui nous paraît la seule manière de concevoir et cette conformité et ce droit. A moins qu'on ne ramène tout à des décrets divins, destitués d'effets réels.

est en lui. La première opération est déjà, si l'on veut, une divinisation, car l'être n'est qu'une analogie et une participation de Dieu ; mais ce n'est pas une vraie divinisation, car elle ne donne l'être à lui-même qu'en le mettant hors de Dieu. Mais la seconde, évidemment, en est une, et rigoureuse, car elle adapte l'être fini à être Dieu (soit à titre personnel, soit à titre de membre). Aussi conçoit-on que la première ne puisse avoir d'opposition à la seconde ; car celle-ci, en sa transcendance même, l'achève en tant qu'elle était déjà une certaine divinisation. Entre les deux aspects de Dieu : Dieu cause du reste, Dieu en soi, il n'y a aucune opposition, puisqu'ils sont absolument la même chose : on conçoit que l'action de l'un n'empêche pas l'intervention du second. On conçoit aussi que l'être même du fini doive avoir en lui-même deux aspects, deux relativités correspondantes, et également compatibles entre elles : l'une qui le réfère à Dieu cause première comme à sa cause totale, l'autre qui le réfère à Dieu tel qu'il est en lui, mais comme à un transcendant tout immanent à lui-même, qui ne se communique donc que s'il veut, par une communication pour laquelle le fini n'a ni droits ni virtualités quelconques, mais par laquelle cependant il reçoit sa suprême et surnaturelle perfection en tant qu'être.

Ainsi entendue, on le voit, la divinisation stricte inclut un rapport à la Trinité comme Trinité. Ainsi entendue, disons-nous : car nous ne parlons pas ici de tout surnaturel possible (cfr I). Au reste, quand Dieu s'est déjà donné aux créatures en tant qu'il est cause de tout être par tout leur être, absolument par tout leur être, on se demande par quoi il se donnerait encore, sinon par un autre aspect de lui-même que celui qui le fait la seule cause possible, sinon en se communiquant, non en tant qu'il est nécessairement le principe de tout, mais en tant qu'il est en lui-même et pour lui-même.

En fait, ce rapport avec la Trinité consiste dans la filiation : filiation de nature dans le Christ, filiation d'adoption dans les chrétiens.

Ce concept de divinisation, assurément, est mystérieux : mystérieux du mystère de Dieu, mystérieux du mystère de la Trinité.

Mais l'on voit aussi comment il est intelligible : en Dieu et dans la Trinité, c'est-à-dire, en Dieu le Fils qui s'est fait homme

et est devenu le chef de l'humanité. En s'unissant à lui dans l'acte de pensée, en méditant comme membre du Christ, on est au niveau qu'il faut pour comprendre. Ainsi le Christ, parce qu'il est *unus de Trinitate et unitas humanitatis* (20), est principe premier dans l'intelligence du surnaturel.

La théologie, voit-on par là, peut donc avoir pour objet intégral le Christ total, et n'en être pas moins rigoureusement et même exclusivement « théologique » dans le sens fort du mot. Elle n'exprimera que Dieu et Dieu en sa vie la plus intérieure, mais elle l'exprimera en tant qu'il est exprimable à l'homme : elle l'exprimera en exprimant cet « être d'union », cet *ens supernaturale,* qui est une façon d'être de l'humanité dans le Christ, mais qui n'existe que dans un rattachement actuel à la divinité. Ainsi restera-t-elle « science de Dieu », *scientia de Deo,* en tout son développement, et même science de Dieu tel qu'il est en lui, et pourtant, en tout son développement, même en parlant de ce qui est le plus intrinsèque à Dieu, elle demeurera science humaine.

La conception qu'il faut se faire de la théologie chrétienne, en d'autres termes, dépend de la conception qu'il faut se faire de la connaissance surnaturelle chrétienne, et celle-ci, à son tour, dépend de la conception qu'il faut se faire de la réalité surnaturelle chrétienne : un *De ente supernaturali* a pour corollaire un *De cognitione supernaturali,* qui définit ce que doit être un *De theologia.*

C.) *Incorporation au Christ, adoption, inhabitation de l'Esprit, divinisation, grâce.* — Si les considérations qui précèdent sont exactes, elles montrent dans quel ordre se suivent les différents aspects que comporte en elle-même l'élévation surnaturelle qui est donnée aux chrétiens.

Cet ordre est le même que celui des excellences qui sont dans l'humanité sainte du Christ, car tout ce qui est en eux y est par dérivation et prolongement de ce qui est en elle.

Or, ce qui est premier en elle à ce point de vue, ce par quoi elle est capable de faire dériver quoi que ce soit en eux, ce par quoi elle est instrument de Dieu pour le salut du genre humain,

(20) Omnes vos unum (*grec* : unus) estis in Christo *(Gal.,* III, 28), et de nombreux textes (*Joh.,* XVII ; *Col.,* III, 11, etc.).

c'est sa qualité de chef mystique, sa perfection humaine de premier principe dans l'humanité régénérée. Cette perfection a comme raison immédiate l'union au Fils, et cette union au Fils est ce qui fait son union à la nature divine. Aussi, dans l'humanité du Christ, les moments de l'influx surnaturel sont les suivants : qualité de chef mystique, union au Fils, union à la divinité.

Les moments de l'influx suscité dans les chrétiens, c'est-à-dire les moments de leur élévation surnaturelle seront donc : 1°) incorporation au Christ ; 2°) participation au Fils ou adoption ; 3°) participation à la nature divine ou divinisation et grâce.

L'incorporation à l'humanité du Christ est ce qui est premier : le contact avec l'instrument est ce qui est premier dans la réception de ce que produit l'instrument. Or, c'est l'humanité du Christ qui est l'instrument de la divinité et non réciproquement, et c'est par elle, par leur union avec elle que les hommes sont unis à Dieu. Cette incorporation est d'abord (ordre logique, non chronologique, des degrés de la vie chrétienne) séparation du premier Adam et du péché : rédemption ; puis union à cette humanité sainte dans la plénitude surnaturelle qui la fait chef d'un « corps » : justification par insertion dans le Christ et dans l'Eglise, qui est le « corps » du Christ ; par là, union à tous les membres (actuels ou en vocation) du Christ et de l'Eglise.

La participation au Fils vient après (toujours postériorité logique). Elle consiste dans l'adoption. Elle amène, comme conséquence (postériorité de raison toujours), des rapports aux autres personnes divines et à la Trinité, mais par le Christ seulement et à la manière qui convient aux membres de celui qui est le Fils. Rattachement, dans le Christ, au Père comme Père : Père du Christ, le Père doit être Père de tout le « corps » qui est la plénitude de ce Christ. Rattachement à l'Esprit comme Esprit : l'Esprit, étant dans le Fils et possédé par le Fils, sera, dans et par ce Fils incarné, possédé intérieurement par tous les membres de celui qui est ce Fils, il sera l'Esprit des enfants parce qu'il est l'Esprit du Fils. Rattachement à la Trinité comme Trinité à titre d'hôte intérieur et de milieu vital, et non seulement à Dieu comme cause première transcendante : parce que le Fils tient en lui toute la Trinité par consubstan-

tialité et par la circumincession et que ce n'est que dans la vie intérieure trinitaire qu'il est engendré, et parce que les chrétiens sont vraiment le « corps « de ce Fils. (Cela à considérer le corps mystique dans sa manière d'être ; si on le considérait dans l'opération qui le produit, il faudrait parler autrement, spécialement du Saint Esprit. De cette manière, l'Esprit y serait, par attribution, principe : *conceptus de Spiritu Sancto,* dons du Saint-Esprit, etc.)

La divinisation suit l'adoption (toujours postériorité de raison). L'humanité du Christ est unie au Fils avant d'être unie à la nature divine, en ce sens que la première union est le principe de la seconde. Ainsi les membres du Christ : ils sont unis au Fils, adoptés, avant que leur nature humaine soit unie à la nature divine et reçoive par là en elle une participation à la nature divine qui la fasse être plus qu'elle n'est par elle-même, « surnaturelle ». C'est à cette élévation de la nature même que l'on réserve le nom de grâce sanctifiante ; l'union à la nature divine qui en est le principe étant la grâce incréée, les deux venant dans le Christ qui est le Fils d'une seule venue et dans leur ordre.

Aussi, en fait, la divinisation, l'adoption, l'incorporation au Christ sont-ils la même réalité, la même élévation surnaturelle, une parce que le Christ est un : incorporation qui adopte et divinise, divinisation qui se fait à la manière d'une adoption dans le Fils de Dieu incarné, filiation adoptive dans le Fils de Dieu qui s'incorpore les hommes. Tout cela est un, un dans le Christ qui est, le même, homme, Dieu, Fils. Mais, comme dans le Christ il y a, sans séparation quelconque, distinction réelle des natures et virtuelle de la nature divine et de la Personne du Fils, il y a entre ces aspects d'un même don, distinction sans séparation. Aussi n'est-ce que parce que le Christ est Dieu que l'incorporation en lui divinise et adopte ; de soi, comme il est évident, une incorporation dans une simple humanité n'aurait jamais un tel effet.

L'ordre que l'on vient de dire est l'ordre logique dans lequel ces grandeurs se suivent dans les hommes, membres du Christ, pour y devenir leurs grandeurs, l'ordre dans lequel elles s'échelonnent dans leur vie surnaturelle lorsqu'on la considère comme constituée. L'ordre de dignité, l'ordre de production à partir de Dieu, et aussi, comme on vient de le dire, l'ordre de genèse

dans la vie surnaturelle humaine considérée dans l'opération qui la suscite seraient différents. Dans l'ordre de dignité, et aussi dans l'ordre de donation à partir de Dieu, tout devrait évidemment commencer par Dieu. Ce qui prime tout, c'est, selon la théologie latine, l'union que Dieu donne avec lui-même dans le Christ et, par là, la divinisation ; de là vient l'adoption et, par l'adoption, des relations envers le Père et l'Esprit et envers la Trinité, enfin l'incorporation au Christ et à son corps mystique. Selon la théologie grecque, il faudrait, semble-t-il, mettre l'adoption en premier lieu, avant la divinisation, et en plus montrer qu'en celle-ci le Père est premier à titre de principe, en ce sens qu'il n'y a d'adoption que par le Fils, et que, pour le Fils, le Père est principe unique et total. Les deux manières de voir proviennent de deux points de vue différents sur un seul mystère d'infini qu'il n'y a pas moyen d'embrasser d'un seul coup.

D.) *Filiation adoptive.* — Être enfant de Dieu n'est donc pas une simple attitude psychologique, une simple disposition pieuse de confiance, d'humilité et d'amour. C'est une réalité ontologique si grande qu'elle est d'un autre ordre que toute grandeur créée, qu'elle déborde nos cadres intellectuels, qu'elle est vraiment mystérieuse, qu'elle ne se définit bien telle qu'elle est en elle-même que par ce qui définit Dieu tel qu'il est en lui-même.

Se conduire en fils adoptif de Dieu — la spiritualité de l'Évangile et du Pater, la petite voie de l'enfance spirituelle de sainte Thérèse de Lisieux, oui, ces choses qui peuvent paraître enfantillages aux doctes — a une portée théologique profonde et, en un certain sens, une valeur révélatrice transcendante : *et revelasti ea parvulis.* C'est en effet l'expression sur le plan de l'action de ce qu'est, dans l'ordre de l'être, la liaison avec Dieu-Trinité dans le Christ ; c'est une introduction à la connaissance vécue du Monogène.

Aussi, comme on le sait assez, n'est-ce pas un jeu d'enfants, mais la donation de soi dans la réception aimée de Dieu et de sa volonté, qui nous modèle, avec notre libre coopération, à son image ; affaire d'abnégation, de con-vouloir, de dépendance voulue et joyeuse, etc.

E.) *Appropriations.* — Si l'*ens supernaturale,* l'être « filial »,

est en rapport si étroit, dans le Christ, avec la Filiation stricte, la question se pose de savoir si l'on peut encore dire que sa production est purement et simplement une œuvre *ad extra,* et dans quelle mesure on peut le dire.

On parle donc ici de l'incarnation et de l'adoption, non plus dans l'état et la manière d'être qui en sont le terme, mais dans l'œuvre qui les produit. On n'en parlera d'ailleurs que très brièvement.

Il semble, en effet, si ce qui précède est exact, que l'opération de Dieu qui produit l'incarnation n'est qu'à moitié *ad extra.* Elle est *ad extra* en son terme qui est la nature humaine ; elle est *ad intra* par le terme où elle mène ce terme, si l'on peut ainsi parler, non pas sans doute pour ce qui concerne la chose nouvelle, le perfectionnement surnaturel qui est produit, mais pour ce qui concerne la raison qui suscite ce perfectionnement, la personnalité qui est conférée à cette humanité et qui désormais la termine dans la ligne de la subsistence. Tel est l'*ens supernaturale* dans le Christ individuel ; tel est-il aussi dans le Christ total, mais dans celui-ci, il ne l'est que par l'unité qui rattache les membres au chef ; aussi bien est-ce par cette unité que leur vient tout ce qu'ils ont de surnaturel.

Le Verbe, évidemment, n'est produit ou originé en aucune manière par cette opération ; celle-ci, d'ailleurs, ne produit rien que dans la nature assumée. Mais l'opération n'en est pas moins une union, et cette union n'existe qu'en ayant deux termes, et l'un de ces termes est le Verbe *ad intra.* Ce Verbe *ad intra,* même s'il n'est changé en rien par l'union, est vraiment uni, et l'union par conséquent, pour autant qu'elle unit à lui, unit à quelque chose qui est *ad intra.*

Aussi, semble-t-il bien, est-il impossible de caractériser l'opération qui effectue l'union comme étant simplement *ad extra.* C'est la création qui pose de la sorte les êtres *ad extra,* en dehors de Dieu. Elle, au contraire, les reprend en Dieu, soit en leur donnant subsistence *ad intra,* soit en les unissant à un chef qui a de la sorte subsistence *ad intra.*

Pour elle donc, il faut ne pas concevoir les choses sur le schème de l'opposition *ad intra, ad extra* : elle unit les deux. L'ordre qu'elle instaure n'est ni l'un ni l'autre ; c'est un ordre nouveau, et s'il fallait le désigner par un mot, on dirait qu'il est l'ordre de l'« intériorisé », comme on dit le divinisé.

Mais, s'il en est ainsi, on ne peut pas, sans explications, appliquer à cette opération le principe : *omnia opera ad extra sunt communia tribus personis.* Il ne s'applique à elle que pour une partie d'elle-même, la partie, d'ailleurs, qui comprend en elle tout ce qui est proprement opéré : la partie qui concerne le terme *a quo* et le changement produit en ce terme en tant qu'il est dans ce terme, et pas pour ce qui concerne le terme auquel l'union relie, le terme *ad quem,* et qui est la cause du changement produit, lequel n'est précisément qu'un « être d'union », si ce qu'a dit le n° III est exact. D'autre part, diviser ainsi l'opération, qui est précisément une union, est en contradiction avec ce qu'elle est. Aussi ce ne peut être qu'un moment préparatoire de la solution. Le vrai est de dire que le principe ne s'applique pas adéquatement, et qu'il n'y faut chercher qu'une indication partielle et non une règle définitive.

Car enfin, si, en toute rigueur de vérité, cette œuvre, dans le résultat produit, a un rapport essentiel et exclusif à une des personnes, si l'incarnation, une fois réalisée, est propre au Fils, il faut que, dans sa réalisation, dans l'acte même d'incarner, quelque chose soit tel qu'il ne concerne que le Fils et qu'il ne relie qu'au Fils la nature assumée. Entre l'œuvre et le résultat, il faut quelque proportion : si, par un aspect, par la subsistence donnée, le résultat est *ad intra,* par un aspect aussi l'œuvre, semble-t-il, doit être *ad intra.*

Comment le concevoir, c'est autre chose, et nous ne pouvons songer à répondre ici à la question. Mais ce qu'au moins nous voulons dire, c'est que l'Ecriture et la Tradition, et cela avec insistance, attribuent cette œuvre au Saint-Esprit. C'est une attribution, explique la théologie. Oui. Mais ce doit être une attribution qui signifie quelque chose, et qui, par exemple, a bien plus de sens et de portée que l'attribution au Père de la création considérée comme création. La création considérée comme création est l'œuvre *ad extra* par excellence : celle qui pose et l'ordre *ad extra* et l'extériorité de cet ordre ; on ne peut pas la comparer avec l'œuvre de l'incarnation, qui est dirigée, pour ainsi dire, exactement dans l'autre sens, qui reprend dans une subsistence *ad intra* et qui fonde l'ordre de l'« intériorisé ». Il en irait autrement, évidemment, si l'on voyait dans la création la formation lointaine, mais déjà voulue, du corps physique que prendra le Verbe et si l'on n'y considérait que cet aspect.

F.) *Le corps mystique et son unité.* — La divinisation, qui vient dans l'humanité par le Christ, y vient avec une divinisation de l'unité propre à l'humanité, *ens et unum convertuntur,* et cette seconde divinisation vient aussi par le Christ.

Cette divinisation, cette élévation à l'état surnaturel de l'unité naturelle de l'humanité, est ce que l'on appelle le corps mystique ([21]). Elle est le résultat de l'incarnation, elle est l'expression du perfectionnement humain et social conféré à l'humanité assumée. Cette humanité, comme humanité et comme sociale, est intrinsèquement divinisée parce qu'elle est l'humanité de Dieu ; — intrinsèquement « infinitisée », si l'on peut dire, parce qu'elle est l'humanité de l'infini (car enfin Dieu est l'infini, ou il n'est pas Dieu) ; — rendue intrinsèquement « totale », mais à la manière qui convient à l'humanité et à une humanité individuelle (donc par union), puisqu'elle est l'humanité de celui qui est la totalité éminente de l'Être, puisque, possédant Dieu même comme unique personnalité, elle doit être adaptée à une telle absolue suffisance ; — intrinsèquement unie à tout ce qui a par essence relation avec elle, c'est-à-dire à toute l'humanité et à toute la création, puisqu'elle est l'humanité de celui qui est l'unité même ; — rendue intrinsèquement premier principe à sa manière et dans son ordre d'humanité divinisée : *principium universale gratificationis in humana natura* ([22]), pour être convenablement l'humanité du premier principe ; — si totalement pleine de grâce et de vie divine qu'elle peut en répandre partout de sa plénitude, et que toute divinisation, partout, est l'influx de sa divinisation à elle, parce qu'elle est unie à Dieu d'une union totale, étant une personne avec lui. Unité, donc, qui va à reprendre en elle la race toute entière, mais unité qui sera toujours l'unité du Christ, unité proprement chrétienne, intrinsèquement surnaturelle.

Unité, aussi, que Dieu même, qui est l'unité, suscite d'une façon spéciale, surnaturellement plus parfaite, comme on va le dire tout de suite.

(21) Ces quelques mots se rattachent à un passage de l'article précédent (pp. 688-689). Ils ne sont pas l'exposé complet, que l'on déclarait alors impossible en un morceau d'article. Ils sont quelques explications qui, après les considérations qui ont précédé, peuvent être données brièvement.

(22) S. Thomas, *S. T.*, III[a], qu. VII, art. 11, c.

Aussi pourrait-on faire un *De unitate supernaturali christiana,* qui serait calqué sur le *De ente supernaturali christiano.*

Cette unité, dirait-on — ce ne sont, ici encore, que des indications brèves reprenant en plus bref ce qui a été dit plus haut, sous les n^os^ I, II, III —, cette unité est une unité d'un type nouveau, irréductible à toute autre, « autrement » et plus parfaitement unité.

Elle se fonde, en effet, sur un autre aspect de l'unité absolue qui est Dieu : non sur cette unité en tant que le multiple lui est relatif et l'imite, mais sur cette unité telle qu'elle existe en elle seule et pour elle seule, totalement une dans le mystère des processions trinitaires ; car c'est l'union hypostatique au Monogène qui en est le dernier fondement dans le Christ. Qui se fonde, aussi, doit-on ajouter, sur cet aspect de l'unité divine par lequel elle est union, mais union totale, de personnes totalement distinctes et par où, par conséquent, elle apparaît plus apte à fonder une union entre des personnes qui demeurent distinctes, comme est l'union du corps mystique : *Ut sint unum sicut et nos,* a dit Jésus, et avec insistance.

Unité, ensuite, où l'unité divine intervient autrement, non en la suscitant du dehors par un commandement distant, comme transcendante, mais en la faisant surgir de l'intérieur, par la donation de l'intérieur d'elle-même, comme principe immanent ; — car le Verbe, comme Verbe, est intérieur, dans l'ordre de la personnalité, à cette humanité individuelle qui est le lien et le chef de cette unité.

Unité, dès lors, qui est unité autrement que les autres, car elle se fonde sur un rapport autre, doublement autre, avec l'Unité absolue ; unité infiniment plus une, parce que ce rapport est infiniment plus étroit. Unité toute humaine, sans doute, et donc finie et « créée », puisqu'elle se réalise dans l'humanité et à la manière de l'humanité. Mais aussi unité vraiment divine et transcendante, et donc infinie et « non créée », en un sens très réel, car elle est faite par l'union à Dieu, à l'Unité, et pour adapter à cette union et pour n'exister que par cette union : unité, donc, qui n'est pas « créable » par voie de simple création ; unité qui dilate l'âme autant qu'elle la recueille. Unité, enfin, qui a sa valeur et son énergie par elle-même, c'est-à-dire par le Christ dans lequel elle se résume toute ; unité, donc, qui existe à la manière d'un principe premier, qui

se fait des membres en les unifiant et qui n'est pas faite par eux et par leur besoin de rapprochement.

De même que c'est dans le Verbe que Dieu a tout créé au début et pour ce qui concerne l'ordre de l'être et pour ce qui concerne l'ordre de l'un, c'est dans le Verbe aussi, mais dans le Verbe incarné, qu'il a tout créé une seconde fois à la plénitude des temps et pour ce qui concerne l'être et pour ce qui concerne l'un.

Le Verbe incarné, donc, l'Homme-Dieu, rien que lui. Et en lui, rien que lui ; rien que son humanité sainte en tant qu'elle est elle-même, en tant qu'elle ne fait qu'une personne avec le Verbe de Dieu. Cette humanité sera une, une d'une unité humaine, d'une unité individuelle et sociale, mais divinement, mais infiniment : en unifiant en elle la totalité de l'humanité, elle ne fera que déployer sa plénitude à elle.

Aussi, cette unité de grâce, faut-il se refuser, se refuser à tout prix, à la concevoir sur le modèle des unités naturelles. Elle l'emporte sur elles en réalité comme en excellence. Elle est une unité d'union, une unité comme il n'en peut exister dans l'humanité que quand l'Unité divine elle-même fait qu'une humanité, avec son unité propre, subsiste en elle. Unité d'homme, mais d'homme qui est l'Homme-Dieu, l'Homme-Fils. Ou bien on la pense en pensant en même temps Dieu, l'unité absolue, le mystère de l'union des Trois, le mystère d'un homme qui est intrinsèquement et strictement Dieu, ou bien ce n'est pas elle qu'on pense : on ne la pense qu'en croyant, qu'en croyant au Père, au Fils et à l'amour éternel.

Ut sint consummati in unum ; et cognoscat mundus quia tu me misisti, et dilexisti eos, sicut et me dilexisti (23).

Car, comme elle est essentiellement chrétienne, elle est essentiellement « filiale ». Il n'y a qu'un Fils, c'est pour cela que tous les fils de Dieu sont rassemblés dans l'unité (24) : tous fils, tous fils intrinsèquement, mais tous fils exclusivement dans l'unité du Fils très unique : *filii in Filio*.

E. MERSCH, S. I.

(23) *Joh.*, XVII, 23.
(24) *Joh.*, XI, 52.

UNE PSYCHOLOGIE DES CARACTÈRES

(*Suite*)

II. *Les non-émotifs actifs.*

Par leurs trois traits fondamentaux ils sont à l'extrême opposé des deux caractères précédents, le sanguin répondant au sentimental, le flegmatique au nerveux. Ce sont des natures peu émotives : les émotions, ne remplissant plus toute leur conscience, ne sont qu'un contenu parmi d'autres. Elles ne vont donc pas, comme chez le nerveux et le sentimental, commander toute la vie psychique, qui pourra évoluer davantage d'après ses lois propres.

Ce sont des caractères actifs. Les images, les impressions, les idées qui poussent à l'action sont donc favorisées. De faibles stimulants suffisent à entretenir l'activité. Et comme la vie de tous les jours se charge de les fournir, ils mènent une vie consacrée au travail, peu propice à la naissance d'émotions vives ou à l'entretien de sentiments profonds. Leur activité de non-émotifs n'est jamais fiévreuse, mais raisonnable et contrôlée. Elle est plus tenace ou souple qu'énergique. Elle ne met pas en œuvre, comme chez le nerveux à ses bons moments, toutes les énergies de l'organisme, mais elle parvient, par contre, à se soutenir à longueur de mois et d'années.

Les deux types qui relèvent de ce groupe diffèrent entre eux par le retentissement plus ou moins grand du passé sur le présent : le sanguin est primaire, le flegmatique secondaire. La différence qui en résulte dans tout le comportement apparaît plus nettement que chez le nerveux et le sentimental. L'émotivité du nerveux peut parfois simuler la fonction secondaire, tandis que l'action sélective de cette même émotivité explique comment, chez le sentimental, certaines impressions ont un retentissement plus marqué que d'autres. L'absence de l'émotivité dans le groupe que nous étudions va donc mettre en relief l'influence de la troisième variable.

3. *Les sanguins.*

Ce sont des non-émotifs, actifs, à fonction primaire.

Dans l'enquête biographique, ce type est représenté entre autres par Fr. Bacon, Lessing, K. Maier, Montesquieu, Murat, Mme de Sévigné.

Si l'absence d'émotivité met nettement en relief sa fonction primaire, celle-ci tend à voiler sa non-émotivité. Et de fait, à première vue on serait tenté de classer le sanguin parmi les émotifs. Malapert l'avait appelé « sensitif vif » et Fouillée, « sensitif à réaction prompte », deux termes qui semblent impliquer l'émotivité. Et pourtant le sanguin n'est pas un émotif. Mais à toute excitation, même légère, il réagit fortement, parce que l'absence de fonction secondaire lève chez lui toutes les inhibitions. D'autre part, l'émotion ainsi provoquée s'exprime bruyamment, pour la même raison. Chez lui, l'expression est donc souvent plus forte que l'impression, les apparences ne correspondent pas à la réalité. Supposons que la même cause, capable de susciter une émotion, agisse sur un nerveux, un sentimental, un sanguin et un flegmatique. Le nerveux ressent très vivement l'émotion et l'exprime fortement ; le sentimental ressent vivement l'émotion et l'exprime faiblement ; le sanguin la ressent faiblement et l'exprime fortement ; le flegmatique enfin la ressent faiblement et l'exprime très faiblement. Il ne faut donc pas se laisser prendre aux apparences.

L'activité du sanguin diffère de celle du flegmatique par son caractère moins systématique et moins tenace. Quand se présentent des obstacles ou des difficultés, le sanguin ne dispose pas du secours d'une fonction secondaire puissante ; il oublie ses résolutions et les motifs qui doivent les soutenir. Et pourtant, son découragement ne sera pas bien long, car il est actif, il a du ressort. Mais au lieu de se cramponner à l'affaire entreprise, il essayera de parvenir au même but par une autre voie. L'activité du flegmatique est tenace et systématique, celle du sanguin est souple et flexible. Le premier attaque, le second contourne l'obstacle.

Le caractère du sanguin rappelle par bien des traits celui de l'enfant. Il en a la spontanéité joyeuse et la fraîcheur sympathique. Non-émotif, il ignore les bouleversements intimes, les préjugés profondément ancrés, conséquences fréquentes de fortes émotions. On ne le verra pas, pendant des journées entières, ruminer des sentiments qui le rendent inaccessible à tout contact extérieur. Il est insensible aux chocs et aux dis-

sonances qui font frémir les grands émotifs. Primaire, il ne connaît pas la raideur d'une personnalité que chaque expérience nouvelle accentue et renforce ; il est tout entier ouvert aux impressions du moment, il entre de plain pied en contact avec les autres. Il prend la vie du bon côté, savoure les menus plaisirs que chaque journée apporte, jouit de ses repas, de ses récréations, de sa santé, de la société de ses amis. Actif, il aime son travail, y réussit, s'enchante de beaux projets qu'il ne doute pas voir se réaliser un jour. Le sanguin possède un heureux caractère.

Résumons en quelques traits ce que nous savons du sanguin.

Aptitudes intellectuelles. — Son intelligence est mobile, alerte, mais superficielle. Il s'intéresse à toutes sortes de choses, lit plus que la moyenne, retient fidèlement et d'une façon bien ordonnée ce qu'il a lu, mais sa curiosité va plus en largeur qu'en profondeur. Il a la compréhension facile et rapide, mais souvent ses connaissances sont peu solides et mal organisées. Il dispose de souvenirs nombreux et variés, qu'il évoque avec une aisance remarquable ; il trouve donc sans peine la citation, l'exemple, l'anecdote qu'il lui faut pour illustrer ce qu'il dit ; mais, dans cette masse de connaissances, il n'y a guère de relief, tout se trouve sur le même plan, l'essentiel n'est pas distingué d'avec l'accessoire. Son imagination aussi est vive, mobile et libre de toute obsession. Il est rarement distrait ou absorbé. Il excelle à échafauder de beaux plans et à découvrir un peu partout des rapprochements inattendus, ce qui le rend très spirituel. Son jugement est rapide, et, lorsqu'il s'agit de choses pratiques, souvent juste. Il voit vite le point faible d'un raisonnement, la faiblesse d'un caractère. Il est intelligent, large de vues, personnel dans ses opinions, bon observateur et bon connaisseur d'hommes, bien que pour tous ces points il le cède au flegmatique. Ce qui lui manque, c'est la profondeur, l'esprit de synthèse, la cohérence logique.

Les plus doués d'entre les sanguins se distinguent par leur talent pour les mathématiques, les langues, la musique, le dessin. D'autres se signalent par des productions littéraires, des inventions, du travail de déblaiement dans les sciences ; mais ce ne sont généralement pas des esprits constructifs ni de grands artistes. Parmi les moins richement doués on trouve encore des causeurs agréables, des dillettantes avec beaucoup d'esprit et

d'amples connaissances, des gens qui savent, à l'occasion, tourner agréablement un compliment ou improviser une allocution. Lorsque le niveau intellectuel est très bas, on ne trouve plus que de l'incohérence.

Vie affective. — A cause du manque d'inhibition par la fonction secondaire, le sanguin est souvent signalé comme violent et irritable. Pourtant, généralement son humeur est calme et égale. Il est insouciant, peu porté à s'exagérer les difficultés, et, de tous les groupes, le plus joyeux et le plus optimiste.

Volonté et tendances. — L'activité des sanguins est plus morcelée que celle des flegmatiques. Ils sont pourtant régulièrement occupés, portés à attaquer résolument et à achever leur besogne. Ils ont de la décision et du sens pratique, de la présence d'esprit et du savoir-faire. Ils sont habiles et courageux en présence du danger. Malgré leur fonction primaire, ils sont persévérants, non pas de cette persévérance qui ronge lentement l'obstacle (comme les flegmatiques), mais de celle qui, quand la voie est bloquée, en essaie une autre. Ils sont mobiles, impulsifs, travaillent par à-coups, négligent facilement une besogne imposée pour une tâche facultative. Leur activité donne le mieux lorsqu'ils se trouvent dans des situations qui les stimulent, ou sont employés à des occupations passagères et variées. Aussi réussissent-ils en politique aux époques de crise, lorsqu'il faut décider et agir vite, et, en général, dans toutes les occasions où la décision importe plus que la prudence.

L'influence favorable de l'activité sur la vie morale est en partie neutralisée par celle de la fonction primaire. La tendance qu'on signale le plus fréquemment chez eux est l'amour du sport. Pour toutes les autres, ils occupent une position moyenne, de loin inférieure à celle des flegmatiques. Ils se laissent assez facilement entraîner par les plaisirs inférieurs, ils sont vaniteux, ambitieux et amateurs de jeux de hasard, ils ne se signalent guère par des tendances altruistes, telles que la serviabilité et la pitié, l'amour des enfants, la bonté pour les animaux. Ils le cèdent aussi aux flegmatiques pour l'honnêteté, la sincérité et la loyauté. Ils sont facilement contents d'eux-mêmes, portés vers la prodigalité, partisans d'une éducation libre.

4. *Les flegmatiques.*

Ce sont des non-émotifs, actifs, à fonction secondaire.

Parmi les flegmatiques de l'enquête biographique signalons : Addison, Alberdinck-Thym, von Baer, Buffon, Darwin, Franklin, Gauss, Gibbon, P. Hervieu, Hume, Kant, Locke, les deux Mill, Th. More, R. Owen, Potgieter, Renan, Taine.

Aux deux traits signalés plus haut, non-émotivité et activité, vient se joindre chez eux la fonction secondaire. Elle accentue encore leur impassibilité, puisque aux impressions qui touchent déjà si faiblement les flegmatiques non-émotifs, elle oppose encore l'action inhibante de toutes les expériences passées. Aussi est-ce la faible impressionabilité, le calme, le « flegme » qui frappe surtout dans ce caractère.

On en oublie parfois un autre trait, tout aussi important : leur activité calme mais régulière. Elle trouve, dans la fonction secondaire, un appui de tous les instants. Les flegmatiques sont peu ouverts aux multiples impressions du moment, ne se laissent pas facilement distraire de leur besogne, sont soutenus dans leur travail par les considérations qui l'ont mis en marche, et qui, sortis de la conscience, n'en continuent pas moins à exercer leur action.

Aussi le flegmatique est-il un homme essentiellement actif. Cette activité présente d'ailleurs bien des nuances, suivant les talents dont il dispose, la culture qu'il a reçue, les circonstances dans lesquelles il vit. Chez les moins bien doués, on trouve une activité purement routinière. Qu'on songe à ces gens à la vie calme et réglée, qui trouvent dans leur besogne monotone de scribes ou de bureaucrates, agrémentée parfois d'une innocente manie (pêche, élevage de canaris, etc.) l'apaisement de tous leurs désirs. Poussé, ce type tourne à ce que M. Le Senne appelle très expressivement le « Jacquemart », du nom de ces mannequins mécaniques qui, dans certaines horloges publiques anciennes, viennent frapper les heures de la journée. Pour eux la ponctualité, cessant d'être moyen, est devenue une fin.

Plus haut, on trouve les flegmatiques qui se consacrent à un but librement et personnellement choisi, de nature égoïste, altruiste ou idéale. Ce sont les industriels, les commerçants, les hommes d'Etat, les généraux, qui calculent minutieusement toutes les chances de succès, qui ne laissent rien à l'improvisa-

tion et qui, lorsqu'ils ont clairement déterminé les moyens à employer, poursuivent, avec une ténacité inébranlable le but qu'ils se sont proposé. Ce sont les chercheurs patients qui amassent minutieusement les faits pour appuyer leur théorie, ou les érudits qui compulsent patiemment les vieux documents et accumulent les fiches. Ce sont, plus rarement, ceux que Heymans appelle les « fanatiques froids », qui, malgré leur faible émotivité, se donnent corps et âme à un idéal, le plus souvent politique ou social ; une fois pris par lui, ils en acceptent inconditionnellement toutes les exigences, et sont prêts à tout lui sacrifier, non seulement leurs propres intérêts, mais aussi le bien et la vie même des autres. Robespierre est un beau type de fanatique froid. Enfin, ce sont les « gens à principes », qui diffèrent en ceci des précédents que, au monoïdéïsme des fanatiques froids, ils substituent quelques principes invariables, qui doivent les guider dans toutes les situations de la vie.

Nous pouvons après cela brosser du flegmatique le portrait suivant :

Aptitudes intellectuelles. — Le flegmatique est intelligent, bon connaisseur d'hommes, large dans ses conceptions, personnel dans sa façon de juger et de penser, doué d'esprit d'observation, possédant généralement une aptitude développée pour les mathématiques. Il est habile, rarement distrait. Il aime les jeux intellectuels (échecs, dames, bridge, etc.). Il lit beaucoup et retient d'une façon fidèle et méthodique ce qu'il a lu. Sa mémoire claire et systématique met à sa disposition des connaissances abondantes et bien ordonnées, qui lui facilitent singulièrement le travail de réflexion. Le flegmatique est donc le plus souvent un esprit systématique, exact, méthodique.

D'autre part, il échoue, ou du moins réussit faiblement, chaque fois qu'il faut une concentration instantanée et intense, partout où est requise une imagination riche et mobile. Le cours de sa pensée est lent. Il ne possède pas ces dons si fréquents chez le nerveux : l'esprit, le talent de narrateur, de mime, d'acteur.

L'intelligence du flegmatique est donc solide et méthodique, plus que brillante et rapide. Aussi est-il fait plutôt pour l'activité scientifique que pour l'activité artistique. Dans les biographies, parmi les 21 flegmatiques, il y en a 4 qui se sont signalés

comme artistes et 14 comme savants. Même dans le domaine de la science, le caractère du flegmatique se fera sentir. Le savant flegmatique est analytique plus que synthétique, chercheur patient qui accumule des faits, analyse des documents, plutôt qu'esprit original et intuitif.

Vie affective. — Elle correspond exactement à ce que le langage courant attend d'un « flegmatique ». Tout concourt à rendre sa vie affective calme et réglée. Il n'est pas émotif, il faut donc des stimulants puissants pour mettre en branle son affectivité. Il est actif, et réagit donc aux impressions qu'il subit plutôt par l'action que par l'émotion. Il est secondaire, et ne se livre donc jamais entièrement à l'influence de la situation présente.

Les enquêtes signalent que les flegmatiques sont gens plutôt froids, réalistes, d'humeur égale et le plus souvent gaie, largement tolérants. Ils ne sont guère capables de jouir intensément, ni par les sens, ni par l'esprit. Ils dominent leur vie sentimentale et ne se laissent jamais entraîner par elle.

Volonté et tendances. — Le flegmatique se signale par une activité calme, mais réglée et persévérante. Sa faible émotivité empêche qu'il soit continuellement distrait de sa besogne, entraîné dans d'autres directions. Elle ne lui permet pas non plus de s'« emballer » pour un idéal. Pour soutenir son activité, il n'a besoin que de stimulants modérés. Grâce à sa fonction secondaire, le but qu'il s'est fixé continue à le guider même aux moments où il n'y songe plus.

Le flegmatique est décrit comme étant régulièrement actif, persévérant, réfléchi, patient. Son allure est calme, il s'occupe volontiers pendant ses moments de loisir, il sait attaquer et mener à bon terme la besogne qui l'attend. Il est décidé et résolu.

Le tableau des tendances du flegmatique se présente comme très favorable. Il est à l'extrême opposé de celui du nerveux. A l'inhibition puissante exercée par la fonction secondaire et la non-émotivité vient s'ajouter l'influence heureuse de l'activité, qui le délivre de l'ennui et du vide intérieur, états d'âmes qui expliquent bien des défaillances. Les enquêtes nous apprennent que le flegmatique ne se laisse guère entraîner par le plaisir. Ses actions sont généralement d'accord avec ses principes ; il est économe, respecte la liberté d'autrui, est digne

de foi, préfère parler « choses » plutôt que « personnes » ; il est ponctuel, digne de confiance dans les affaires. Il ne connaît guère la vanité et l'ambition et est généralement assez casanier. Le flegmatique ne l'emporte pas sur le nerveux pour les traits qui sont renforcés par l'activité mais affaiblis par la non-émotivité. Telles sont les tendances altruistes, comme la piété, la serviabilité, l'activité philanthropique, le désintéressement, l'amour des enfants et des animaux.

L'enquête biographique nous signale encore quelques menus traits bien typiques et exactement opposés aux traits correspondants découverts chez le nerveux. Tandis que celui-ci préfère travailler le soir ou la nuit, le flegmatique travaille mieux le matin. Le nerveux aime errer et voyager, le flegmatique est casanier. Le premier est porté à critiquer l'entourage nouveau dans lequel il vit ; le second est plein d'éloges pour les gens qu'il apprend à connaître dans ses rares déplacements.

III. *Les émotifs actifs.*

Ils se distinguent des nerveux et des sentimentaux par la présence de l'activité. Il en résulte de grandes différences dans leur caractère.

D'abord, à cause de l'activité, leur émotivité est tout autrement orientée que celle des deux groupes cités. Au lieu de ruminer leurs émotions ou de les entretenir en les exprimant, en se les jouant, ils vont tout naturellement les liquider en actions. Leur vie affective est plus saine, prend plus rarement des allures morbides que celle du nerveux.

Nous avons vu que l'émotivité tend à fausser les conceptions et le jugement. Cette tendance est contrebalancée ici par l'activité, qui tient les individus de ce groupe en contact continuel avec le réel. Ils en acquièrent une vue plus concrète de la réalité, savent ce qu'on peut en attendre, comment il faut s'y orienter, et évitent ainsi les bizarreries dans lesquelles tombent trop souvent les émotifs inactifs.

Cette alliance de l'émotivité et de l'activité influence aussi tout le reste de la vie psychique. Leur vie cognitive n'est plus seulement commandée par des tendances affectives, mais surtout par des considérations pratiques. Ils n'appliquent pas uniquement au réel les catégories de l'agréable et du désagréable,

mais tout autant celles de la cause et de l'effet, du moyen et de la fin. Leur vie émotive elle-même en prend un caractère plus actif ; la crainte et la douleur sont remplacées par la colère, la pitié et la compassion cèdent le pas à la serviabilité active. Les émotifs actifs sont moins égocentriques que les inactifs. Comme ils sont constamment en contact avec les hommes, ils oublient moins facilement l'existence et le point de vue des autres. On peut dire, en général, que les émotifs actifs ont un caractère viril tandis que le caractère des émotifs inactifs est plutôt efféminé.

Ils diffèrent des sanguins et des flegmatiques par la présence de l'émotivité. Il en résulte dans toute leur vie quelque chose de plus riche, de plus vibrant, mais aussi parfois de moins équilibré. La résonance affective rend leur activité plus étoffée, plus totale. Ils se donnent corps et âme à leur tâche, et se laissent même, plus facilement que les non-émotifs, entraîner par elle.

Du fait de cette même émotivité apparaît moins clairement dans ce groupe la différence entre primaires et secondaires. Nous avons vu les raisons de cette particularité en parlant des émotifs inactifs.

5. *Les colériques.*

Ce sont des émotifs, actifs, à fonction primaire.

Parmi les colériques que Heymans découvrit dans son enquête biographique, nous signalons : Danton, Dickens, Diderot, H. Fielding, Gambetta, J. Hunter, Th. H. Huxley, Mirabeau, Proudhon, le comte de St. Simon, W. Scott, Shelley, J. Simpson.

Malgré leur fonction primaire, les colériques ne manquent pas de persévérance. Leur activité supplée au manque de retentissement. Ils aiment le travail pour le travail, l'effort pour lui-même. Ils préfèrent une besogne qui présente quelques difficultés et qui oppose de la résistance. Malgré leur manque de fonction secondaire, les colériques savent s'attacher à un but lointain ; c'est que pour eux les moyens eux-mêmes deviennent facilement des buts qui sollicitent leur activité. Un trait bien typique du colérique : toute besogne, même d'importance minime, qui leur oppose de la résistance, excite leur besoin d'activité, et ils mettent leur point d'honneur à en venir à bout.

Il n'est pas rare de voir un colérique absorbé entièrement à résoudre des mots croisés ou à défaire un nœud compliqué.

C'est surtout chez les colériques que l'émotivité se teinte d'activité. Leurs émotions proviennent ordinairement de leur activité et les y ramènent. On ne les trouve jamais plus déprimés que lorsqu'ils sont forcés à demeurer inactifs, ou quand leur liberté d'action est entravée. Leurs colères explosives éclatent surtout lorsqu'ils se sentent contrecarrés dans leurs entreprises, ou retardés par l'indolence ou l'incapacité de leurs collaborateurs. Leur bonté est active, nullement sentimentale. Ils ne plaignent pas les malheureux, ils les aident ; s'il est impossible de venir à leur secours, il ne s'en occupent guère. Elle n'est pas à l'affût des petites attentions, mais sait, quand il le faut, consentir aux plus durs sacrifices. Leurs amitiés elles-mêmes naissent fréquemment d'une collaboration occasionnelle ou prolongée.

Leur intelligence aussi ressent les effets de l'émotivité, plus pourtant dans la détermination des buts de l'action, que dans le choix des moyens. Lorsqu'il s'agit de décider ce qu'il faut faire, les colériques se laissent facilement entraîner par leurs sentiments et leurs préjugés ; mais, une fois que le but est clairement déterminé, lorsqu'il s'agit de choisir les moyens les plus appropriés, ils font le plus souvent preuve d'un jugement très droit. Leur place est donc plutôt celle du subordonné qui exécute les ordres en vue d'un but assigné, que celle du chef qui établit le plan et dresse les directives.

A un examen plus détaillé, le caractère colérique se présente sous les traits suivants :

Aptitudes intellectuelles. — Ils vivent dans le concret, et sont donc bons observateurs, de compréhension rapide, rarement distraits, toujours en éveil. Ils pensent surtout en termes concrets, et, même dans le travail scientifique, attachent une grande importance à l'intuition (dessins, schémas, graphiques). Plus que tous les autres groupes, ils éprouvent de l'aversion pour la spéculation abstraite. Ils sont très peu systématiques, ne s'intéressent guère aux mathématiques, n'aiment pas l'étude livresque, préfèrent se laisser informer oralement. La sélection émotive nuit à leur intelligence et à leur connaissance des hommes. Dans la science, ils recherchent les résultats tangibles, les appli-

cations pratiques, ou bien se font propagandistes du système qui leur plaît, comme Huxley qui se nommait lui-même « la bonne à tout faire et le gladiateur général du Darwinisme ». Sur le terrain religieux ce sont les gens de la foi agissante, en politique les grands opportunistes. En art, leur manière est toujours caractéristique ; ils recherchent le grandiose, l'effet qui frappe et provoque l'étonnement.

Vie affective. — Leurs émotions sont intenses et variables. Ils aiment les expressions fortes ; ils sont joyeux et deviennent facilement exubérants. Par moments ils se sentent profondément déprimés, mais, étant flexibles comme l'acier, ils sombrent rarement dans le pessimisme. Aussi sont-ils généralement pleins d'entrain et gais rieurs.

Volonté et tendances. — Ils sont très mobiles, occupés pendant leurs loisirs, impulsifs, résolus, courageux, rarement réfléchis. Plutôt que de peser le pour et le contre, ils préfèrent se fier à leur coup d'œil et à leur flair. A cause de leur grand sens du réel, ils ne se trompent généralement pas. Ils sont pratiques, et plus habiles que n'importe quel autre groupe. Ils ne manquent nullement de ténacité.

Leurs tendances ont quelque chose de rude et de primitif. Avant tout ils se distinguent par leur grand amour de la liberté, leur opposition instinctive à toute contrainte si bien qu'ils souffrent même parfois des conventions de la vie sociale et ressentent comme la nostalgie d'une vie plus simple et plus naturelle. Ils affectent, en politique, les points de vue extrêmes. Mais la liberté, qu'ils réclament si instamment pour eux-mêmes, ils ne la laissent souvent pas aux autres ; ils veulent se mêler de tout et dominer tout le monde. Bons vivants, ils évitent pourtant les excès. Ce sont des amis fidèles, de bons patriotes ; ils aiment leur famille, les enfants, les animaux, sont amateurs de sport et de la vie à la campagne ; ils ne sont pas faits pour la vie des salons et ne cherchent pas le commerce des femmes. Ils ne lésinent pas avec l'argent, ils sont ambitieux, ponctuels, honnêtes et dignes de foi, francs dans leurs démarches, peu formalistes, plutôt démonstratifs. Ils sont serviables, actifs dans les œuvres philanthropiques ou en politique, sincèrement religieux, amateurs de nouveautés.

6. *Les passionnés.*

Ce sont des émotifs, actifs, à fonction secondaire.

Parmi les passionnés que Heymans trouva dans l'enquête biographique, signalons : Carlyle, G. Eliot, Flaubert, Fourier, Gladstone, Luther, Marat, Michel-Ange, Michelet, Napoléon, Newton, Nietzsche, Pascal, Pasteur, le Duc de S. Simon, Swift, Tycho-Brahé, Zola.

Ils diffèrent des colériques par plus d'unité dans leur vie, des flegmatiques par plus d'intensité et de chaleur. On les nomme des « passionnés », parce que leur vie, le plus souvent, est dominée par des passions, désirs intenses et durables, qui commandent toute la vie psychique et déteignent plus ou moins sur tout son contenu. Dans les cas extrêmes, c'est une seule grande passion qui centralise toutes les énergies de l'âme. Et cela se comprend bien à partir de la « formule » du passionné : l'émotivité le fait réagir profondément à tout ce qui est agréable ou désagréable ; l'activité oriente la tension ainsi accumulée dans la direction d'une action décidée et énergique ; la fonction secondaire entretient et renforce constamment l'orientation des émotions et de l'activité.

L'émotivité du passionné ne s'extériorise guère. C'est que la fonction secondaire exerce une inhibition continuelle ; d'autre part, au lieu de se décharger en phénomènes d'expression (gestes, attitudes, paroles), ses émotions se liquident plutôt en actions. C'est donc sa forte volonté, plus que son émotivité, qui frappe chez le passionné. Parfois cependant, il cède à de véritables explosions de sentiment. Ordinairement en rapport avec son activité, elles se produisent surtout lorsqu'il rencontre, dans son travail, des résistances, de la faiblesse, de l'incompréhension.

Chez lui aussi l'émotivité ne laisse pas de faire sentir son influence déformante sur les opérations de l'intelligence. Lorsque dans ses jugements il s'engage sur une fausse piste, sa fonction secondaire va le pousser plus avant dans cette direction. Assez souvent on rencontre parmi eux des individus qui ont sur toutes choses leurs idées faites. Lorsqu'il s'agit d'exposer ou de défendre leur système, ils sont d'une perspicacité remarquable et leur logique est impeccable. Mais quand on combat leurs idées, ils deviennent inaccessibles aux meilleurs argu-

ments, et on s'étonne parfois de voir des gens, par ailleurs si intelligents, incapables de saisir une vérité qui saute aux yeux. Leur émotivité filtre tout ce qui parvient à leur raison, et ne leur permet de voir qu'un côté des choses.

Chez le passionné tous les traits fondamentaux sont positifs. Aussi présente-t-il un caractère très riche, facilement porté vers les extrêmes. Il possède une forte personnalité, ce qui n'est pas pour faciliter ses rapports avec les hommes, surtout lorsqu'il a affaire à d'autres individus très personnels. Dans ce cas, les heurts et les froissements sont presque inévitables. Avec ses subordonnés, au contraire, et les gens qui ne lui opposent pas de résistance, le passionné sait se montrer très aimable. En général, il est admiré et craint plus qu'il n'est aimé et recherché.

Si nous passons à une étude de détail, les passionnés se présentent à nous sous les traits suivants :

Aptitudes intellectuelles. — Ils sont excellents observateurs, plus systématiques et plus méthodiques que les colériques ; mais la direction souvent unilatérale de leur fonction secondaire diminue la rapidité de leur compréhension, les rend inaccessibles à des idées nouvelles. Il en résulte que leur mémoire, bien que généralement exacte et fidèle, présente de grandes lacunes, et que leur imagination est peu mobile. Ils sont souvent distraits et portés à prononcer des jugements plus catégoriques que ne le permettent les données dont ils disposent. Tout cela nuit évidemment au jugement qu'ils portent sur les personnes et sur les choses. Ils aiment l'étude livresque, n'éprouvent pas pour les spéculations abstraites la même aversion que les colériques, ont une forte tendance à faire de l'introspection.

Vie affective. — Ils sont facilement impatients et violents, et aiment les superlatifs. Leur humeur est plutôt sombre, ils sont fermés, défiants, portés à critiquer plus qu'à idéaliser, difficiles à réconcilier, intolérants.

Volonté et tendances. — Ils travaillent régulièrement et s'absorbent entièrement dans leurs occupations. Ils sont tenaces et personnels, ne se laissent décontenancer ni par les hommes, ni par les circonstances, mais tendent tout droit vers leur but. Aussi sont-ils plus souvent que les autres groupes signalés comme ambitieux.

Les passions qui jouent un si grand rôle dans leur vie peuvent être de toute espèce mais, comme ils sont fort concentrés sur eux-mêmes, ce sont les passions égoïstes (ambition, amour, désir de vengeance) et les tendances d'ordre idéal (politiques, religieuses, artistiques et scientifiques) plutôt que les tendances altruistes qui prédominent. Ils aiment leur famille, sont bons patriotes, serviables, bons pour leurs subordonnés, honnêtes et dignes de confiance. On trouve souvent chez eux un idéal spécifiquement religieux ou moral. Ils se montrent indifférents aux satisfactions des sens, au sport, au confort, à la vie de société, à la beauté de la nature ; leur intérêt pour la musique et les arts plastiques reste aussi en dessous de la moyenne ; par contre ils aiment les longues promenades, préfèrent vivre à la campagne plutôt qu'en ville, éprouvent fréquemment une espèce de fatigue de la civilisation.

IV. *Les non-émotifs inactifs.*

Nous ne disposons, pour caractériser ces deux catégories, que des seuls résultats de l'enquête sur l'hérédité. Dans les biographies, on ne trouve ni amorphes, ni apathiques. Et pour cause. Des gens qui ne sont ni émotifs, ni actifs ont peu de chances d'attirer sur eux l'attention.

Manque d'émotivité, manque d'activité : la présence simultanée de ces deux lacunes développe tout naturellement chez ces individus des propriétés plutôt négatives. D'autant qu'elles se renforcent mutuellement. Le manque d'émotivité fait encore mieux ressortir l'inactivité, parce qu'il supprime ou modère les réactions émotives intenses, qui, chez des inactifs tels que les nerveux, peuvent, dans certaines circonstances, simuler l'activité. Et, de même, l'inactivité donne plus de relief au manque d'émotivité : les faibles émotions qu'éprouvent ces gens s'expriment mollement et pendant peu de temps. Or, pour durer, une émotion doit s'exprimer.

Ces mêmes propriétés négatives influencent aussi toute la vie psychique. L'attention tant volontaire qu'involontaire est faible et peu mobile, les associations sont lentes ; ils n'ont aucune imagination créatrice, ne disposent que d'un petit nombre d'idées et leurs tendances peu développées apparaissent rarement au grand jour.

Ce sont en général des gens bien équilibrés qui s'adaptent sans peine à tous les milieux et à toutes les situations. Cette facilité d'adaptation est d'ailleurs le fruit de leur pauvreté plus que de leur richesse ; ils se plient aisément à tout, parce qu'ils n'ont pas grand'chose à plier. Taillables et corvéables à merci, ce sont des sujets-nés pour les despotes et tyrans de tous calibres.

7. *Les amorphes.*

Ce sont des non-émotifs, inactifs, à fonction primaire.

La passivité et le manque de relief sont spécialement prononcés chez eux, à cause de l'absence de fonction secondaire. Ce sont des gens qui se plient passivement aux circonstances du moment, qui vont où on les pousse, qui se laissent façonner par leur milieu et empruntent leurs idées, leurs goûts et leurs sentiments à l'ambiance. Leur conversation est souvent un résumé du dernier journal qu'ils ont lu, ou des derniers propos qu'ils ont entendu énoncer. Leur caractère, pourrait-on dire, consiste à ne pas en avoir.

Leur vie intérieure est donc pauvre et vide. Les amorphes essaient de combler ce vide en saisissant avidement les jouissances qui se présentent. D'où leur penchant très prononcé vers les plaisirs inférieurs et les satisfactions du moment. Alors que les nerveux se laissent absorber par leurs émotions, que les sanguins sont occupés de leurs plans d'avenir et de leurs projets de travail, les amorphes ne s'intéressent à rien. Pour égayer un peu la grisaille de leur vie, ils ont recours à des moyens artificiels. Le plaisir se présente à eux comme une évasion.

Si nous passons aux détails, le caractère des amorphes se présente à nous comme suit :

Aptitudes intellectuelles. — Ils sont superficiels, mauvais connaisseurs d'hommes, peu pratiques, mesquins, portés à répéter ce que disent les autres, mauvais observateurs, maladroits, distraits ; ils lisent peu et retiennent mal ce qu'ils ont lu. En tous ces points ils l'emportent pourtant sur les nerveux, ce qui doit s'expliquer par l'absence chez eux de l'action déformante des émotions.

Vie affective. — Ils sont calmes et tranquilles, d'humeur égale, et même joyeux, réservés et objectifs dans la conversation, tolérants, incapables de se mettre en colère.

Volonté et tendances. — Ils sont indifférents à la plupart des choses qui intéressent les autres. Ils ne s'occupent pas d'autrui, sont peu compatissants et serviables, n'aiment guère les enfants, s'adonnent rarement aux activités philanthropiques, sont mauvais patriotes. Cette indifférence s'étend même à leurs propres intérêts : ils ne sont guère ambitieux, sont peu avides d'honneur, et portés à se laisser mener et dominer. Ils s'intéressent peu aux problèmes politiques et religieux, n'aiment pas les jeux intellectuels, ne sont pas collectionneurs, ne s'intéressent pas aux courants d'idées modernes et aux spéculations philosophiques. Ils manquent d'esprit, ils sont portés à vivre à l'écart et, lorsque les circonstances les obligent à paraître en société, ils sont tranquilles et fermés. Devant le danger aussi ils restent calmes et gardent leur sang-froid. Leur paresse ne prend pas, comme celle des nerveux, la forme d'une activité par à-coups, mais se présente comme paresse franche. Ils sont intrigants, affectés, hypocrites, peu honnêtes, peu ponctuels. Ils sont portés vers les plaisirs inférieurs, joueurs, dépensiers, souvent endettés.

Les amorphes sont souvent signalés comme bons acteurs. Heymans explique ce trait en disant que, à cause de leur manque de personnalité, ils n'ont pas de peine à revêtir la personnalité d'autrui.

8. *Les apathiques.*

Ce sont des non-émotifs, inactifs, à fonction secondaire.

A cause de leur fonction secondaire, ils ne sont pas aussi malléables et impersonnels que les amorphes et opposent une certaine résistance aux influences extérieures. Mais le manque d'émotivité et d'activité fait que cette fonction secondaire se manifeste surtout par la constitution de solides routines, qui commandent de plus en plus toute leur conduite. Ils sont, dans une certaine mesure, esclaves de leur passé. Ils pensent, sentent et agissent comme ils ont toujours pensé, senti et agi. Pourquoi innoveraient-ils ? Non-émotifs, les impressions ont peu d'influence sur eux ; inactifs, ils n'éprouvent guère le besoin de

s'adapter à des circonstances changées. Ils donnent parfois l'impression de force, de ténacité, de fidélité à leurs principes ; en fait, ils sont dominés par leurs routines.

Voici quelques détails sur le caractère des apathiques :

Aptitudes intellectuelles. — Comme ils ne s'intéressent profondément à rien et que leur imagination est peu mobile, ils n'acquièrent guère d'idées personnelles et sont peu indépendants dans leur jugement. Même lorsqu'ils sont intelligents, cette intelligence est lourde et lente à fonctionner. Ils sont plus aptes à assimiler et à reproduire qu'à trouver et à découvrir. Ils n'ont pas de vues larges, sont peu pratiques, mauvais observateurs, peu habiles et peu spirituels, souvent distraits.

Vie affective. — Ils sont plutôt sombres, déprimés, fermés, et rient rarement. Ils sont doux, calmes, d'humeur égale, rarement impulsifs et irritables.

Volonté et tendances. — Ils sont tenaces, butés dans leurs opinions. Ils sont indécis, manquent de courage, gardent facilement rancune, ils sont guindés et fermés. Ils ne sont guère ambitieux, ils sont dignes de foi et de confiance, économes, conservateurs en politique. Ils sont taciturnes, indifférents aux problèmes politiques et religieux. Ils n'aiment pas les nouveautés et ne sont guère collectionneurs. On trouve rarement chez eux des tendances égoïstes ou altruistes prononcées. Ils sont plus que n'importe quel autre groupe grincheux, bourrus et avares. Leur indolence se manifeste par de la véritable paresse.

Nous achevons ainsi l'exposé du système caractérologique de Heymans. Il serait incomplet pourtant sans quelques mots sur le caractère comparé des deux sexes et des différents âges. Car, d'une part, les caractères, tels que nous les avons décrits, ont été établis surtout par l'étude des *hommes* ; appliqués aux femmes, ils exigent quelques retouches. D'autre part, ce sont surtout les *adultes* qui ont fourni les matériaux employés. Il est donc utile de rechercher, si la classification s'applique sans plus aux autres âges, à l'enfance, à l'adolescence et à la vieillesse.

Le caractère de la femme (1).

Il est évident que le caractère féminin diffère, en bien des points, de celui de l'homme. Le trait dominant qui, d'après Heymans, commande toutes ces différences, c'est la grande émotivité de la femme. La femme est plus émotive que l'homme. Elle réagit affectivement à la plupart des situations. Elle reste beaucoup plus rarement indifférente devant quelque chose, mais prend position pour ou contre, éprouve du plaisir ou de la peine. Devant un objet nouveau l'homme se demande : Qu'est-ce ?, tandis que la femme s'écrie : Que c'est... !

Cette émotivité plus grande se fait sentir sur toute la vie psychique.

D'abord, dans les aptitudes intellectuelles. La femme remarque mieux que l'homme ce qui l'intéresse et moins bien ce qui la laisse indifférente. Rien ne lui échappe de la toilette de son interlocutrice ou des sentiments qui se jouent sur son visage. Sa mémoire aussi est commandée par l'affectivité : n'oubliant guère les choses qui l'ont touchée ou intéressée, elle retient vraiment « par le cœur ». Même influence de l'émotivité sur l'imagination, qui est généralement plus concrète, plus riche, plus vivante que celle de l'homme.

On croit souvent que la femme est moins intelligente que l'homme. Heymans s'élève contre cette affirmation. Pour lui l'intelligence de la femme ne le cède pas à celle de l'homme, mais, sous l'influence de l'émotivité plus grande, elle se porte vers d'autres objets, et suit dans ses démarches d'autres chemins. Pour s'en rendre compte, il convient de distinguer l'intelligence telle qu'elle se manifeste dans le travail proprement intellectuel, et l'intelligence telle qu'elle apparaît dans la vie pratique.

Dans le travail proprement intellectuel, et surtout dans le travail scientifique, l'homme dépasse nettement la femme. On pourrait croire que cela est dû aux différences dans l'éducation des deux sexes. Il n'en est rien, dit Heymans, et entre autres arguments il fait remarquer que, même dans les domaines où, de tout temps, les femmes ont été occupées autant ou plus que

(1) Rappelons que le livre de Heymans sur « La psychologie des femmes » a été traduit en français par M. R. Le Senne (Paris, Alcan, 1925).

les hommes, les découvertes et les innovations viennent en majeure partie des hommes ; tels sont p. ex. l'obstétrique, l'éducation, les arts, jusques et y compris... l'art culinaire.

Si du travail scientifique nous passons à l'étude ordinaire, telle qu'elle se pratique dans l'enseignement universitaire et moyen, nous apprenons par les enquêtes que, en général, les jeunes filles sont plus appliquées, plus consciencieuses, observent mieux et comprennent plus rapidement que les jeunes gens. Mais ceux-ci l'emportent pour le sens de la méthode, la réflexion personnelle, la rigueur logique et le pouvoir d'abstraction ; l'homme sait, mieux que la femme, faire usage de son intelligence sans laisser parler son cœur, et faire preuve d'initiative dans son travail.

Toutes ces différences s'expliquent, d'après Heymans, par l'action de l'émotivité. La femme le cède à l'homme parce qu'elle a moins que lui le sens de l'analyse et le goût de l'abstraction. L'émotion a horreur de l'analyse, s'attache à la chose concrète, vivante, considère toute dissection comme une profanation. La femme peut s'astreindre courageusement au travail scientifique, mais elle doit s'y astreindre, tandis que l'homme y trouve plus spontanément une vraie satisfaction. Le travail scientifique est donc chez la femme objet d'attention volontaire, plus que d'attention spontanée. Malgré toute son application elle ne parvient pas à s'y livrer aussi entièrement que l'homme et, par voie de conséquence, n'arrive pas aux mêmes résultats. Pour le travail intellectuel, ce n'est pas l'intelligence, c'est le goût qui manque à la femme.

Il en va de même pour la production artistique. Il est probable que les émotions de nature artistique sont plus fréquentes et plus intenses chez la femme que chez l'homme. Mais, pour faire œuvre d'artiste, il ne suffit pas d'éprouver l'émotion. Il faut aussi pouvoir, devant l'émotion éprouvée, prendre un certain recul, et, pour l'exprimer, manier une technique. L'émotivité de la femme lui rend cette tâche plus difficile, et elle y réussit moins bien que l'homme.

Si la femme le cède à l'homme dans le travail intellectuel proprement dit, il n'en va nullement ainsi pour l'intelligence pratique telle qu'elle se manifeste dans la vie de tous les jours. Sans doute, nous apprenons que, ici aussi, elle le cède à l'homme en largeur de vue, en pouvoir personnel de réflexion. Mais

elle l'emporte sur lui pour la connaissance d'autrui, pour la rapidité de la compréhension, pour le sens pratique et le talent d'observation. La femme possède, à un haut point, le talent de se rendre clairement compte d'une situation donnée et de la comprendre intuitivement, sans arguments ou raisonnements conscients. Sa grande force, dans ce domaine, c'est l'intuition, le tact, la divination. Elle n'analyse pas comme l'homme, elle perçoit les choses globalement. Sa manière de comprendre les gens et les situations est souvent plus profonde et plus exacte que celle de l'homme, mais elle sait difficilement la communiquer, encore moins l'expliquer ou la défendre, parce que, chez elle, le travail d'inférence se passe dans l'inconscient. Son manque de logique est donc simplement apparent, et l'on peut se fier à son jugement chaque fois qu'est exclue l'influence déformante de l'émotivité. Pour confirmer ceci, Heymans cite des proverbes. Les Italiens disent que la femme est sage quand elle ne réfléchit pas, et se trompe quand elle réfléchit. Les Chinois et les Russes affirment que son premier conseil est bon tandis que le second ne vaut rien. Et Mme Necker de Saussure écrit : « les femmes arrivent de plein saut, ou n'arrivent pas ».

La vie affective de la femme est mobile et changeante. Les émotions vives, si fréquentes chez elle, expliquent l'étroitesse, souvent signalée, du champ de sa conscience. Les désirs de la femme sont soudains et violents ; alors que l'homme contrôlera ses désirs, les discutera, la femme est portée à s'y livrer entièrement. L'espoir et l'attente prolongée lui deviennent facilement une véritable souffrance. La crainte de la douleur lui est plus pénible que la douleur elle-même. D'ailleurs elle ne souffre nullement de sa grande émotivité, et juge sévèrement la froideur de l'homme, que, selon le mot délicieux de Laura Marholm, cité par Heymans, elle appelle avec une pitié ironique et quelque peu impatiente « einen meditativ rauchenden Organismus », un organisme qui fume méditativement.

Cette soif d'émotions explique son attrait pour le théâtre, pour les scènes dramatiques, et parfois aussi pour tout ce qui est défendu. La femme est fort accessible au sentiment de crainte ; elle ne supporte guère les taquineries, ni l'ironie. Elle possède un fort sentiment religieux qui se manifeste soit par l'attachement aux formes religieuses traditionnelles, soit par l'engouement exalté pour les sectes nouvelles. « La femme,

écrit Marion, est passionnée, mystique et ardemment croyante jusque dans l'irréligion ». Elle est, moins que les hommes, ouverte aux sentiments intellectuels, ne connaît guère, comme eux, la joie de connaître, de comprendre, de trouver, le malaise devant un problème irrésolu ou insoluble. Il en va de même pour les sentiments esthétiques, ce qui s'explique peut-être par le fait qu'elle parvient difficilement à faire abstraction du contenu de l'œuvre d'art pour s'attacher à la considération de la seule forme. En général la femme a peu de goût pour la politique et un faible sentiment patriotique ; mais elle s'attache plus que les hommes à la personne d'un chef ou d'un monarque sympathique.

Dans le domaine de l'activité et des tendances, on trouve chez la femme plus que chez l'homme de l'imitation impersonnelle, de l'impulsivité, mais moins de routine. Assez fréquemment elle agit en contradiction avec ses principes. Une des conséquences de sa grande émotivité est la facilité avec laquelle un motif succède à l'autre dans la direction de sa conduite ; d'où l'imprévisibilité de ses réactions, qui fait que, d'un jour à l'autre, son comportement change parfois du tout au tout.

On dit parfois que les femmes ont la volonté faible. Il n'en est rien, dit Heymans. D'après lui la volonté des femmes est faible pour tout ce qui se trouve en dehors de la sphère de leurs grands devoirs ou de leurs intérêts vitaux ; elle est forte, au contraire, dès qu'il s'agit de quelque chose qui s'y rattache. La même femme, qui est plus courageuse que l'homme pendant une opération pénible, en temps de maladie, dans le soin des infirmes et des malades, sera saisie de frayeur dans un canot qui tangue un peu. Elle restera calme dans un incendie, mais perdra toute contenance à la vue d'une souris.

Comme leur perception, leur dévouement est global. Quand elles se donnent, elles se donnent complètement. Elles s'adaptent plus facilement à un nouveau milieu, à des occupations nouvelles, ce qui explique en partie leur grâce qui contraste avec la raideur des hommes dans les mêmes circonstances. Plus souvent que les hommes, elles sont régulièrement occupées, travaillant même pendant leurs moments de loisir, habituées à attaquer courageusement et à achever une besogne, faisant passer les tâches imposées avant les occupations facultatives.

Si nous considérons leurs tendances, nous constatons que les

femmes sont, en général, plus sobres et plus tempérantes que les hommes et moins portées vers le plaisir. Parmi les besoins spirituels, ce sont surtout celui de sympathie et celui de vie sociale qui priment. Elles sont plus vaniteuses, mais moins ambitieuses que les hommes. Suivant l'orientation de leur attention ou de leur affectivité, elles seront plus autoritaires ou plus dociles que l'homme. En général elles sont plus économes. Leurs tendances altruistes sont plus développées ; elles semblent faites pour se dévouer, et on signale régulièrement qu'elles sont plus serviables, plus compatissantes que les hommes. Aussi bien leurs inclinations vraies et profondes que leurs aptitudes les plus solides les prédisposent excellemment à l'éducation, au soin des malades, au dévouement patient, délicat, ingénieux dans le cercle de la famille.

On a prétendu que les tendances abstraites (amour du devoir, de la justice, de la vérité) sont faiblement développées chez les femmes, et les apparences semblent confirmer cette opinion. Elle est fausse pourtant, affirme Heymans, et repose sur le malentendu qui fait dire que les femmes sont moins intelligentes que les hommes. En réalité, ces tendances sont pour le moins aussi fortes que dans l'autre sexe. Mais elles se manifestent autrement. Chez l'homme, elles se présentent sous la forme de principes abstraits, auxquels il essaie de confirmer sa conduite. Chez la femme, ce sont plutôt des sentiments qui la guident dans ses actions. L'homme *voit,* la femme *sent* ce qu'elle doit faire. On trouvera donc souvent chez l'homme plus de logique, plus de conséquence, mais aussi plus de raideur. La femme est plus souple, s'adapte plus facilement à toutes les nuances de la situation, mais, sous l'influence de l'émotivité, elle se laisse plus facilement égarer par des sympathies ou des antipathies.

La psychologie des différents âges.

Il nous faut encore dire quelques mots des différents âges. La différentiation des caractères se fait progressivement, et atteint son maximum à l'âge adulte, pour diminuer de nouveau à l'approche de la vieillesse. C'est dire que les enfants, les adolescents et les vieillards possèdent plus de traits communs que les adultes. Les enfants penchent vers le type colérique. A l'époque de la puberté, il y a comme une poussée passagère du

caractère nerveux. Passée la crise, c'est le caractère colérique qui tend à reparaître, avec d'ailleurs une différentiation croissante à mesure que se dégage la personnalité. Enfin, l'involution physiologique du viellard s'accompagne d'une involution psychologique, qui l'amène de plus en plus vers le caractère apathique. Un enfant colérique présentera donc les particularités du caractère colérique d'une façon plus pure qu'un adulte colérique. Et chez l'enfant nerveux, flegmatique, etc. les traits que son caractère possède en commun avec le caractère colérique seront soulignés, tandis que s'atténuent les traits opposés. La même remarque s'applique, mutatis mutandis, aux adolescents et aux vieillards.

Nous disions que les enfants penchent généralement vers le type colérique. Ils sont émotifs, actifs et la fonction primaire domine chez eux. Il suffit de jeter un coup d'œil rapide sur la vie psychique de l'enfant pour s'en rendre compte. Leur émotivité s'explique par la grande multitude d'impressions nouvelles qui les assaillent tous les jours, ainsi que par l'absence de l'action modératrice d'une longue expérience. Elle se manifeste nettement par les mouvements très vifs d'expression, par l'empreinte profonde que les événements agréables et désagréables laissent dans l'âme enfantine, par le grand nombre de troubles d'ordre nerveux et psychique qui sont dus à des désordres de l'émotivité. L'activité des enfants aussi est très manifeste. Elle apparaît clairement dans leur besoin de mouvement, leur amour du jeu, leur désir des nouveautés. Il n'est pas besoin non plus de longues considérations pour prouver que, chez les enfants, la fonction primaire domine nettement. Les enfants vivent entièrement dans le moment présent, sont grandement ouverts à toutes les impressions qui les sollicitent, vivent peu du passé, et manifestent, dans toute leur conduite, une mobilité extrême.

Au moment de la puberté, pendant les années de crise, l'activité débordante de l'enfant est remplacée par un repliement croissant sur soi-même, des rêveries sentimentales, de l'inactivité. Par toute sa vie psychique, le pubescent rappelle le type nerveux. L'émotivité, qui ne se liquide plus dans l'action, exaspère la sensibilité, et joue sa part dans le déséquilibre psychique et les troubles nerveux qui marquent si fréquemment ce passage. Mais, lorsque l'équilibre s'est rétabli, l'activité reprend,

plus débordante qu'auparavant, parce que de plus vastes possibilités s'ouvrent devant elle. Après la crise pubertaire, l'adolescent penche plus nettement encore que l'enfant vers le type colérique.

Chez les vieillards, l'uniformisation va dans la direction du caractère apathique. L'activité et l'émotivité diminuent, tandis que de plus en plus se renforce la fonction secondaire. Les vieillards vivent du passé ; ils sont attachés à leurs habitudes, ont sur toutes choses leurs idées faites, ne modifient plus guère leurs jugements. Le changement et les nouveautés leur déplaisent, et il leur est bien difficile d'échapper à une douce routine qui est le trait le plus typique du caractère apathique.

Le système de Heymans, dont nous achevons ainsi l'exposé, peut être utile pour mieux comprendre, et donc pour mieux aider et diriger les autres. Il faut pourtant le répéter : la connaissance d'autrui est affaire d'intuition et de tact, plus que d'étude systématique. C'est l'interprétation subtile et, le plus souvent, inconsciente, d'une foule de détails qui nous introduit dans l'âme des hommes. Mais on n'interprète qu'en fonction d'une riche expérience. La caractérologie de Heymans, en orientant notre attention dans des directions très fécondes, peut nous aider à enrichir notre expérience, et donc, indirectement, à affiner notre tact et à approfondir nos intuitions.

Eegenhoven (Louvain)

J. DONCEEL, S. I.
Professeur de psychologie expérimentale.

ACTES DU SAINT-SIÈGE

S. PENITENCERIE

Nouvelle collection officielle générale des prières et exercices de piété indulgenciés. — (Décret du 31 déc. 1937. — *A. A. S.*, XXX, 1938, p. 110).

Quandoquidem ex una parte opus, a Sacra Congregatione Indulgentiarum Sacrarumque Reliquiarum anno MDCCCLXXXVIII editum, multis iam annis non amplius venale prostat ; ex altera vero eiusdem generis Collectioni, quae anno MDCCCCXXIX in lucem prodiit, generales indulgentiarum concessiones postremis hisce temporibus, ac praesertim iubilari Redemptionis anno, aliae ex aliis accessere, christifideles non pauci ac vel sacerdotes et Episcopi ab Apostolica Sede petierunt, ut novum, idemque authenticum, prelo excuderetur opus, quod pontificias hac in re largitiones ita in unum colligeret, ut tuta communi pietati norma esset.

Cum vero Augustus Pontifex hac de causa certior factus esset, infra scripto Cardinali Paenitentiario Maiori mandavit, ut huic operi admoveretur manus, cui etiam Ipsemet perficiendo generales normas rationesque indicavit. Eo videlicet spectabat Beatissimi Patris consilium, ut non modo preces et pia opera indulgentiis ditata in unum redigerentur, sed ut potius aptiore indutus forma elenchus vulgaretur, qui et recentiores omnes Summorum Pontificum id genus largitiones complecteretur, et novo usui novisque huius Officii praescriptis ordinate responderet, quae idcirco Suprema Auctoritate duce invecta sunt, ut indulgentiarum doctrinam atque incrementa nostra hac aetate moderarentur.

Quapropter Sacra Paenitentiaria Apostolica, ut Beatissimi Patris mandata faceret, post diuturnum studium diligentemque laborem, preces et pia opera, ad praesentem hanc diem a Summis Pontificibus indulgentiis ditata, in unum collegit et in vulgus edidit ; tum ea videlicet, quae in favorem omnium christifidelium, cum ea etiam quae in favorem quorumdam coetuum spiritualibus hisce muneribus insignita fuerunt : idque ad normam perficiendum curavit earum immutationum atque rationum, quas Suprema ipsa Auctoritas proposuerat.

In Audientia vero infra scripto Cardinali Paenitentiario Maiori die 11 mensis Decembris vertentis anni concessa, Ssmus D. N. Pius divina Providentia Pp. XI Collectionem hanc, typis vaticanis impressam, approbavit et confirmavit et, abrogatis generalibus indulgentiarum concessionibus in eadem Collectione non relatis, ipsam tantum uti authenticam haberi mandavit.

Contrariis quibuslibet etiam speciali mentione dignis minime obstantibus.

Datum Romae, ex S. Paenitentiaria Apostolica, die 31 Decembris 1937.

La lecture de ce décret révèle immédiatement son importance. C'est le Souverain Pontife lui-même qui a voulu cette publication d'une

collection nouvelle, conçue d'après les normes qui depuis une dizaine d'années ont présidé à la concession des indulgences. La *Raccolta* de 1898 était épuisée depuis longtemps ; la *Collectio precum piorumque operum* de 1929 ne contenait que les indulgences accordées de 1899 à 1928. Fondre ces deux collections, y ajouter les nombreuses faveurs accordées au cours des dernières années, spécialement à l'occasion du Jubilé de la Rédemption, ramener à une plus grande uniformité les diverses concessions, tel est l'objet du remarquable travail qui vient d'être publié sous la forme d'un in-8° de XVII-654 pages.

Il porte comme titre : *Preces et pia opera in favorem omnium christifidelium vel quorumdam coetuum personarum indulgentiis ditata et opportune recognita.* Typis polyglottis Vat. MCMXXXVIII (1).

L'ouvrage débute par le texte du décret officiel que nous avons reproduit ci-dessus. Viennent ensuite les *Praenotanda* dont certains fournissent de précieux renseignements :

1°) Cette Collection comprend toutes les concessions générales d'indulgences faites par les Souverains Pontifes jusqu'à la fin de 1937. Elle contient aussi les faveurs accordées à certaines catégories de fidèles (clercs, prêtres, religieux, étudiants, etc.). Mais on n'y trouvera pas les indulgences attachées aux objets de piété munis d'une bénédiction spéciale, ni celles que l'on peut gagner par la visite d'un sanctuaire déterminé, ou par l'inscription dans une confrérie. Exception est faite toutefois pour les indulgences à gagner dans les sanctuaires de Rome.

2°) Prières et exercices de piété sont enrichis d'indulgences dans la mesure fixée par cette nouvelle Collection, et non d'après la concession primitive. Toutes les formules et oeuvres non reprises dans cette Collection perdent leurs indulgences.

3°) Le texte des prières est publié dans la langue dans laquelle il a été indulgencié. Pour les traductions, il faudra se conformer au c. 934, § 2. Celui-ci exige l'approbation de la « traduction conforme » par la S. Pénitencerie, ou l'un des Ordinaires des pays où se parle la langue en laquelle la traduction est faite.

4°) Les indulgences attachées à des exercices qui supposent divers actes à accomplir le même jour, ou à des jours différents (triduums, neuvaines) ne peuvent, sauf indication contraire, être gagnées qu'une fois *tous* ces exercices terminés.

5°) Par « *exercices publics* » dont il est question dans certaines concessions, il faut entendre ceux que les fidèles font en commun dans les églises, les oratoires publics, ou semi-publics (pour ceux qui en usent légitimement) ; dans tous les autres cas, on ne peut parler que d'*exercices privés*. Cette précision aidera à bien distinguer deux notions

(1) La vente, au prix de 25 lires, en est réservée exclusivement à la maison d'édition Marietti, Turin, Rome.

parfois confondues par les auteurs ou dans l'enseignement oral. « Prière ou exercice public » n'est pas nécessairement synonyme de « *culte public* ». D'après le c. 1256, le culte public est celui qui est rendu au nom de l'Eglise par des ministres légitimement désignés à cette fin, ou par des actes que l'Eglise réserve à Dieu, aux saints et aux bienheureux.

A ces remarques préliminaires, s'ajoute le texte des principaux canons traitant des indulgences (c. 911-936), avec, en note, les précisions doctrinales importantes données en ces dernières années sur la portée des expressions : visite d'église, prières aux intentions du S. Pontife, altération du texte indulgencié, récitation mentale, etc.

L'ordre dans lequel sont rangés les 715 formules ou exercices de piété indulgenciés s'inspire de celui de la *Raccolta* et beaucoup plus encore de celui de la *Collectio Precum*. Il est parfaitement logique. Les faveurs destinées à tous les fidèles sont groupées dans la première partie, en trois sections, subdivisées elles-mêmes en titres et chapitres. C'est ainsi qu'après avoir considéré d'abord l'invocation de la Sainte Trinité même, on passe aux prières et pratiques se rapportant aux divers mystères du Verbe Incarné. Il n'y a pas moins de 135 exercices en l'honneur de la S. Vierge, invoquée dans ses diverses prérogatives et sous ses différents titres ; puis viennent les pratiques en l'honneur de Saint Joseph et des Saints. Une section est réservée aux invocations et prières pour les âmes du purgatoire (2). Une autre intitulée « Pro peculiaribus rerum adiunctis » groupe les faveurs accordées aux congrès eucharistiques, aux prières faites pour les vocations, pour les missions, la bonne mort, etc. La seconde partie beaucoup moins importante (n. 671-708) contient les indulgences « en faveur de certains groupes de personnes ».

Des tables excellentes par « incipit » des formules (les invocations ou oraisons jaculatoires sont distinguées des prières plus longues), par ordre des matières et un index analytico-alphabétique rendent la consultation très aisée.

Ce que l'on remarque au cours d'un examen un peu plus attentif de ce recueil, c'est tout d'abord que la S. Pénitencerie s'est livrée à une revision très complète des concessions antérieures. On peut s'en rendre compte déjà par les références aux décrets officiels : elles mentionnent presque toujours une date du siècle dernier ou du Pontificat de Pie X, et une intervention nouvelle de la S. Pénitencerie au cours des années 1932-37. Mais surtout cette revision a été souvent un changement des faveurs concédées. C'est ainsi que la nouvelle

(2) Ce qui est loin de vouloir dire que sont réunies là les seules indulgences applicables aux âmes du purgatoire. Toutes les indulgences concédées par le Souverain Pontife (la S. Pénitencerie) sont applicables aux défunts, sauf évidence du contraire (c. 930).

Collection ne parle plus (au moins nous n'en avons pas relevé d'exemple) des « quarantaines ». Il semble qu'on ait voulu supprimer cette indulgence dont la valeur ne pouvait pas être fixée de manière précise (3) ; les formules si connues « sept ans et sept quarantaines » « dix ans et dix quarantaines » ont ainsi disparu (4). On ne relève presque plus, dans la nouvelle Collection, d'indulgences inférieures à 300 jours (5) ; ce qui amène de nombreux changements (6). On rencontre aussi divers cas où les indulgences ont été augmentées plus notablement encore (7). Il nous semble que les concessions se ramènent presque toutes à quelques types : 300 et 500 jours, 3, 5, 7 ou 10 ans, indulgence plénière, aux conditions ordinaires, notamment pour la récitation pendant un mois de la même oraison jaculatoire. Des restrictions, faites jadis, concernant le gain répété d'indulgences partielles le même jour, ont disparu (8). Bref, il est manifeste qu'une revision profonde a été faite de toutes les concessions antérieures et cela dans le sens d'une plus grande uniformité, simplicité et très généralement d'une plus grande libéralité.

Ce n'est pas la seule surprise que nous réservent les « *Preces et pia opera* ». Elles contiennent beaucoup d'indulgences générales récentes qui n'ont pas été promulguées aux *Acta Apostolicae Sedis* (9). C'est ainsi que dès les premières pages du recueil nous rencontrons un groupe d'invocations et de prières (n. 17-24), empruntées toutes au psautier ou à l'office (10).

---

(3) Cfr cette remarque dans Vermeersch - Creusen *Epitome I. C.*, II, n. 201.

(4) Un décret du 20 oct. 1931 (*N. R. Th.*, 1932, p. 169) prévoyait encore cette indulgence de 10 ans et de 10 quarantaines pour chaque station déjà parcourue du Chemin de Croix, inachevé pour un motif raisonnable. La collection récente ne parle plus que d'une indulgence de 10 ans (*Preces et pia opera*, n. 164). Comparer aussi *Coll. Precum* (1929) n. 60, 227, 261 et *Preces et pia opera*, n. 107, 455, 538.

(5) Voir cependant n. 629, b, 630, b, c, 631.

(6) Comparer p. ex. *Coll. Precum*, n. 139, 143, 145, 147 et *Preces et pia opera*, n. 273, 277, 279, 281.

(7) Comparer p. ex. *Raccolta*, n. 69, 101 et *Preces et pia opera*, n. 149, 163.

(8) Comparer p. ex. *Coll. Precum*, n. 109, 110, 152, 153 et *Preces et pia opera*, n. 229, 230, 326, 327.

(9) Nous croyons avoir remarqué que la S. Pénitencerie publie surtout aux *Acta* les concessions d'intérêt plus actuel (p.ex. les diverses prières indulgenciées à l'occasion du Jubilé de la Rédemption) ou de portée plus générale (prières après la messe, chemin de croix, etc.).

(10) P. ex., n. 19 « In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum » ; n. 21 « Dignare, Domine, die isto (vel nocte ista) sine peccato nos custodire » ; n. 25, le ps. Laudate Dominum omnes gentes, sans la doxologie. Ces diverses prières sont enrichies de 500 jours d'indulgences, et une indulgence plénière aux conditions ordinaires, si on les récite chaque jour, pendant un mois.

Un peu plus loin, on trouvera des textes du missel ; collectes de diverses messes (11), parties du commun (12), prières de la préparation ou de l'action de grâces (13). Toutes ces concessions nous étaient inconnues jusqu'ici. Elles semblent dénoter l'intention bien nette d'inviter et d'encourager les fidèles à utiliser davantage les textes liturgiques (14) dans leur prière. Entre beaucoup d'autres nouveautés, signalons, pour finir, l'indulgence de 3 ans accordée au servant de messe (15), celle de 500 jours pour la récitation des litanies des Saints (16), l'indulgence plénière pour les fidèles qui font en commun une retraite, ou une indulgence de 10 ans pour la récollection mensuelle faite de la même manière (17), l'indulgence de 3 ans pour la rénovation, même privée, des voeux de religion, après la célébration de la messe, ou la réception de la S. Communion (18).

Cette description sommaire de la nouvelle Collection officielle témoigne suffisamment de l'activité réformatrice de la S. Pénitencerie. L'effet normal de ce travail sera de raviver l'estime des indulgences chez les prêtres et auprès des fidèles (c. 911).

Il est à peine nécessaire par ailleurs de faire remarquer qu'en attendant les rééditions des ouvrages techniques ou de vulgarisation sur les indulgences, il faudra recourir au Recueil officiel pour connaître avec exactitude les concessions générales actuellement en vigueur.

E. BERGH, S. I.

---

(11) *Preces et pia op.*, n. 31, 98, 172, 181, 182, 183, 233, 258, 403.

(12) *Ibid.*, n. 128 (Perceptio Corporis tui...) ; n. 129 (Domine, non sum dignus).

(13) *Ibid.*, n. 130, 132 (Prières de S. Thomas avant et après la Communion).

(14) Puisque le c. 932 déclare que, sauf mention expresse du contraire, on ne gagne pas les indulgences pour une œuvre à laquelle on est tenu par ailleurs (exception est faite pour la pénitence sacramentelle), il est certain que les prêtres ne gagneront pas ces indulgences nouvelles par la seule récitation de ces prières liturgiques dans l'office). Cappello, *Tr. can. mor. de Sacramentis*, Vol. II, P. I, *De paenitentia*, alt. edit., n. 967. Bien que la célébration de la Messe soit moins généralement obligatoire, nous ne pensons pas que l'on puisse gagner les indulgences en récitant au cours du S. Sacrifice les textes indulgenciés empruntés au Missel. Il y a au moins une nécessité conditionnelle de prononcer ces formules.

(15) *S. Paen.*, 13 maii 1937, *Preces et pia opera*, n. 627.

(16) *S. Paen.*, 10 iul. 1935, *Preces et pia opera*, n. 640.

(17) *S. Paen.*, 26 iun. 1937, *Preces et pia opera*, n. 642.

(18) *S. Paen.*, 10 apr. 1937, *Preces et pia opera*, n. 695, cfr *Revue des Communautés religieuses*, 1938, p. 68.

BIBLIOGRAPHIE D'ENSEIGNEMENT RELIGIEUX

INTRODUCTION

Dans ses numéros d'avril à décembre 1936, la Nouvelle Revue Théologique publia un aperçu de la littérature catéchétique de divers pays, bibliographie raisonnée, dressée par les membres du Centre Documentaire Catéchétique de Louvain. Remaniés et augmentés, ces articles furent groupés en un volume de cinq cents pages, exposant les méthodes, et analysant plus de 5.000 ouvrages d'enseignement religieux (1).

Un an à peine s'est écoulé depuis la parution de ce livre, qui garde toute son actualité. Nous croyons utile de présenter aux lecteurs les ouvrages parvenus à la section française du C. D. C. depuis le mois de juin 1937.

Nous avons adopté les mêmes classifications que dans les articles précédents et dans le livre « Où en est l'Enseignement Religieux ? ».

Les récentes publications confirment le succès rencontré, dans l'enseignement religieux, par les méthodes actives et intégrales. « Partir de la vie et enseigner d'une manière vivante, pour aboutir à la religion vécue », tel reste bien l'idéal vers lequel tendent les divers auteurs.

Les plus jeunes sont, comme les années précédentes, particulièrement favorisés. Les tout-petits de 4 à 6 ans d'abord. Dom David O. S. B. vient d'écrire à leur intention un délicieux recueil qui constitue une méthode de formation religieuse par la joie et par le chant. La religieuse bénédictine de Liége, que nous connaissons déjà par ses ouvrages précédents, nous livre, cette fois, son secret pour enseigner de façon concrète et mordante les dogmes essentiels qu'implique la foi en l'Eucharistie. Enfin, la seconde édition française de « La Voie Spirituelle » mérite de grands éloges.

La traduction des volumes bien connus des Sœurs de Vorselaar met à la disposition des catéchistes, pour la formation des enfants de 6 à 9 ans, trois livres du maître et un petit manuel, chefs d'œuvre

(1) *Où en est l'Enseignement religieux ?* Paris, Tournai, Casterman, 1937, 23 × 14 cm., 499 p. Prix : 25 fr.

d'élaboration technique. Quant aux élèves du degré supérieur (9 à 12 ans), ceux-là surtout qui vivent en des milieux déchristianisés, ils ne sont pas moins bien servis : les trois volumes de Mme Fargues, pour le maître, les feuillets, si originaux, pour l'élève, sont une réalisation de premier plan dont tous s'inspireront avec profit.

L'enseignement de l'Histoire Sainte, dans les classes primaires, dispose lui aussi de méthodes précises et de livres particulièrement réussis. Citons : pour l'Ancien Testament, les nouvaux « cahiers » de Mr le Chanoine Quinet, les livres d'A. Miramar et le « Nouveau Paradis» de Mme Steinmann (dont les adolescents goûteront aussi le charme poétique) ; pour le Nouveau Testament : les délicieux ouvrages de Mlle de Besterfeld et de Mme Leprince-Ringuet.

Par ses qualités d'unité, de clarté et de vie, le cours de Mr l'abbé Sullerot constitue la meilleure réalisation d'ensemble pour l'enseignement secondaire. Fruit d'une longue expérience, confrontée, en divers congrès d'enseignement religieux (2), avec les idées et les tendances contemporaines, ce cours « Christocentrique » « sans perdre la précision technique d'une initiation dogmatique, révèle aux jeunes gens la richesse de vie du christianisme, vie d'intimité avec Dieu dans la grâce du Christ ».

Le manuel apologétique de Mr l'abbé Texier se recommande par ses qualités de présentation et le souci d'intéresser l'élève par « l'accrochage » des vérités aux événements de la vie moderne. Constatons qu'il reste fidèle à la méthode analytique ou descendante, avec prédominance, dans les arguments, des critères externes (3).

Le premier fascicule du manuel d'instruction religieuse des adolescents de Mr l'abbé Boyer est consacré à la Révélation. L'auteur met lui-même en œuvre les conseils qu'il donne dans sa brochure « Comment présenter le Christ aux enfants d'aujourd'hui », mais adaptés à l'âge de ses lecteurs. Sa méthode vise à « donner un aperçu de l'essentiel de la doctrine... mais surtout éveiller la curiosité afin d'inciter au travail personnel sur des sujets d'un intérêt vital. L'idéal, dit-il à l'élève, est que vous arriviez à composer votre manuel à vous, adapté à vos préoccupations, plus complet, illustré... vrai document qui vous servirait pour la vie ».

La réédition des manuels du R. P. de Moreau et de Mr l'abbé Detilleux, et la « Nouvelle Histoire de l'Eglise » de Mr l'abbé Morçay assurent aux élèves de l'enseignement secondaire d'excellents guides pour l'étude de l'histoire ecclésiastique.

---

(2) Voir *Où en est l'Enseignement religieux ?* p. 30-32.
(3) Voir *Op. cit.*, p. 58.

Les manuels scolaires proprement dits ne sont pas les seuls à vouloir « partir de la vie pour arriver à la vie ». C'est un souci manifeste dans la plupart des autres ouvrages cités ci-dessous. Nous nous excusons de ne pouvoir ici entrer dans le détail ; ce serait dépasser les bornes assignées à cette vue d'ensemble. Il importe toutefois de signaler, outre les nombreux volumes de la sous-section liturgique, deux « méthodes intégrales » de formation religieuse, dont les réalisations, cette année, sont particulièrement importantes. Nous voulons dire la Croisade Eucharistique et la J. O. C.

Les nouveaux livres publiés par les dirigeants de la Croisade permettent de mesurer l'effort considérable accompli par eux pour amener au seuil de l'adolescence des garçons et des fillettes vivant profondément leur religion et l'intégrant dans leur vie de chaque jour. Nous avons groupé sous la rubrique « Croisade Eucharistique » les ouvrages doctrinaux ou pédagogiques. On trouvera, en outre, sous divers titres, d'excellentes publications ; par exemple, le livre de F. Bernard pour les préparations et actions de grâces des aînés de la croisade ; la collection « Fêtes et Jeux de Croisade Eucharistique » avec ses chants, actions scéniques, chœurs parlés.

Quant à la J. O. C., elle a fourni à Mr le chanoine Glorieux l'occasion de publier coup sur coup quatre petits chefs d'œuvre, riches de doctrine, de psychologie et d'expérience sacerdotale : « Ars artium », « le Christ et sa Religion », « St. Paul » et « Sois fier, ouvrier». Le « Missel dominical populaire » présenté par Dom Lefèvre ouvre une voie nouvelle et marque une étape dans l'effort tenace de l'Eglise pour apprendre aux catholiques la place de la Messe et des sacrements dans leur vie. Signalons enfin les ouvrages de Mr le Chanoine Cardyn, et les brochures, parfaitement adaptées, de MM. les abbés Bordet et Godin.

Qu'il nous soit permis, en terminant, de remercier les collaborateurs, en particulier le P. H. Nimal, qui ont fraternellement aidé à l'élaboration et à la mise au point de cette bibliographie.

J. M. Cardol, S. I.

PREMIERE SECTION.

ETUDE DE LA DOCTRINE

I. PRÉ-CATÉCHISME ET CATÉCHISME

A. Théorie.

BOYER, A., Abbé. — *Comment présenter le Christ aux enfants d'aujourd'hui,* Paris, O-GE-O, Coll. « Vitalis », N° 3, 1938, 15 × 12 cm., 78 p. Prix : 4 frs fr.

Indiquer le moyen de présenter aux enfants un Jésus « vivant, bien connu et très aimé », un Jésus qui conquière les cœurs, tel est le but de cette brochure. L'auteur, l'un des initiateurs du renouveau de la pédagogie catéchétique en France, expose dans une première partie « les progrès pédagogiques à réaliser ». La seconde nous apprend quelle doit être « l'âme de notre pédagogie ».

Qui désire « revitaliser » le catéchisme ne peut ignorer ce précieux guide.

B. Pratique.

1. Enfants de moins de 9 ans.

BENEDICTINE, Une Religieuse. — *Comment j'enseigne les premières notions religieuses à mes tout petits,* Préparation à la première communion. Liége, Paix N.-D., Louvain, Mont-César, 1938, 21 × 13 cm., 40 p. Prix : 3,50 frs.

Excellente réalisation de la « méthode active » pour initier les tout-petits aux premières grandes notions religieuses indispensables pour s'approcher de la Sainte Table. Du connu à l'inconnu, du facile au plus difficile, du concret à l'abstrait, et cela par interrogations répétées ; l'enfant collabore activement, non seulement en répondant aux questions, mais encore en répétant devant ses condisciples les mots et les phrases difficiles — si pas incompréhensibles — que livre le catéchisme à ces intelligences à peine ouvertes. A conseiller vivement aux catéchistes et aux jeunes mamans. Nous savons, par les brochures parues et analysées précédemment, que ces premières notions religieuses sont suivies dans l'enseignement des Dames Bénédictines, par l'explication de l'Année Liturgique et de la Sainte Messe. Gageure, semble-t-il ! et cependant l'expérience est là qui prouve le succès de la méthode.

BOLTON, Mère. — *La voie spirituelle,* (trad. de l'anglais, 2e éd.), Bruxelles, Cénacle, 1937, 4 vol. 22 × 15 cm., 70, 85, 92, 140 p. Prix : 5, 5, 6, 8 frs.

Nouvelle édition en 4 volumes ; l'emporte sur la précédente tant par la présentation que par le contenu : chants, puzzles, tests, etc. Se rapproche beaucoup plus de l'édition primitive anglaise. On regrette cependant encore les dessins qui illustrent celle-ci.

SOEURS DES ECOLES CHRETIENNES (Vorselaar). — *Semence d'amour, germe de vie,* trad. du Néerl., vol. I, Vers Noël,

vol. II, De Noël à Pâques, vol. III, Après Pâques (à paraître incessament). Averbode, Bonne Presse, 1938, 25 × 17 cm., 412, 396 p. Prix : 25 frs le vol.

Traduction française de l'ouvrage capital des Sœurs des Ecoles Chrétiennes de Vorselaar. Toutes les qualités de l'édition néerlandaise s'y retrouvent : « répartition détaillée du programme de religion du diocèse de Malines pour le 1r degré en 36 unités hebdomadaires de onze leçons chacune » ; la matière — histoire sainte, catéchisme, liturgie — de chaque semaine est groupée autour d'une idée centrale se rattachant au cycle liturgique ; d'où 3 volumes : le 1r jusqu'à Noël, le 2e de Noël à Pâques et le 3e après Pâques.

Œuvre s'inspirant dans les moindres détails de la psychologie enfantine : partir du concret, du connu et arriver, par interrogations répétées, à l'inconnu, à l'abstrait, à la définition du catéchisme. Le tout amène l'enfant non seulement à savoir sa religion, mais — et c'est le principal — à en vivre. Les chants, qui, dans l'édition flamande, étaient imprimés en musique chiffrée, sont rendus plus accessibles encore par la notation ordinaire.

SOEURS DES ECOLES CHRETIENNES (Vorselaar). — *Mon grand ami,* trad. du Néerl., Averbode, Bonne Presse, 1938, 19 × 13 cm., 80 p., ill.

Aux 3 volumes précédents destinés aux professeurs, correspond cette plaquette dans laquelle l'enfant retrouvera, coulé en quelques phrases simples et concrètes, l'essentiel de la doctrine vivifiante exposée en classe. L'illustration, très suggestive, risque, peut-être, de dérouter de petits enfants, peu aptes à en saisir la signification symbolique.

2. Enfants de 9 à 12 ans.

BRUEL, C., Mlle. — *Le Catéchisme à l'école de Notre-Seigneur.* Livre du Maître, Lophem, Apost. Liturg., Paris, Soc. Liturg., 2e éd., 1937, 21 × 13 cm., ill.

L'auteur a revu soigneusement et augmenté cet excellent instrument de travail où les paroles et gestes de Jésus, les exemples historiques et les analogies liturgiques éclairent le texte du catéchisme et font, de chaque leçon, un tout « harmonieux, cohérent et varié ».

FARGUES, M., Mme. — *Introduction des enfants de neuf ans au catéchisme,* 3 vol., Paris, Bruxelles, Desclée De Brouwer, 1937, 412, 352, 187 p. — *Petites leçons de Catéchisme,* Paris, Desclée De Brouwer, 1936, 24 × 20 cm., 63 p.

Nous avons déjà analysé le 1r livre de Mme Fargues dans cette revue (juin 1937, p. 702). Les 2e et 3e volumes méritent les mêmes éloges. Rappelons que l'auteur vise des enfants de milieux déchristianisés et que son ouvrage, qui s'adresse aux catéchistes, n'est pas un manuel qui contiendrait l'exposé complet de la doctrine, mais une «introduction », une préparation qui suggère la méthode d'exposer cette doctrine aux enfants quasi païens dont on s'occupe. L'enfant recevra, à la fin de chaque leçon, une feuille volante contenant le texte à apprendre par cœur ; cette feuille, il la disposera dans un classeur reçu au début de l'année. Avantage de ce système : toute absence laisse un vide au classeur. Ces feuillets, de couleur variée suivant la matière, grâce à leur

typographie originale et soignée, sont bien de nature à retenir l'attention des enfants.

GUILCHER, R. P. et PRIGENT, J. M., Abbé. — *Mon catéchisme illustré*. Paris, Tolra, 1936, 18 × 12 cm., 224 p., ill. de H. Breton. Prix : 5 frs. fr.

Enseignement cyclique destiné aux enfants du catéchisme. Chaque leçon est suivie de lectures appropriées, souvent tirées de l'Ancien ou du Nouveau Testament, de devoirs à faire par écrit, d'« une résolution pour la journée ».

GUILCHER, R. P. et PRIGENT, J. M., Abbé. — *Mon petit catéchisme illustré*. Paris, Tolra, 1936, 18 × 12 cm., 32 p., ill. de H. Breton. Prix : 1,25 fr. fr.

Premier cycle (1re communion) du précédent, sans lectures ni devoirs.

3. Le chant au catéchisme.

Collection « Fêtes et Jeux de Croisade Eucharistique ». Série Bleue : Chansons, poésies et cantiques. Toulouse, Apostolat de la Prière, Cahier n° 1, 1938, 21 × 13 cm., 32 p. Prix : 2 frs fr. le cahier.

Ce premier cahier de la série bleue contient des chants et pièces à dire destinés aux petits croisés. Tout catéchiste en pourra aisément tirer profit. Voir aussi p. 890.

DAVID, L., O. S. B. — *Cantilènes et Cantiques pour les petits*, Paris, de Gigord, 1937, 25 × 19 cm., 64 p., ill. Prix : 18 frs fr.

Mettre à la disposition des animatrices de la « Formation chrétienne des tout-petits » et des « Jardins d'enfants » de Paris, un joli répertoire de chants religieux qui aideront « les petites âmes à s'épanouir un peu partout dans la joie et la piété », tel fut le but de Dom David. Disons immédiatement qu'il l'atteint parfaitement. Tout fait de ce charmant recueil une réussite unique en son genre : poésie simple et fraîche, mélodies du meilleur goût, illustrations artistiques de Mme Vincent Fumet, présentation typographique qui fait honneur à l'éditeur.

DAVID, L., O. S. B. — *Cantilènes et Cantiques pour les petits*, Paris, de Gigord, 1937, 16 × 9 cm., 86 p.

Petite édition, non notée du recueil précédent.

H. Nimal, S. I. et Ch. Pety de Thozée, S. I.

II. DOGME ET MORALE

A. Dans les maisons d'éducation.

SULLEROT, L., Abbé. — *La vie chrétienne ;* II. *Jésus-Christ ;* III. *La vie de Jésus dans les âmes ;* IV. *L'imitateur du Christ ;* Marseille, Publiroc, 1937, 22 × 13 cm., 606 p. Prix : 20 frs fr.

Livre capital, qui devrait figurer dans la bibliothèque des professeurs de religion parmi les ouvrages de base. Nous avons déjà eu l'occasion de faire ressortir la valeur unique de ce livre. Voir N.R.Th. 1937, juin, p. 701.

UHL, L. — *Leçons catéchétiques sur le sixième commandement,* Traduit de l'allemand par l'abbé L. Dehaene. Mulhouse, Ed. Salvator ; Tournai, Casterman, 1938, 19 × 12 cm., 112 p. Prix : 9,90 frs.

Style direct, compréhension des difficultés de l'enfant, délicatesse dans la présentation des points difficiles, nombreuses applications concrètes, telles sont les qualités de cette brochure qui facilitera la tâche des catéchistes et des professeurs de religion. Trois cycles d'enseignement sont abordés par l'auteur (n'oublions pas que celui-ci adapte son enseignement aux programmes autrichiens) : dans les cours inférieur et moyen (= à peu près notre enseignement primaire), l'auteur s'adresse à un auditoire de garçons et filles réunis. Le cours supérieur (nos enfants de 12 - 14 ans) est divisé en deux chapitres dont l'un est destiné aux garçons et l'autre aux filles. Ce texte, reconnu officiel par l'Association catéchétique de Vienne, ne sera cependant pas livré tel quel aux enfants de chez nous. Dans ces matières, le catéchiste et le professeur doivent s'adapter aux besoins et à la psychologie des milieux qu'ils travaillent. Remarquons avec l'auteur (p. 9) que « dans les leçons destinées au cours supérieur, l'initiation sexuelle est poussée aussi loin qu'un enseignement en commun le permet ».

H. Cloos, S. I.

B. Catéchisme de persévérance.

BOUCHON, L., S. I. — *La Vie.* Paris, « Alsatia », 1936, 20 × 13 cm., 224 p., ill. Prix : 15 frs fr.

L'ouvrage s'adresse aux jeunes gens de 16 ans. Exposé doctrinal sous sa forme classique, un peu abstrait encore mais clair et sobre : grâce sanctifiante, grâce actuelle, vertus théologales, sacrements. Les chapitres les mieux adaptés traitent de la pénitence et de l'eucharistie : bons conseils pratiques sur la confession, la communion, la sainte messe. Peut-être pourrait-on regretter que l'auteur n'ait pas toujours évité les termes techniques de la théologie scolastique et qu'il ait effleuré des problèmes trop épineux pour être proposés sans toutes les nuances désirables. Nous songeons ici à la distinction entre la grâce suffisante et la grâce efficace (p. 33), et au problème de la prédestination. Ces remarques, d'ailleurs, ne vont pas à diminuer la valeur très réelle de l'ouvrage, qui est susceptible de rendre service également aux catéchistes.

J. Delépierre, S. I.

C. Instruction religieuse des adultes.

BOURCERET, J. M., Abbé. — *L'essentiel de la religion,* Paris, Spes, 1936, 13 × 11 cm., 32 p. Prix : 2 frs fr.

Un résumé succinct du catéchisme en quelques pages claires et à la portée de toutes les intelligences. Voir N.R.Th. 1938, p. 248.

GLORIEUX, CHAN. — *Le Christ et Sa Religion.* Voir plus loin p. 893.

Petit manuel d'enseignement religieux pour la préparation des adultes à la réception des sacrements, Paris, Proc. Gén. du Clergé, 1935, 21 × 13 cm., 234 p., ill. Prix : 7 frs fr.

Réédition de l'ouvrage analysé dans « Où en est l'enseignement religieux ? », p. 53.

RAYMOND, J. — *Cours synthétique de religion. Introduction : De la vérité à la vie.* Bruges, Desclée De Brouwer, 1937, 19 × 12 cm., 258 p. Prix : 15,50 frs.

L'auteur explique abondamment les motifs, présupposés, sources, divisions et fondements d'un cours qui occupera 17 tomes. Son but est de faire une somme de théologie thomiste à l'usage des esprits cultivés. L'innovation, selon lui, sera l'étroite union du dogme et de la morale au cours de tout l'exposé. Le tome d'introduction nous laisse pressentir l'œuvre. Les cadres resteront thomistes. L'auteur se réclame uniquement du Docteur Angélique (p. 95). La forme et la présentation nous font l'effet d'une analyse poussée intrépidement, sans peur des subdivisions, des redites, des marches au ralenti. Mais le fond reste toujours ferme. Ce cours aura l'avantage d'éclaircir les idées sur l'essentiel de la théologie et d'initier les profanes cultivés.

J. Delépierre, S. I.

La Vérité Catholique en tracts, 2e fascicule 1936-1937, Louvain, Oeuvre des tracts, 11, rue des Récollets, 27 × 21 cm., 24 tracts. Prix : 3 frs franco.

Besoins nouveaux, méthodes et réalisations nouvelles. Le peuple déserte l'église ; le peuple ne lit guère. Comment dès lors atteindre et instruire ces âmes devenues inabordables ? Par le Tract populaire répandu à profusion dans les foyers. Ceux de Louvain sont alertes et concrets ; bien pensés et bien rédigés ; typographie soignée ; impression en deux couleurs, illustration. Le succès qu'ils viennent de remporter en cette dernière campagne pascale témoigne de leur valeur.

D. Compléments de formation religieuse.

Bibliothèque Catholique des Sciences Religieuses. Paris, Bloud et Gay, 19 × 12 cm.

Série d'études historiques, dogmatiques et morales de grande valeur, rédigées par des sommités de l'enseignement catholique, et dont l'ensemble forme une « somme » des connaissances religieuses.

PARVILLEZ DE, A., S. I. — *Les Sacrements.* Richesses méconnues, Paris, Spes, 1937, 19 × 14 cm., 95 p. Prix : 6,50 frs fr.

Plaquette d'une centaine de pages où l'auteur publie des causeries données au micro en 1937.

« Si les aperçus ne sont qu'extrêmement sommaires » — l'auteur nous en prévient d'ailleurs lui-même — ils jetteront cependant un vif éclat sur le rôle essentiel de chacun de nos sacrements, ces gestes divins, porteurs de vie divine.

Ces pages, de lecture facile et agréable, s'adressent à un public aussi vaste que celui des auditeurs de la radio.

PLUS, R., S. I. — *Le Baptême* dans l'archéologie et l'art chrétien. Bibliothèque catholique illustrée, Bloud et Gay, Paris, 1931, 22 × 16 cm., 56 p.

Cette brochure rendra de grands services « à ceux qui voudraient éclairer par l'image un cours sur le baptême ou étudier d'une allure rapide l'évolution historique des rites du baptême ou le mode de collation et de représentation du 1er de nos sacrements ».

TANQUEREY, A. et GAUTIER, J. — *Pour ma vie intérieure. Abrégé de théologie ascétique et mystique à l'usage des pieux fidèles et des militants de l'action catholique.* Tournai, Desclée, 1936, 19 × 11 cm., XVI-654 p. Prix : 15 frs.

L'abrégé de théologie ascétique et mystique condense en un seul volume les deux tomes bien connus du Précis de Théologie ascétique et mystique de A. Tanquerey. Le travail a été fait par Mr Gautier, en vue surtout des fidèles et des élèves d'instituts catholiques. La seconde édition qui vient de paraître se présente avec un titre de vulgarisation: « Pour ma vie intérieure ». Outre des modifications de détail, nous trouvons en annexe une nouvelle étude de vingt pages sur la Messe : sa nature, ses effets, la manière d'y assister, l'explication des principales prières.

Vie Chrétienne, Paris, Grasset, 18 ×12 cm.

Collection d'histoire et de doctrine religieuse. Les sujets sont choisis parmi ceux qui occupent le plus l'opinion publique. Signalons particulièrement, parmi les dix derniers volumes parus, les deux livres de M. Marcel Légaut : « Prières d'un croyant » et « La condition chrétienne ».

H. Nimal, S. I. et J. M. Cardol, S. I.

III. APOLOGÉTIQUE

A. Manuels.

TEXIER, Abbé. — *Précis d'apologétique.* Textes, documents, illustrations. Paris, librairie l'Ecole, 1937, 22 × 14 cm., 398 p.

Le grand mérite de cet ouvrage est dans l'effort de présentation. La disposition typographique est suggestive, l'édition soignée. Des clichés nombreux et bien choisis (portraits, tableaux, monuments) rendent la lecture attrayante et nourrissent le cœur et l'imagination. Enfin, les citations d'auteurs récents, les aperçus sur des questions actuelles (miracles de Lourdes, statistiques missionnaires...) donnent à tout l'exposé une allure vivante, plus moderne.

La démonstration apologétique s'échelonne sur les propositions suivantes : l'homme doit honorer Dieu par la religion ; cette religion a été révélée par Dieu ; elle a été donnée définitivement par Jésus-Christ ; elle se trouve maintenant dans l'Eglise du Christ qu'est l'Eglise Romaine. Dans les preuves, certains arguments, sur l'existence de Dieu par exemple, sont simplifiés à l'excès ; d'autres, au contraire, sont très heureusement développés : celui des miracles fait intervenir le prodige intellectuel et moral qu'est le Christ, la propagation de l'Eglise, le martyre, le règne profond du Christ dans les âmes. Pour finir, et faisant suite à la démonstration de l'Eglise, vient toute une section sur sa constitution et ses pouvoirs.

B. Ouvrages complémentaires.

Apologétique. Publiée sous la direction de M. M. Brillant et de M. l'abbé H. Nédoncelle. Paris, Bloud et Gay, 1937, 20 × 13 cm., 1380 p., 96 p., ill. Prix : 120 frs fr.

Cet ouvrage magistral méritant une étude particulièrement approfondie, un compte-rendu détaillé lui sera consacré dans un prochain numéro de cette revue. Disons, dès maintenant, que prêtres, professeurs d'apologétique et laïcs cultivés se doivent de posséder cette « somme » des connaissances apologétiques, œuvre de théologiens et historiens de premier plan.

Collection « Directives », Paris, Flammarion, 20 × 15 cm. Prix : 1,95 fr. fr.

Série d'ouvrages de vulgarisation traitant des grands problèmes de l'heure. Les noms des auteurs garantissent, à eux seuls, la valeur de la doctrine. Citons, comme lectures utiles, au point de vue apologétique, pour nos rhétoriciens et poètes :

Pierre L'Ermite : Avons-nous encore besoin de Dieu ?
Sertillanges O.P. : L'incroyant devant la Foi.
Le croyant devant la vie.
P. Sanson : Douleur, maîtresse de vie.
Cardinal Verdier : L'Eglise devant le monde moderne.

J. Delépierre, S. I.

IV. HISTOIRE SAINTE

A. Enseignement élémentaire.

1. Formation scolaire.

MARBAIX, Abbé. — *L'Histoire Sainte commentée*, à l'usage de l'enseignement normal et primaire, 4e édit., Mons, Autogr. G. Delporte, 21 × 14 cm., 95 p.

Ce ne sont pas les récits de l'Ancien et du Nouveau Testament, mais des notes, des explications de mots et de passages plus difficiles, qui ont soulevé des objections de la part des adversaires et des discussions parmi nous. Le cours n'est pas rédigé, aussi : « Travaillez, dit l'auteur, prenez de la peine, développez, omettez, d'après votre auditoire ; faites « votre » cours, c'est le fond qui manque le moins ».

QUINET, C., Chan. — *Mon cahier d'Histoire Sainte.* I. Ancien Testament, jusqu'à la mort de Salomon ; II. Ancien Testament, jusqu'au Christ. Paris, Spes, 1937, 22 × 18 cm., 32 p. chacun.

On connaît la méthode. Le cahier propose aux enfants des questions auxquelles il faut répondre, des images à expliquer. Cela intéresse beaucoup. Que celui qui donne la classe d'Histoire Sainte ne néglige pas les remarques du dos de la couverture. Elles lui donneront l'esprit dans lequel il doit lire les récits des auteurs inspirés.

Ch. Pety de Thozée, S. I.

2. Formation extra-scolaire.

BESTERFELD, E. de, Mlle. — *La plus merveilleuse des histoires vraies*, Paris, Bruxelles, Desclée De Brouwer et Cie, 1936, 20 × 15 cm., 177 p., ill. d'Eudore Misonne. Prix : 8 frs.

Voir l'analyse de ce délicieux ouvrage dans le n° de juin 1937 de cette revue, p. 702.

BESTERFELD, E. de, Mlle. — *La plus merveilleuse des histoires vraies... continue.* Paris, Casterman, 1937, 20 × 14 cm., 168 p., ill. de Mr l'abbé Biot. Prix : 15 frs.

L'histoire de Jésus continue aussi simple, aussi vécue, aussi passionnante. Jolis dessins de Mr l'abbé Biot et reliure cartonnée très soignée. Pas de doute que le troisième volume annoncé ne soit attendu impatiemment par les enfants.

LEPRINCE-RINGUET, J. — *L'Evangile expliqué aux petits par une maman*, Paris, éd. du Cerf, 1937, 24 × 17 cm., 198 p., ill.

Ce livre, écrit sous forme de dialogue, fournira aux parents un excellent commentaire de Saint Mathieu. La simplicité du langage, les nombreux exemples empruntés à la vie enfantine et familiale, leur rendront aisée la tâche si difficile d'initier les enfants aux grandes réalités de la vie surnaturelle.

MIRAMAR, A. — *La vie merveilleuse de Tobie*, Evreux, Poussin, (s. d.), 23 × 14 cm., 225 p., ill. de 140 gravures.

MIRAMAR, A. — *La vie merveilleuse de Moïse*, Paris, Lethielleux, 1937, 23 × 14 cm., 192 p., ill. de 140 dessins. Prix : 20 frs fr.

L'auteur raconte avec charme, en se mettant à la portée des enfants (de 8 à 11 ans, semble-t-il), les faits merveilleux du récit biblique. Son point de vue le dispense à bon droit de toute controverse épineuse d'exégèse ; il lui permet par contre d'apporter l'illustration des données actuelles de l'histoire et de l'archéologie orientales. L'œuvre ainsi présentée est un appoint très précieux pour quiconque enseigne l'histoire sainte aux enfants ; les leçons morales sont bienfaisantes ; les reproductions, peut-être un peu schématiques, nourrissent l'imagination en présentant d'authentiques documents d'histoire.

MIRAMAR, A. — *Histoire pittoresque d'une famille égyptienne*, Paris, Lethielleux, 1930, 23 × 14 cm., 140 p., ill. de 166 gravures.

Faisant suite à l'histoire pittoresque d'une famille romaine et à celle d'une famille de Palestine, présente sous la forme d'un récit attrayant et concret le tableau presque toujours authentique de la civilisation ancienne. Initiation idéale pour les enfants qui, trop souvent, ne connaissent de l'Antiquité que des dates et des noms ; elle se recommande par la même présentation illustrée.

QUERCY, J. — *La merveilleuse histoire de Joseph*, Paris, Lanore, 1936, 23 × 18 cm., 62 p., ill. de P. Dupont.

Histoire vraiment merveilleuse et très véridique qui charmera les enfants.

STEINMANN, E. — *Le nouveau Paradis*, Trad. de P. Flamand, Paris, éd. du Seuil, 1937, 21 × 15 cm., 128 p., ill. H. Sjöberg. Prix : 15 frs fr.

« L'auteur a simplement choisi et poétiquement commenté certaines pages de l'Ancien ou du Nouveau Testament où se voit le mieux en

quel Paradis Dieu, le Bon Dieu, avait placé l'homme : la Création sortie de ses mains et qui raconte sa Gloire, le Paradis perdu par le péché et recouvré dès ce monde même, en un sens, par la Rédemption de Jésus-Christ. » Texte net et reposant ; illustrations originales, typographie impeccable. Récit poétique, simple et pathétique, cru et déchirant suivant les besoins de la scène. « Partout, la leçon, évidente, sortira tout naturellement de l'agrément et de l'émotion de la féerie. »

VIOTTE, J. — *Histoire Sainte*, racontée aux enfants et illustrée pour eux par l'auteur. Paris, Desclée De Brouwer, 1937, 32 × 25 cm., 48 p. Prix : 25 frs fr.

Cette Histoire Sainte, Ancien Testament, attire immédiatement l'attention par le vif coloris de ses illustrations.

G. Sterken, S. I. et J. Delépierre, S. I.

B. Enseignement élémentaire.

1. Formation scolaire.

BOYER, Abbé. — *Manuel d'instruction religieuse des adolescents. 1er fascicule. La Révélation*, Paris, Bouasse-Jeune, 1937, 18 × 14 cm., 125 p.

L'essentiel de l'Histoire Sainte exposé en 21 leçons. Dans chacune d'elles, le récit est suivi d'un questionnaire et d'une « orientation », destinée à développer la vie chrétienne. Exégèse saine ; illustration et présentation soignées.

Histoire Sainte, par un professeur de Séminaire, Paris, Librairie générale de l'Enseignement libre, Tours, Mame, Paris, de Gigord, 1938, 22 × 14 cm., 806 cm., ill.

Nouvelle édition de l'excellent manuel analysé dans « Où en est l'enseignement religieux ? » p. 97. L'auteur a tenu compte des dernières découvertes d'ordre historique et archéologique, ainsi que des récentes décisions de la Commission Biblique. Voir compte-rendu plus détaillé dans le numéro de juin 1938 de cette revue, p. 734.

G. Delcuve, S. I.

2. Formation extra-scolaire.

BEAUFAYS, I., O. F. M. — *La Madone dans son cadre palestinien.* Gembloux, Duculot, 1937, 20 × 12 cm., 216 p. Prix : 12,50 frs.

Les professeurs trouveront dans ce livre une documentation sérieuse qui leur permettra d'illustrer d'une façon vécue l'histoire de Marie. Nous ne pouvons que ratifier, sans réserve, ce jugement de Mgr. Schyrgens : « Extérieure et intérieure, documentaire et mystique, cette histoire de Notre-Dame nous la restitue aussi complètement que possible... Il est des chapitres où brille l'érudition topographique, éthique ou folklorique, tels le Mariage, la Vie à Nazareth. Il en est d'autres où la psychologie s'unit à la science biblique, notamment la part de Marie à l'Apostolat de son Fils et la compassion. Il n'en est aucun qui ne soit d'un prodigieux intérêt ».

DESBUQUOIT, A. — *Saint Paul, notre grand modèle.* Paris, Librairie St Paul, 1937, 20 × 13 cm., 250 p., plusieurs planches. Prix : 12 frs fr.

Le but de l'auteur est de nous montrer toute la richesse de l'exemple de Paul, non seulement par l'étude des écrits de l'Apôtre, mais surtout par l'examen de sa vie qui, trop souvent, remarque le R. P., est laissée dans l'ombre.

Une première partie étudie les qualités naturelles de S. Paul : sa loyauté, son activité, son ardeur combattive. Dans la 2e partie, les vertus de l'Apôtre sont mises en relief : sa foi, son amour personnel du Christ, son humilité, sa bonté, etc. Une 3e partie passe en revue les souffrances et les joies de l'Apôtre et les grâces de choix dont il fut comblé.

L'appendice groupe les résultats de ces diverses considérations sous 3 chefs : Paul, modèle du clergé, modèle des missionnaires, modèle du catholique d'action.

FRANC-NOHAIN. — *Histoire Sainte,* Paris, Flammarion, 17 × 13 cm., 299 p., ill. Prix : 15 frs fr.

L'élégance de présentation, le choix des tableaux reproduits, le charme du style et des observations sont les grands mérites de cet ouvrage. Par ailleurs, l'auteur se contente de paraphraser le récit de l'Ancien Testament et reste étranger aux problèmes réels et inéluctables de l'exégèse moderne.

Sans grand profit pour nos élèves.

LEDROIT, J., S. I. — *Quand Jésus passait...* II. *Les Miracles.* Toulouse, Apost. de la Prière, 1937, 19 × 12 cm., 170 p. Prix : 6,50 frs fr.

Un grand charme se dégage de cette série de « tableaux évangéliques ». C'est avec un bon goût parfait et avec un grand souci d'exactitude, la reconstitution de quelques scènes capitales de la prédication du Christ : onze miracles, parmi lesquels la 2e multiplication des pains, l'aveugle-né de Jérusalem et la résurrection de Lazare nous semblent tout particulièrement bien présentés.

Ce que l'auteur veut surtout souligner, c'est la bonté inlassable du Maître. Les conclusions d'ordre moral sont suggérées plutôt que formellement exprimées. De cette façon, le lecteur a le plaisir de goûter des leçons qui se présentent comme spontanément à sa pensée et à son cœur.

SOUBIGOU, L. — *Moïse et nous,* Paris, Lethielleux, 1936, 19 × 12 cm., VIII-234 p. Prix : 18 frs fr.

Essai heureux et bien écrit. L'auteur ne vise pas à trancher des questions d'exégèse. Son but est de rendre vivante, par une description minutieuse des lieux, l'histoire du législateur du peuple Hébreu. 32 photos illustrent agréablement l'ouvrage. Voir analyse plus détaillée dans le n° de juillet 1937, p. 777.

VANDER HEEREN, Chan. — *La vie de Jésus-Christ.* Tableaux en couleurs de Leinweber. Paris, Desclée De Brouwer, 1937, 18 × 22 cm., 46 p. Prix : 15 frs fr.

Le présent ouvrage propose, en quarante magnifiques tableaux en couleurs, les faits principaux de la Vie de Jésus.

« Ces tableaux sont commentés dans un texte emprunté littéralement, bien que parfois en raccourci, aux Evangiles » (préface).

Présentation artistique et pédagogique. Ce ne sont pas seulement ceux de 12 ans qui tireront profit de cette nouvelle vie de J. C., mais leurs aînés et les grandes personnes.

WILLAM, F., Chan. — *La vie de Marie, Mère de Jésus*, Mulhouse, éd. Salvator, 1937, 340 p., 26 p. hors texte, 35 frs fr.

Cet ouvrage s'avère une remarquable reconstitution historico-psychologique. Deux sources : les Ecritures et le dogme. Nous ne sommes donc pas surpris de ne rien trouver des récits apocryphes ; par contre, longues analyses des scènes évangéliques de la Vierge. Citons en particulier l'intéressante exégèse des Noces de Cana.

La vie intime de la Vierge — sa situation unique d'Immaculée dans le monde corrompu, sa prière, son rôle et sa mission de collaboratrice de Jésus — bref, tout le drame poignant de sa vie nous est présenté avec une piété profonde et délicate. Le choix très heureux des illustrations ajoute encore au charme de ce livre qui se classe parmi les tout meilleurs, si pas le meilleur, sur la Vierge. Accessible déjà à nos grands jeunes gens. Voir N.R.Th., 1938, p. 614.

J. Lemaire, S. I. et J. M. Cardol, S. I.

V. HISTOIRE DE L'ÉGLISE

DETILLEUX, G. — *Pages d'Histoire de l'Eglise*, Nivelles, Hingot-Everard, Bruxelles, Edition Universelle, 1937, 2e édit., 21 × 14 cm., 88 p., nombreuses cartes. Prix : 9 frs.

Réédition légèrement modifiée de la première édition dont l'éloge a été fait dans N.R.Th., 1936, p. 616. Une carte inexacte a été supprimée.

MORCAY, R., Abbé. — *Nouvelle Histoire de l'Eglise*, Paris, Lanore, 1937, 20 × 14 cm., 350 p.

Un des meilleurs manuels pour élèves des classes supérieures d'humanités (4 - Rh.). Durée : 40 à 60 cours. Présentation soignée. Les parties ancienne et médiévale sont spécialement réussies ; à signaler surtout le chapitre consacré au XIIIe s. (Une remarque : l'empire Franc s'identifie-t-il avec la France ?)

Dans la partie moderne et contemporaine, l'Histoire de l'Eglise en France obtient la part du lion ; un oubli : les origines de la dévotion au Sacré-Cœur. Un progrès sur la plupart des autres manuels : le style s'efforce d'être plus narratif ; pourtant la concision à laquelle l'auteur s'est vu forcé par le plan même de son ouvrage l'a empêché de mettre plus d'une belle figure bien en relief. A remarquer aussi les illustrations nombreuses et souvent originales.

MOREAU de, E., S. I. — *Histoire de l'Eglise*, 5e éd., Tournai, Casterman, 1938, 18 × 13 cm., 402 p., ill.

R. Mols, S. I.

VI. LITURGIE

A. Principes et Méthodes.

BAYART, P. — *Un programme d'apostolat liturgique,* Tournai, Casterman, 1936, 17 × 11 cm., 96 p. Prix : 4 frs.

Le titre seul fait préjuger de l'utilité et de l'opportunité de cet ouvrage. La Nouvelle Revue Théologique lui consacra déjà quelques lignes dans son numéro de janvier 1938, p. 119.

CAPELLE, B., O. S. B. — *Le Saint Siège et le Mouvement liturgique.* Louvain, Mont-César, 1937, 17 × 13 cm., 42 p. Prix: 2 frs.

Cette brochure dégage de façon précise les directives pontificales au sujet du mouvement liturgique contemporain. L'auteur s'attache à en donner, avec sa largeur d'esprit habituelle, un commentaire sobre et net. Nous devons le remercier de rappeler de façon précise et sereine les bases profondes de la vraie liturgie que, parfois, certaines contrefaçons risqueraient de discréditer. Souhaitons que tout prêtre s'en inspire en esprit de filiale soumission à l'Eglise, dont l'auteur est l'interprète autorisé.

FRANÇOIS, A., O. S. B. — *Missions Liturgiques.* Louvain, Mont-César, 1936, 17 × 13 cm., 28 p. Prix : 1 fr.

En ces quelques pages, l'auteur présente avec clarté et conviction une méthode de mission liturgique que toute paroisse aurait intérêt à voir réaliser. Très concrète, car basée sur l'expérience, elle ne demande qu'un effort vigoureux pour sortir de la routine. L'activité qu'elle restitue à tout le peuple chrétien dans le chant et les prières ne sera pas toujours facile à obtenir, mais ses résultats seront certains si l'on consent à la préparer très longuement, avec le soin et le zèle requis par l'auteur.

L'Intelligence de la prière liturgique. — Cours et Conférences des Semaines Liturgiques. T. XIII. Louvain. 1935. Louvain, Mont-César, 1937, 22 × 14 cm., 215 p. Prix : 17,50 frs.

Voir le compte rendu détaillé du P. de Moreau dans le n. de février 1938, p. 235.

LEFEBVRE, G., O. S. B. — *Bible Liturgique,* 2e fascicule, Lophem, Apost. liturg., 1937, 20 × 15 cm., 60 p., ill.

Mêmes qualités que le 1er fascicule analysé dans « Où en est l'enseignement religieux ? », à la page 128. Cet ouvrage sera très utile aux catéchistes.

SOEUR DE LA VISITATION. — *Le missel dans le catéchisme,* Lophem, Apost. liturg., 1935, 20 × 15 cm., 32 p.

Complément du volume « Le catéchisme dans le missel », analysé dans « Où en est l'enseignement religieux ? », à la page 128. La méthode est bonne pour répéter le catéchisme et habituer l'enfant à feuilleter son missel.

B. Liturgie en général.

Exposition de la doctrine chrétienne, par un professeur de séminaire. III^e^ partie : moyens de sanctification, II^e^ vol. : *La Liturgie*, Paris, Procure Générale des Frères, Tours, Mame, Paris, de Gigord, 1931, 22 × 14 cm., 405 p., ill.

Manuel destiné aux fidèles. Il expose clairement l'ensemble des questions liturgiques sans s'arrêter aux questions disputées. L'illustration est judicieusement faite et bien adaptée. Les tableaux synoptiques et la table générale en font un ouvrage très complet et facile à consulter.

C. Temps liturgiques.

DESOMER, R., Abbé. — *Jésus notre Maître*, 2^e^ fascicule, Lophem, Apost. liturg., 1936, 22 × 19 cm., 256 p., ill.

Un des meilleurs commentaires des évangiles des dimanches et des fêtes du temps de Pâques(à propos du 1^er^ fascicule voir : « Où en est l'enseignement religieux ? », p. 132). La variété et la richesse de l'exposition sont à souligner. Seuls quelques détails d'exégèse ne rallieront pas tous les suffrages.

D. Liturgie sacrificielle.

1. Enseignement technique.

BAYART, P., Abbé. — *La Pratique de la Messe.* Dans « Pour l'Apostolat liturgique », Paris, Tournai, Casterman, 1936, 17 × 11 cm., 83 p. Prix : 4 frs.

Cette brochure fait suite à « Un programme », qu'elle développe en certains points. En trois chapitres, l'auteur expose avec grande simplicité les principes généraux qui doivent guider notre participation à la Messe. Ses conseils pratiques veulent rendre l'assemblée vivante. Cette étude rendra des services aux prêtres qui veulent expliquer le sens de la Messe au peuple, sans détails historiques recherchés. Les professeurs de religion y trouveront de bonnes suggestions.

GEREST, R., O. P. — *Dominicum Convivium, La sainte messe inspiratrice et directrice de la vie chrétienne,* Paris, Lethielleux, 1936, 19 × 12 cm., 380 p. Prix : 18 frs fr.

Bon ouvrage sur la Messe, mais trop abstrait pour être mis entre les mains de nos jeunes élèves : on pourrait donc le réserver à ceux de nos éducateurs qu'effrayent les ouvrages de « haute théologie ». Voir analyse très détaillée dans le n° de janvier 1938, p. 118.

LEFEBVRE, G., O. S. B. — *Pour comprendre la Messe,* Lophem, Croisade liturg., 1937, 22 × 16 cm., 80 p.

Voici un très bon commentaire de la Messe accompagné d'une excellente illustration. A recommander.

MARANGET, P. — *La Messe Romaine.* Bruges, Beyaert, Paris, Giraudont, 1925, 19 × 12 cm., 90 p. Prix : 6 frs.

Ces « conférences » ont pour but « de refaire l'histoire des rites et des prières de la Messe, en y ajoutant quelques aperçus théologiques ». Résumé clair des origines de la messe romaine, utile surtout à ceux qui ne peuvent lire les grandes œuvres de Cabrol, Duchesne, Batiffol, etc. Cet ouvrage rendra de grands services à ceux qui doivent expliquer la Ste Messe aux grands élèves surtout.

SOUBIGOU, L. — *La Croix et l'Autel,* Paris, Lethielleux, 1938, 18 × 12 cm., 160 p. Prix : 10 frs fr.

Un bon résumé concret de toutes les grandes idées sur le Sacrifice de la Messe. Peut-être un des livres doctrinaux les plus accessibles aux chrétiens cultivés, car il ne s'attarde pas à des discussions théologiques tout en exposant une doctrine sûre et concrète. Voir N. R. Th., 1938, p. 618.

La Vie Eucharistique de nos enfants. Liége, Bulletin mensuel, 2e année, 36-37 : *La Sainte Messe.*

Cette petite revue est une mine pour qui veut développer chez les enfants la vie eucharistique. Toute l'année 36-37 est centrée sur la Messe, toujours accompagnée de l'explication du cycle liturgique. Des programmes d'études, des renseignements pratiques, des bibliographies complètent heureusement l'ensemble. A recommander aux catéchistes.

2. Messe vécue.

JEFFREDO, V. — *Notre Messe (illustrée) lue, chantée, servie, méditée. A l'usage de la jeunesse des écoles et des œuvres.* Guémené-sur-Scorff, chez l'auteur, 4e édit., 1936, 16 × 12 cm., 86 p., ill. Prix : 1,50 fr. fr.

Aider la jeunesse des écoles et des œuvres à mieux connaître et mieux suivre la Messe, par une méthode multiple et variée (lectures, chants, méditations, répons, alternance judicieuse des prières privées et des chants d'ensemble, latins et français), tel est le but de l'auteur. Son opuscule est une remarquable réussite ; illustration très soignée.

a) Assistance individuelle

FLEURY, A., Abbé. — *Petit Manuel Paroissial,* Tours, Mame, 1936, 14 × 9 cm., 246 p.

Dans cette dernière édition on a supprimé les cantiques français. La variété de ce petit manuel le rendra assez utile à tous.

Manuel Paroissial, St. Etienne, Dumas, 14 × 9 cm., 348 p.

La moitié du manuel se compose de chants français (sans notation) et de chants latins pour la Messe et les Vêpres. Le reste contient les prières habituelles de ces sortes de manuels.

MARBAIX, T., Abbé. — *Mon dimanche.* Bruges, Desclée De Brouwer, 1935, 12 × 8 cm., 128 p., ill.

Petit opuscule dont le but est de faciliter aux fidèles l'assistance aux offices du dimanche. Malgré quelques bonnes prières et explications, l'ensemble n'est guère original et la présentation n'en est pas attrayante.

La Messe des Enfants entendue par eux pour leurs frères. Bruges, Desclée De Brouwer, 1933, 12 × 9 cm., 45 p., ill. Prix : 6 frs.

Ce petit livre de Messe, qui marquait un grand progrès dans la présentation du S. Sacrifice aux enfants, a, sans doute, été dépassé, mais l'idée originale qui court à travers tout le livre est à retenir : élargir l'horizon de l'enfant en le faisant prier pour les petits païens. Présentation typographique agréable, illustration moins réussie.

Missel dominical populaire, Paris, J. O. C. Voir p. 892.

POUCEL, V. S. I. — *Le Petit Missel des enfants.* Toulouse, Apost. de la Prière, 1937, 16 × 13 cm., 64 p., ill. Prix : 3 frs fr.

On retrouvera dans ce « Petit Missel » l'art bien connu de la « Vie de Jésus pour l'enfant » et de « L'école de Jésus ». Une vraie réussite tant par la présentation typographique claire et agréable que par la manière vivante de faire comprendre le S. Sacrifice aux enfants. La brève méthode de préparation et d'action de grâces est prise dans le concret de la vie. Le grand mérite est d'avoir traduit avec une simplicité spécialement fidèle les prières de l'ordinaire de la Messe, sans en supprimer la beauté. Ce livre ne s'adresse pas aux plus petits, mais sera une bonne préparation à l'emploi du Missel complet et à l'intelligence de la liturgie.

SOLE, J., Abbé. — *Paroissial quotidien des enfants.* Anvers, Van Dieren, 1938, 15 × 9 cm., 576 et 24* p., ill.

Missel et vespéral pour tous les jours de l'année. L'auteur atteint parfaitement le double but qu'il se propose : fournir aux enfants un texte qu'ils comprennent et les initier au grand Missel-Vespéral. Typographie excellente. Bonne illustration.

THIRIET, E. M., O. M. I. — *Livret de Messe de communion*, Avignon, Aubanel, 1937, 17 × 11 cm., 110 p. Prix : 3,75 frs fr.

La Nouvelle Revue Théologique a parlé récemment de cet ouvrage (février 1938, p. 247). Suivre ses leçons, c'est infailliblement mieux prier et mieux communier à la sainte messe.

b) Assistance collective

BOURCERET, J. M., Abbé. — *La messe dialoguée des enfants.* Paris, Spes, 1937, 15 × 10 cm., 150 p.

La messe dialoguée, coupée de chants et de prières bien adaptés, est précédée d'une brève étude doctrinale à l'usage du prêtre. Les caractères minuscules de cette partie en rendent la lecture difficile. Un appendice d'une dizaine de pages traite de la confession des enfants.

COLOMB, J., P. S. S. — *Missel des colonies de vacances, des écoles et des patronages.* Lyon, Camus, 1937, 17 × 11 cm., 133 p. Prix : 5 frs fr.

Petit Missel destiné aux enfants de 7 à 14 ans ; très bien réalisé. La réduction de la liturgie aux grandes idées générales du dogme est excellente et l'adaptation bien réussie. Nous nous plaisons à souligner la variété du choix des Messes — 30 « propres » adaptés aux fêtes et temps liturgiques — la Messe dirigée et expliquée, et tout spécialement

les messes en chœurs parlés. Les qualités de cet opuscule ressortiraient encore davantage si le texte était servi par une présentation typographique plus jeune, plus suggestive, inspirée, par exemple, des publications populaires et combien attrayantes de la J. O. C.

COTTIAUX, J., Abbé. — *Par Jésus-Christ Notre-Seigneur.* Seraing, Collège St. Martin, 1937, 16 × 11 cm., 12 p. Prix : 1 fr.

Dialogues et chants alternent heureusement, inspirés par la liturgie et bien adaptés aux élèves d'humanités. La mélodie, facile et originale, soutient vraiment la prière.

MARTIN, J., Abbé. — *Messe dialoguée et chantée.* Toulouse, Apost. de la Prière, 1937, 24 p. Prix : 0,75 fr. fr.

Les dialogues de cette brochure suivent bien l'esprit des prières de la messe. Les chants qui les entrecoupent aideront les élèves à mieux participer au S. Sacrifice. Présentation claire et simple.

La Messe pour tous. Poitiers, Ed. Cercle Ecclesia, Paris, Mignard, 1936, 15 × 10 cm., 38 p. Prix : 1 fr. fr., éd. cart : 2 frs fr.

La brochure se définit elle-même : « Un cérémonial de l'action collective des fidèles pendant le S. Sacrifice. — Un cérémonial des prières collectives des prières du matin et du soir en union avec la Messe, inspirée de la liturgie antique ». Bonne méthode pour varier la participation active des fidèles à la Messe. Les prières et les psalmodies évitent toute monotonie. Se recommande pour les groupes d'élèves, de scouts, de patronages, etc.

Prions pour les défunts. Lophem, Apost. liturg., 15 × 10 cm., 1936, 40 p., ill.

Excellente idée que de mettre à la portée des fidèles, à l'occasion des funérailles, la splendide liturgie des défunts. L'auteur suit en détail les cérémonies préparatoires, la messe et l'absoute. Cette brochure enseignera que la liturgie n'est pas en dehors de notre vie. Sa sobre illustration et son impression soignée la recommandent spécialement.

VAN AGT, J., Abbé. — *Nouvelle Messe de Communion*, 16 p. Prix : 0,75 fr. fr. ; *Notre Messe collective*, 16 p. Prix : 0,75 fr. fr. Toulouse, Apost. de la Prière, Coll. « Croisade de la Messe », N° 9 et 10.

On connaît assez les livrets de Mr. l'abbé Van Agt pour qu'il soit inutile de les présenter. Ces deux derniers, variés et agréablement présentés, permettront, grâce aux dialogues et aux chants, une participation toujours plus active.

Appendice :

Les enfants de chœur.

LE VAVASSEUR. — *Le Servant de Messe,* Tours, Mame, 1930, 15 × 9 cm., 63 p.

Un des meilleurs guides pour les servants. Les quelques notes historiques et liturgiques leur feront comprendre mieux les cérémonies de la messe. Typographie agréable.

Guide du Servant de Messe, Tours, Mame, 1935, 14 × 9 cm., 16 p.

Livret pour les débutants. Ne contient que les choses strictement nécessaires aux fonctions du servant. Très bonne impression.

L. van der Biest, S. I.

VII. CONFESSION ET COMMUNION

A. Première Communion et Communion Solennelle.

BOLTON, Mère. — *La première communion d'un petit enfant.* Bruxelles, Cénacle, 1937, 22 × 16 cm., 124 p. Prix : 7 frs.

Traduction fidèle, mais en un seul volume, de « A little child's first communion ». On regrette que le traducteur ait laissé tomber l'illustration suggestive et si pédagogique des 6 merveilleuses brochures anglaises.

Petit Evangile à l'usage des Catéchismes de Première Communion, Paris, de Gigord, 3e éd., 1934, 16 × 11 cm., 125 p.

Dans cet ouvrage, où les principaux actes et enseignements du Sauveur sont présentés dans leur suite naturelle et chronologique, l'élève pourra trouver un manuel d'instruction religieuse en même temps qu'un livre de lecture et d'édification.

VARRAUD, J. — *Pour préparer au Grand Jour,* Paris, Lethielleux, 1938, 19 × 12 cm., 88 p. Prix : 10 frs fr.

L'auteur précise la nature de la Communion Solennelle et de la retraite qui y prépare, et donne, pour la réussite de celle-ci, de judicieux conseils.

VARRAUD, J. — *Retraite et Fête de Communion solennelle,* Paris, Lethielleux, 1936, 2e éd., 19 × 12 cm., 195 p.

Rappeler aux enfants la grandeur et les prérogatives de leur vocation chrétienne, ses principales obligations, son épanouissement dans une intense dévotion eucharistique et mariale... tel sera le but du prédicateur chargé de la retraite préparatoire. Voir N.R.Th., juin 1938, p. 762.

L. Collet, S. I.

B. Confession.

BESNARD, J., P. S. S. — *La Confession des Enfants.* Paris, Spes, 1936, 17 × 13 cm., 52 p. Prix : 2,50 frs fr.

L'auteur veut aider à « utiliser au maximum les moyens d'action individuelle » pour la formation de la conscience des enfants. I. Présupposés à la confession (formation de la conscience, confiance au prêtre). II. La confession proprement dite. III. Assurer les fruits de la confession. Dans chacun de ces chapitres, l'A. montre la part de l'enfant, la part du prêtre ou du catéchiste.

Nombreuses références d'un choix très judicieux sur les différents sujets touchés. — Excellent instrument de travail pour les jeunes prêtres et les catéchistes. Voir N.R.Th., février 1938, p. 246.

DUROY, M. — *Examen de conscience de deux petits Croisés,* Toulouse, Apost. de la Prière, 1936, 13 × 19 cm., 32 p. Prix : 1,25 fr. fr.

Excellent pour une première initiation des tout-petits (6-8 ans) à la Confession. — Seize pages de texte en grands caractères. Quinze autres pages mettent en scène les fautes de Guy et Monique : paresse, distraction dans la prière, mensonge, colère, vanité, etc.

Regrettons qu'il n'y ait rien sur la contrition si souvent négligée dans la confession des enfants.

Ma Confession, par un prêtre. Paris, Lethielleux, 1937, 16 × 12 cm., 16 p. Prix : 1 fr. fr.

Cette petite plaquette simple, directe, avenante, n'a qu'un but : donner à l'enfant le respect du sacrement de Pénitence et le goût de la confession fréquente. On y insiste sur la contrition. Une réussite.

M. Robinet, S. I.

DEUXIEME SECTION.

VIE CHRETIENNE INTEGRALE

I. PÉDAGOGIE RELIGIEUSE

ADMARY, M. — *Essai sur la formation chrétienne des enfants.* Coll. Petite bibliothèque d'éducation 20. Paris, Edit. Mariage et Famille, 1937, 19 × 12 cm., 128 p. Prix : 9 frs fr.

Comment, par le dessin, le chant, le jeu, faire comprendre Dieu à l'enfant : voilà l'idée maîtresse de ce livre clair et précis, où l'auteur livre avec simplicité le résultat des nombreuses expériences faites par elle au cours de l'éducation de ses dix enfants. Beaucoup d'exemples pratiques et d'illustrations.

BOHLER, L., O. F. M. — *Le Christ au Collège,* Paris, Téqui, 1911, 19 × 12 cm., XXVIII-146 p. Prix : 7,50 frs fr.

L'ECOLE DES PARENTS. — *L'Enfance,* 1930, 241 p. — *L'Adolescence,* 1931, 350 p. — *Le Jeunesse,* 1932, 378 p. — Paris, Lanore, 3 vol., 18 × 12 cm. Prix : 12, 12, 12 frs fr. — *Education et Contre-Education : les influences extérieures et la famille,* Paris, Spes, I, 1936, 18 × 12 cm., 343 p. Prix : 12 frs fr. ; II, 1937, 18 × 12 cm., 223 p. Prix : 15 frs fr.

Compte-rendus des Congrès annuels de l'Ecole des Parents, que préside avec tant de zèle et de compétence Madame Vérine. Ces études, actuelles, courageuses, réalistes et constructives sont susceptibles de faire le plus grand bien. Tout éducateur devrait les posséder.

JULIEN, CH. — *Les Cercles d'Etudes Féminins,* Défense, Principes, Réalisations. Coll. « Problèmes d'Education », Paris, Desclée De Brouwer, 1936, 19 × 12 cm., 256 p. Prix : 10 frs fr.

Doutez-vous de la nécessité actuelle des Cercles d'Etudes Féminins, désirez-vous savoir en quoi ils consistent exactement et comment les diriger efficacement, méthodiquement... ? Ce livre vous satisfera : il vous fera voir dans les C.E.F. l'instrument unique de formation religieuse, doctrinale et sociale post-scolaire de la jeune fille moderne.

Se recommande spécialement à l'attention des éducatrices et personnes d'œuvres capables de promouvoir l'éclosion de C.E.F. dans les pensionnats et surtout leur développement dans les paroisses urbaines et rurales.

MONTIER, E. — *L'Idéal Collège*, Paris, Bruxelles, Desclée De Brouwer, Coll. « Problèmes d'Education », 1937, 18 × 12 cm., 336 p. Prix : 15 frs fr.

A la lumière de ses souvenirs scolaires et de l'expérience de son professorat, l'auteur esquisse le portrait d'un collège idéal, école d'autorité et de liberté, d'enthousiasme, de vie sociale, de religion.

PRADEL, H., Chan. — *L'éducation de la politesse,* Paris, Téqui, 1937, 18 × 12 cm., 144 p. Prix : 6 frs fr.

Ce petit ouvrage est mieux qu'un recueil de conseils pratiques et qu'un traité de politesse : c'est un rappel opportun des principes, qui, nous le souhaitons avec l'auteur, aidera nos jeunes gens à s'élever « de la bonne éducation à l'éducation intégrale », et « de la politesse à l'esprit chrétien » ; à recommander à tous les éducateurs.

PRADEL, H., Chan. — *Les loisirs des jeunes,* Paris, Spes, 1937, 19 × 12 cm., 240 p. Prix : 9 frs fr. Voir N. R. Th. 1937, p. 927.

VERINE, Mme. — *L'art d'aimer ses enfants.* Paris, Spes, 1937, 18 × 12 cm., 318 p. Prix : 15 frs fr.

Style alerte, vie débordante, conception moderne et profondément chrétienne de l'éducation, autant de qualités qui rendent attrayante la lecture de ce livre destiné aux futurs ou aux jeunes époux, et aussi à tous ceux qui s'intéressent à la formation des enfants.

J. M. Cardol, S. I.

II. DEUX MÉTHODES D'ÉDUCATION

A. Apostolat de la Prière et Croisade Eucharistique.

BOISSY, F., Chan. — *Evangile du Croisé.* Toulouse, Apostolat de la Prière, 1937, 10 × 15 cm., 171 p. Prix : 4,75 frs fr.

Ce livre a le grand avantage d'être le résultat de l'expérience de plusieurs années, faite par l'auteur dans les Croisades du Vivarais.

Au long de ses 170 pages, s'égrènent les principales scènes de l'Evangile, suivies chaque fois d'une série de 15 à 20 questions permettant l'explication appropriée, orale ou écrite. Ajoutons avec l'auteur que le livre pourrait servir d'initiation à la Méditation de l'Evangile. Très utile non seulement pour les groupes de Croisade, mais aussi dans les écoles catholiques et pour les cours de catéchisme.

BOISSY, F., Chan. — *Consignes de travail.* Toulouse, Apostolat de la Prière, 1938, 18 × 11 cm., 16 p. Prix : 1 fr. fr.

M. le Chanoine Boissy applique à la Croisade une des grandes idées du Chan. Cardyn, fondateur de la J.O.C. : « Concréter les principes de formation intérieure dans quelques activités précises et ordonnées ». La première partie de la brochure expose en détail une de ces consignes de travail et sa réalisation concrète : une enquête sur le baptême. Dans la seconde partie, l'auteur tire les enseignements que lui suggèrent les résultats de cette méthode active.

CHEVROT, G., Chan. — *La Formation Eucharistique des Enfants au Foyer.* Toulouse, Apostolat de la Prière, 1938, 17 × 11 cm., 15 p.

C'est le texte du rapport présenté par M. le Chan. Chevrot au Congrès Eucharistique de Lisieux en juillet 1937. S'adressant à des Dames, à des Mamans surtout, l'auteur leur donne de judicieux conseils en vue de la préparation des enfants à la communion précoce et fréquente. Excellentes suggestions dictées par une grande expérience des âmes et une profonde connaissance de la psychologie de l'enfant.

DERELY, J. M., S. I. — *Croisillons, Tout petits croisés,* Toulouse, Apostolat de la Prière, s. d., 13 × 9 cm., 16 p.

Directives pour l'organisation et les réunions des « croisillons ». Recrutement. Rôle des zélatrices. Expériences réalisées.

DERELY, J. M., S. I. — *A l'école de Nazareth, Le croisé reproduit la vie du Christ enfant,* Toulouse, Apostolat de la Prière, 1937, 18 × 11 cm., 16 p.

La croisade veut faire vivre de la vie du Christ. Pour réaliser ce programme, elle présente au croisé Jésus, son modèle, son frère, enfant soumis et obéissant. Plus tard, au cadet, adolescent, elle montrera le Christ adolescent. C'est une des applications de la méthode progressive de la croisade.

L'Evangile et la Formation de l'enfant dans la Croisade Eucharistique. (XV^e^ Session des Dirigeants de la C. E., Croisés et Cadets du Christ, à Nevers-Paray-le Monial, 1936), Toulouse, Apostolat de la Prière, 1937, 24 × 15 cm., 181 p. Prix : 10 frs fr.

Pour la seconde fois, les Dirigeants de la Croisade Eucharistique en France éditent, en un seul ouvrage, l'ensemble des rapports et échanges de vues de leur Session générale. (Voir pour la Session XIII^e^ : « La Vie Sacramentelle et la formation chrétienne », Toulouse. — Ap. de la P.). Les onze leçons qui constituent ce volume se groupent toutes autour d'une idée centrale : Comment présenter l'Evangile, comment l'exploiter pour la formation chrétienne, surnaturelle de nos enfants ? Les noms des différents orateurs sont à eux seuls un témoignage suffisant de la valeur de ces travaux.

PARRA, CH., S. I. — *Croisade Eucharistique et Vocation Sacerdotale,* Toulouse, Apostolat de la Prière, 1938, 20 × 14 cm., 18 p.

Rapport présenté par l'auteur au « Congrès pour le Recrutement sacerdotal » de Bourges en octobre 1937. Après avoir montré par les faits

et les chiffres l'influence de la Croisade Eucharistique dans le domaine de la Vocation, le R. P. Parra explique comment, par son ascèse, la Croisade éveille chez l'enfant la générosité et l'habitude du « surnaturel » qui le rendront capable d'entendre l'appel d'en haut et d'y répondre.

POULIN, A., S. I. et LARAMEE, J., S. I. — *Une Ecole de Formation : la Croisade Eucharistique,* Montréal (Canada). Secrétariat de la C. E., 1937, 19 × 14 cm., 206 p. Prix : 15 frs env.

Un livre précieux pour les Directeurs et Zélatrices de Croisade Eucharistique. Exposé clair et complet des doctrines et des méthodes propres à la Croisade. Le grand mérite de l'ouvrage est de confronter les principes et leurs applications concrètes, la théorie et la pratique. On y sent la marque de l'expérience : de là, grande souplesse, beaucoup de nuances qui révèlent une psychologie profonde. Ce livre est de premier plan dans la bibliographie de la Croisade Eucharistique. Il sera un instrument de travail très apprécié aussi pour tous les prêtres et les catéchistes.

VIALAR, H., S. I. — *Manuel de l'Apôtre-Chef d'Equipe de la Croisade Eucharistique* (Garçons et fillettes), Toulouse, Apostolat de la Prière, 1938, 16 × 10 cm., 46 p. Prix : 1,50 fr. fr.

Destiné aux apôtres de la Croisade Eucharistique de l'A. P. en France, ce manuel leur rappelle, en termes clairs et précis, leur rôle dans la Croisade, en particulier la part qui leur incombe dans la préparation des réunions. Malgré un bon effort pour la présentation typographique, la présentation extérieure pourrait être plus « jeune ». Au point de vue pédagogique, regrettons dans le sous-titre, l'assemblage « Garçons et fillettes ».

M. Robinet, S. I.

B. Scoutisme.

FOLLIET, J. — *La spiritualité de la Route,* Paris, Bloud et Gay, 1937, 19 × 11 cm., 192 p.

C'est un idéal élevé que l'auteur propose à ses frères routiers, et les médiocres auront de la peine à le suivre. Mais, pour ceux qui ont compris la parole de Jésus : « Je suis la Route », cette application nuancée et concrète des règles traditionnelles de la spiritualité catholique aux conditions de leur vie sera, sinon une révélation, en tout cas un soutien et un aiguillon.

A recommander chaudement à tous ceux que tente « la belle aventure de la Route », routiers scouts et compagnons de S. François.

MONIER, P., S. I. — *L'Idéal,* Paris, Spes, 1936, 2e éd., 20 × 14 cm., 194 p.

Expression mûrie, élaborée en contact intime avec des âmes jeunes et vibrantes, de cet Idéal humano-divin vers lequel inconsciemment tendent tous les cœurs épris de nobles ascensions, et dont la parfaite réalisation est le Christ-Jésus. Dans ses grandes lignes, la poursuite de cet idéal exige une « âme vraie », « un cœur bon », « une vie riche de rayonnement fécond »... Pour les guides auxquelles s'adresse spécialement ce livre, l'Idéal trouve sa réalisation concrète et progressive dans

la pratique inspirée des principes et de la loi du guidisme. Pour tous, son épanouissement consiste dans l'amour, la paix et la joie, fruits de la charité. Il est difficile de rendre la puissante unité et l'entraînante progression de cette synthèse, plus encore, la richesse de pensée et de sève spirituelle, d'inspiration évangélique et d'originalité dans le tour de pensée ou les expressions. Bien des pages sont à méditer...

J. M. Cardol, S. I. et L. Collet, S. I.

III. FORMATION A LA VIE INTÉRIEURE

A. Livres de Piété.

N. B. Voir aussi Croisade Eucharistique et Liturgie.

1. Piété Eucharistique.

BERNARD, F. — *Jésus et moi.* Préparations et Actions de grâces pour la Communion des Aînés de la Croisade. Toulouse, Apostolat de la Prière, 1937, 16 × 10 cm., 216 p. Prix : 6,50 frs fr.

Suite de courtes méditations sur l'Evangile, appliquées au propre du temps et des Saints ; très suggestives, vivantes, avec application à la vie concrète des jeunes de 12 à 15 ans. Ce petit volume est à recommander aux élèves des collèges et pensionnats. Il peut servir directement aux élèves ou bien aux aumôniers et professeurs qui feraient l'action de grâces à haute voix.

M. Robinet, S. I.

2. Livres de dévotion pour enfants.

MARIE-HELENE. — *Jésus sourit aux petits enfants bleus,* Toulouse, Apostolat de la Prière, 1937, 19 × 12 cm., 94 p., ill. de Calvet-Rogniat. Prix : 4 frs fr.

C'est tout l'esprit de l'Apostolat de la Prière, de la Croisade, qui est enseigné dans l'histoire de ces deux enfants habillés de bleu, qui, par amour de leur grand ami Jésus, vont de sacrifices en sacrifices dans le chemin de la perfection. C'est une nourriture très saine que les enfants assimileront facilement grâce au récit naturel et vivant.

PLAQUEVENT, J. — *Petites Prières,* Paris, éd. du Seuil, 1936, 13 × 9 cm., 16 p., ill. H. Sjöberg. Prix : 1 fr. fr.

Petites prières qui scandent heureusement la journée de nos petits. Qu'ils se lèvent ou se débarbouillent, qu'ils se promènent ou se mettent au travail, qu'ils aient mal ou qu'ils chantent, à chaque moment du jour une petite invocation facile et rythmée les aide à offrir leur action au petit Jésus.

Ce livret joliment illustré et d'un prix très modique sera d'une aide précieuse pour toutes les personnes qui s'occupent des petits enfants.

Ch. Pety de Thozée, S. I.

SERRE-BALLEYGUIER, Mme. — *Petite Histoire de la dévotion*

au Sacré-Cœur, Toulouse, Apostolat de la Prière, 1937, 16 × 10 cm., 86 p., 3 hors textes. Prix : 3,75 frs fr.

Histoire de la dévotion depuis les apparitions jusqu'au triomphe des fêtes du S.-C. et du Christ-Roi. Les motifs de cette dévotion, ses pratiques et les promesses de N. S. sont commentés en termes simples à la portée des enfants.

3. Méditations pour adolescents.

BAZELAIRE, M., DE, S. I. — *Douze méditations sur l'apostolat, Aux militantes de l'action catholique*, Toulouse, Apostolat de la Prière, 1937, 16 × 10 cm., 96 p. Prix : 3 frs fr.

Ce recueil de méditations est écrit pour les militantes de l'action catholique. Ces jeunes apôtres y trouveront des pages bienfaisantes sur les devoirs et les méthodes de l'apostolat laïc.

GOOSSENS, A., S. I. — *Adoro Te*, Tournai, Desclée, 1932, 16 × 10 cm., 36 p. Prix : 1,25 fr.

Paraphrase, sous forme d'action de grâces, de l'hymne Adoro Te.

GOOSSENS, A., S. I. — *Consignes du jeune homme chrétien*, 2e éd. Tournai, Desclée, 1937, 16 × 9 cm., 294 p. Prix : 6 frs.

La 1e édition — rapidement épuisée — traitait surtout des fondements de la vie chrétienne. Cette nouvelle édition, en un nombre de méditations presque doublé, propose à la méditation du jeune homme tous les aspects de sa vie et les vertus qui lui sont propres ; l'auteur insiste plus spécialement sur la charité. Style direct et cordial ; expression d'une âme d'apôtre qui connaît et aime la jeunesse. Ce petit livre rendra de précieux services non seulement à ceux à qui il s'adresse mais encore à tous ceux qui ont charge d'âmes.

MAMPAEY, A. — *Conquête par la prière. Méditations de Carême.* Bruxelles, J. I. C. F., 1937, 16 × 13 cm., 132 p. Prix : 9 frs. — *Préparons Noël par la prière. Méditations de l'Avent.* Bruxelles, J. I. C. F., Ixelles, Edit. Novissima, 33 rue de la Concorde, 1937, 16 × 13 cm., 80 p. Prix : 9 frs.

Voici deux livres d'un prix inestimable pour les jeunes militantes d'action catholique. Ces méditations, concises, nettes et adaptées à notre époque et à l'esprit apostolique des jicistes, feront le plus grand bien.

ROFFAT, Cl. — *Saint Paul vous parle*, Paris, Spes, 1937, 19 × 12 cm., 240 p. Prix : 15 frs fr.

Commentaire des plus belles pages des épîtres, dédié aux jeunes de l'Action catholique ; commentaire nourri, jeune, moderne. Puissent nos militants le connaître et le méditer ! Voir N.R.Th., 1938, p. 362.

SERRE-BALLEYGUIER, Mme. — *Méditations pour adolescents*, (garçons et filles). Paris, Spes, 1937, 16 × 13 cm., 76 p. Prix : 5 frs fr.

C'est le sermon sur la montagne et le Notre Père que l'auteur propose à la méditation de ceux et de celles qui entrent dans l'adolescence. Particulièrement bien adapté pour les enfants de 12 à 15 ans.

SIMONET, A., Abbé. — *L'Evangile Dominical expliqué et brièvement médité*, Paris, Lanore et Ducrot, Nlle éd., 1922, 15 × 10 cm., 320 p.

TOTH, T., Mgr. — *A la jeunesse catholique. La religion et la jeunesse.* Traduit du hongrois par Mme de Mariassy. Mulhouse, éd. Salvator, Tournai, Casterman, 1937, 20 × 13 cm., 230 p. Prix : 22,50 frs.

On sait que Mgr Tóth possède l'art de parler à la jeunesse. Cet ouvrage sera, comme tous les autres, « une lumière et une force ».

J. Lemaire, S. I.

4. Piété Mariale.

ALCIETTE, A. P. — *Le beau voyage ou deux enfants à Lourdes*, Paris, Lethielleux, 1938, 19 × 12 cm., 128 p., ill. Prix : 12 frs fr.

Lourdes mis à la portée des enfants, expliqué, non d'une manière sèche, mais, par un récit vivant, attrayant et émouvant. Enfants... et parents le liront avec joie.

ANDRE, M. — *La Divine Mère des Petits Enfants*, Desclée De Brouwer, 1936, 19 × 14 cm., 146 p., ill. de Cadet-Fillerin. Prix : 7,50 frs.

Voir N.R.Th. février 1937, p. 223.

Foyer Notre-Dame. Bruxelles, éd. Congr. Mar. 24, Boulevard St. Michel, 22 × 13 cm., 16 p. Prix : 5 frs l'an.

Livrets mensuels de vie intérieure et mariale, parfaitement adaptés à la mentalité de nos grands élèves. Prières, méditations, poésies.

GUELIN, G. — *Ta Maman du Ciel*, Toulouse, Apostolat de la Prière, 1938, 19 × 12 cm., 98 p., ill. Prix : 4,50 frs fr.

« C'est l'histoire de la Maman du Ciel, en une série de tableaux, empruntés à l'Evangile, tableaux où l'artiste a nuancé les couleurs avec un art consommé. Il semble que l'on voit déjà les chers petits, ravis et séduits, tourner vite le feuillet du chapitre achevé, impatients de goûter ce qui suit. »

GOLDIE, A. — *Petite histoire de Notre-Dame de Boulogne* racontée aux enfants. Boulogne et Toulouse, Apostolat de la Prière, 1937, 18 × 13 cm., 32 p. Prix : 1,50 fr. fr.

Une charmante conversation de trois enfants résume l'histoire merveilleuse de N.-D. de Boulogne et prépare ainsi les enfants au Congrès Marial national de 1938.

JEGLOT, C. — *A l'école de la Vierge* (Cycle liturgique), Paris, Spes, 1937, 19 × 14 cm., 265 p. Prix : 15 frs fr.

Tous liront, ou mieux, méditeront avec le plus grand profit ce livre qui s'adresse plus particulièrement aux jeunes filles. La fraîcheur, la poésie, la merveilleuse compréhension de la Vierge, les applications parfaitement adaptées au sujet recommandent cet ouvrage profondément chrétien.

MALEGUE, J. — *De l'Annonciation à la Nativité*, Paris, Flammarion, 1935, 17 × 13 cm., 175 p., ill. Prix : 12 frs fr.

En quatre chapitres très riches, l'auteur exprime toute la splendeur des premiers mystères joyeux. De nombreuses reproductions de tableaux, finement commentées dans le 2e chapitre, nous donnent des événements divins une connaissance réelle, concrète et savoureuse. Nous avons une préférence marquée pour les 50 premières pages qui contiennent sur la mission de Marie d'incomparables aperçus. Pour professeurs et jeunes gens cultivés.

MASSON, J., S. I. — *Reine des Apôtres*, Louvain, Pro Apostolis, 1937, 16 × 12 cm., 44 p., dessins de Richard Krack.

« Humble et simple prière » d'un cœur « sans orgueil et sans préjugés », pour ses frères d'Afrique et d'Orient qu'il recommande à la Mère de tous en lui rappelant ses titres de prédilection : Reine de la Paix, Siège de la Sagesse, Joie d'Israël... C'est ainsi qu'on parle à une maman de ses enfants.

PERROY, M. — *Notre-Dame de tout Nom*, Paris, Desclée De Brouwer, 1938, 19 × 12 cm., 224 p. Prix : 15 frs fr.

Un des meilleurs livres qui ait été écrit à l'honneur de Notre-Dame en cette année du Jubilé français.

Prières à Notre-Dame, 8e éd., 32e mille, Bruxelles, éd. Congr. Mar., 24 Boulevard St. Michel, 14 × 8 cm., 16 p. Prix : 0,50 fr. ; par cent : 0,30 fr.

Un choix unique des plus belles prières mariales.

SCHRIJVERS, J., C. SS. R. — *Ma mère*, 14e mille, Bruxelles, éd. Univ., Paris, Desclée De Brouwer, 1938, 17 × 10 cm., 150 p. Prix : 8 frs fr.

Les écrits spirituels du R. P. ont connu en bien des pays un succès mérité. Le présent ouvrage est digne des autres. La simple piété mêlée à une profonde vérité, des exposés lumineux entrecoupés de colloques naturels et directs en rendent la lecture et la méditation agréables, aisées et combien utiles. Sera déjà lu avec fruit par les adolescents.

J. Saatman, S. I. et G. Sterken, S. I.

B. Directives pour les jeunes.

BARON, R., Eudiste. — *Pour que ta vie soit belle*, dans collection « Paroles de vie », Paris, Bruxelles, Desclée De Brouwer, 1937, 14 × 9 cm., 110 p. Prix : 4 frs fr.

Encore une excellente brochure de la série « Paroles de vie ». Celle-ci s'adresse « aux jeunes qui veulent lutter, tenir, vaincre et monter ». Nous aimons la leçon d'optimisme qui s'en dégage non pour ce que l'optimisme seul réussisse auprès des jeunes, mais parce qu'il doit former le « climat » de toute vie chrétienne.

FLORY, J. — *Pour vivre en chrétien*, Paris, Spes, 1937, 18 × 12 cm., 252 p. Prix : 12 frs fr.

Livre de premier plan. L'auteur des « simples conseils pour étudier » (dont on sait le succès mérité), donne ici toute sa mesure. Prêtre zélé, éducateur expérimenté, il donne aux jeunes gens qui essaient de réaliser intégralement l'idéal chrétien un ensemble de directives qui les aidera efficacement. Puisse cet ouvrage devenir le livre de chevet de nos jeunes catholiques, de ceux-là surtout « qui mettent leur fierté et leur joie à vivre en grâce continuellement ».

GOOSSENS, A., S. I. — *Directives, I. Actions Journalières*, Paris, Tournai, Desclée De Brouwer, 2e éd. 1937, 16 × 10 cm., 130 p. Prix : 3,50 frs.

Excellent manuel, où l'expérience d'un maître expérimenté s'exprime en formules nettes, précises, alertes, conquérantes.

TARIT, E. — *Le chemin de la vie*, livre du jeune chrétien au lendemain de la communion solennelle, Bruxelles, Ed. Univ., 1936, 16 × 10 cm., 192 p. Prix : 4 frs fr.

Les jeunes trouveront plaisir et profit à lire et à méditer ces pages, que la Revue a déjà analysées dans son n° d'octobre 1937, p. 927.

TOTH, T., Mgr. — *Le caractère du jeune homme*. Traduit du hongrois par Mme de Mariassy. Mulhouse, éd. Salvator, Tournai, Casterman, 1938, 20 × 13 cm., 240 p. Prix : 16,50 frs fr.

Dans ce nouvel ouvrage, Mgr Tóth exhorte les jeunes à devenir des hommes à la volonté inflexible, qui ne reculent devant aucun des austères devoirs dont la vie est faite.

J. M. Cardol, S. I. et J. Hainaut, S. I.

C. Lectures édifiantes.

1. Vie de Saints.

ANDRE, M. — *Le Père Charles de Foucauld*, Toulouse, Apost. de la Prière, 1938, Coll. « Romans-Ciné », n° 6, 21 × 14 cm., 112 p., ill. Prix : 6,50 frs fr.

Excellente biographie pour les jeunes (11 à 16 ans) ; style sobre mais alerte, pas de longueurs. L'auteur sait à bon escient suggérer les conclusions qui font réfléchir. Présentation très soignée comme les autres ouvrages de cette collection. Illustration fine et de bon goût. Conviendrait pour lectures en classe, à l'étude, au pensionnat, etc.

BEAUFAYS, P. I., O. F. M. — *Sainte Rose de Viterbe*, propagandiste de l'A. C., Coll. « Les Saints Laïques », Bruxelles, éd. du Chant d'Oiseau, Paris, Lethielleux, 1937, 20 × 13 cm., 55 p. Prix : 2,50 frs.

Courte et captivante biographie ; le titre en souligne l'actualité. Brillante reconstitution de la société médiévale, description dramatique des mœurs et coutumes de ce temps.

BEYLARD, H., S. I. — *Saint André Bobola*, Coll. A. M. D. G., Toulouse, Apost. de la Prière, 1938, 19 × 12 cm., 48 p. Prix : 2,50 frs fr.

En quelques pages alertes, voici l'histoire du nouveau saint polonais. Comme les ouvrages précédents de la même collection, celui-ci plaira aux jeunes gens.

LAURAND, L. — *Sainte Bernadette.* Paris, Education Intégrale, 1935, 18 × 12 cm., 80 p. Prix : 4 frs fr.

Après avoir résumé la vie de Bernadette, à Lourdes, l'auteur retrace sa vie cachée à Nevers, et s'attache à la faire connaître de ceux qui, par leur position en ce monde, sont les frères de la petite bergère de Bertrès.

MAIALE, Abbé. — *Pâquerette, le petite fleur d'avril, Paulette B..., 1917-1931,* Toulouse, Apostolat de la Prière, 1937, 19 × 12 cm., 115 p., ill. Prix : 4 frs fr.

Une âme pure et pieuse, par volonté plus que par inclination naturelle, qui se forme au surnaturel et que mûrit la souffrance ; une fleur qui s'épanouit dans la charité et le zèle des âmes.

MOULY, J., P. S. S. — *Vers le Sacerdoce par le sacrifice : L'Abbé Baudin, 1910-1929,* Toulouse, Apostolat de la Prière, 1937, 18 × 12 cm., 190 p.

L'abbé Baudin mourut prématurément après un an de séminaire. Il a cependant assez vécu pour révéler une physionomie très sympathique. L'auteur nous décrit d'abord les fondements de sa courte existence qui sont l'éducation reçue dans une nombreuse famille, d'une mère particulièrement pieuse, et la dévotion à la Vierge. Puis vient le déroulement des années vécues par le jeune homme et qu'il sanctifia surtout dans la maladie.

SEVERIN, T., S. I. — *Jean Berchmans,* Un Saint, Un Jeune, Un Belge, Bruxelles, éd. Univ., 1938, 18 × 12 cm., 64 p., ill. Prix : 5 frs.

Biographie alerte et rapide dédiée aux jeunes gens de 14-15 ans. Sera lue aussi avec profit par les aînés. L'auteur désirait évoquer le souvenir aimable et souriant du Patron de la jeunesse Belge ; il y réussit certainement.

SULLEROT, L. — *Edouard de Froissard de Broissia,* Dijon, Librairie Benoist, 1937, 24 × 16 cm., 54 p.

Un jeune prêtre, mort victime de son zèle sacerdotal. Le sacrifice suprême avait été préparé par une vie de détachement, d'union à Dieu, de dévouement total. Un apôtre, et un apôtre moderne. L'éminent auteur a sobrement dégagé la leçon de cette vie.

TAILLIEZ, P. — *Une âme de feu ; Pierre De Coster,* Jésuite, Toulouse, Apostolat de la Prière, 1937, 21 × 14 cm., 190 p.

La vie d'un apôtre au dévouement inlassable qui, simultanément, se dépensa avec ardeur pleine de charité et de zèle au service des forains, des malades, des apaches, des soldats durant la guerre, et des étudiants.

YVER, C. — *Roger Scherpereel, 1914-1935,* Toulouse, Apostolat de la Prière, 1936, 21 × 18 cm., 52 p. Prix : 4 frs fr.

La biographie est écrite par Colette Yver et la préface par Joseph Folliet. Ces deux noms recommandent le livre avant sa lecture. Celui qui le lira ne sera pas déçu. Il y trouvera la vie, d'abord d'un sérieux étudiant, puis d'un employé modèle.

M. Robinet, S. I. et A. Wankenne, S. I.

2. Lectures diverses.

BRIFAUT, H. — *Juanito... croisé d'Espagne*, Coll. « Romans-Ciné », ill., Toulouse, Apostolat de la Prière, 1937, 22 × 14 cm., 64 p. Prix : 3,50 frs fr.

Juanito, véritable petit héros de légende, parvient par sa souffrance et sa générosité à sauver l'âme d'un communiste renégat. Le drame se passe en pleine guerre civile d'Espagne. Vivant, alerte, très bienfaisant, sans mièvrerie. Spécialement adapté pour croisés de 12 à 15 ans.

MELLOY, C. — *Contes de Noël et d'Epiphanie.* Paris, Desclée De Brouwer, 1936, 20 × 12 cm., 196 p., ill.

Rien de plus charmant, de plus frais, de plus profondément chrétien que ces contes. Ils charmeront les enfants et les prépareront aux fêtes de Noël.

QUERCY, J. — *L'Anesse de Jésus,* Paris, Lanore, 1935, 23 × 18 cm., 62 p., ill. de L. Mazetier.

Récit charmant, de nature à intéresser vivement les petits.

SABINE DU JEU. — *La légende dorée des petits,* Averbode, Abbaye ; Tournai, Casterman, 1937, 23 × 18 cm., 62 p., ill. de Anker. Prix : 8 frs.

Légendes délicieuses qui intéresseront sûrement les petits ; peut-être risquent-elles de leur donner une légendaire conception de la sainteté ?

G. Sterken, S. I.

3. Quelques pièces ou saynètes pour illustrer l'enseignement religieux.

Collection « Fêtes et Jeux de Croisade Eucharistique », Série Jaune : Saynètes et Actions scéniques. Série Verte : Chœurs parlés, Toulouse, Apostolat de la Prière, Cahiers n° 1, 1938, 21 × 13 cm., 32 p. Prix : 2 frs fr. par cahier.

Une mine précieuse, pour les dirigeants de croisade.

BEYLARD, H. — *Le jeu de la divine charité,* tableaux évangéliques et chœur parlé, Toulouse, Apostolat de la Prière, 1936, 21 × 13 cm., 34 p. Prix : 3,50 frs fr.

GODIN, Abbé. — *Scènes d'Evangile préjocistes.* Voir plus loin p. 893.

GOUBERT, P., S. I. — *Vivien,* drame épique en trois actes, Lyon, Paris, Vitte, 1935, 20 × 13 cm., 118 p.

Le P. Paul Goubert ressuscite, en beaux alexandrins presque classiques, le geste des Aliscamps. Le sacre du chevalier Vivien, la trahison dans la forêt où Vivien tombe aux mains des infidèles, le pardon du traître, voilà des scènes capables d'émouvoir un auditoire de collège.

GRALL, H. — *Saturnin.* Pièce en 4 actes, Coll. « Scènes et récits de la vie ouvrière », Paris, lib. J. O., 12 av. Sœur Rosalie, 1938, 18 × 11 cm., 102 p. Prix : 4 frs fr.

Mise en scène d'un conflit entre patrons et ouvriers, apaisé par le zèle d'un apôtre jociste qui sacrifie sa vie à cette cause. Pourrait faire beaucoup de bien aux « grands » des collèges.

LORRAINE, J. — *Fraternité Ouvrière,* 40 p. — *L'Ecole Radieuse,* 32 p. Paris, lib. J. O., 12 av. Sœur Rosalie, 1938, 18 × 11 cm. Prix : 3 frs fr.

Deux jeux scéniques représentés, l'un à S^t^ Etienne, l'autre à Lille, le 15 mai dernier, avec le plus grand succès.

RENIER, V. — *La dernière étape.* Pièce sociale en trois actes. Waremme, Fraipont-Boden, 1933, 22 × 14 cm., 42 p. Prix : 7,50 frs.

Cette pièce retrace l'évolution d'un homme dévoyé mais sincère, du communisme à la J.O.C. Ces trois actes pourront se jouer avec profit dans les milieux jocistes.

L. Van der Biest, S. I.

IV. APPRENTISSAGE DE L'APOSTOLAT

A. Action Catholique.

1. Doctrine générale.

BOUCHAGE, FR., C. SS. R. — *Préparation Spirituelle à l'Action Catholique.* Paris, Beauchesne, 1936, 19 × 12 cm., X-162 p. Prix : 7 frs fr.

Rappel opportun, motivé et détaillé de la nécessité de la formation spirituelle pour tout apostolat fécond. Exposé des éléments principaux de cette formation.

LELOTTE, F., S. I. — *Le rôle et l'organisation des Oeuvres au collège.* Ed. Univ., Bruxelles, 1937, 23 × 15 cm., 23 p. Prix : 3 frs.

L'auteur expose d'abord les principes généraux relatifs au rôle des diverses œuvres, puis donne un exemple d'organisation pratique. Dans une troisième partie, il étudie en particulier le rôle du scoutisme au Collège.

LELOTTE, F., S. I. — *Pour réaliser l'Action Catholique,* Tournai, Casterman, 1938, 19 × 13 cm., 210 p. Prix : 15 frs.

Excellent manuel pratique. Les aumôniers et les militants d'A. C. y trouveront, en outre, une abondante bibliographie et un florilège de textes sur l'A. C.

J. M. Cardol, S. I.

2. J. O. C.

a. Livres particulièrement recommandés au point de vue de l'enseignement religieux et de la vie chrétienne intégrale.

Avec le Christ. Missel dominical populaire, présenté par Dom Lefèbvre. Edit. ouvrières, Av. Sœur Rosalie, 12, Paris, 1937, 15 × 11 cm., 273 p. Prix : 15 frs fr.

Voici une réussite admirable. Un missel populaire taillé en pleine vie réelle et qui n'a pas peur de s'en servir pour traduire en langage adapté les richesses cachées de la liturgie. Sans doute, il s'adresse aux militants jocistes qui ne vont habituellement à la Messe que le dimanche, mais ce n'est pas seulement à eux qu'il fera du bien : tous y sentiront leur vie concrète, dans les moindres détails, fondue dans la vie du Christ et de l'Eglise. Le plan est simple et clair : I. Prières... souvent admirables. — II. Propre des Messes des dimanches, des fêtes d'obligation et des Saints. — III. Liturgie des Sacrements. Tous ceux qui utiliseront ce missel seront poussés à transformer leur vie en une ardente prière. A répandre à profusion. L'ordinaire de la messe vient d'être édité en fascicule séparé.

BORDET, C., Abbé. — *Le foyer de la Charité, Notre Messe*, Paris, J. O. C., 12 avenue Sœur Rosalie, 1935, 15 × 12 cm., 38 p. Prix : 1,50 fr. fr.

Trois chapitres qui soulignent trois aspects de la Messe, et y découvrent chaque fois des richesses nouvelles et vivantes. Les idées, concrètes et réelles, sont accessibles à tous. A répandre pour faire mieux approfondir le mystère de la Messe.

BORDET, C., Abbé. — *Les Sacrements chrétiens*, 84 p. — *Notre-Dame de la Jeunesse Ouvrière*, 46 p., Paris, lib. J. O., 1938, 15 × 12 cm. Prix : 4 frs fr. — 2 frs fr.

Chefs-d'œuvre d'adaptation qui méritent la plus large diffusion dans tous les milieux jocistes.

CARDYN, J., Chan. — *La famille dans la vie Moderne*, 32 p. — *La vie morale des jeunes travailleurs au travail*, 48 p., Paris, lib. J. O., 12 av. Sœur Rosalie, 18 × 11 cm., Coll. « Réflexions Jocistes ». Prix : 3,50 frs fr.

La 1e brochure trace le sombre tableau de la situation faite à la Famille dans notre vie moderne : une restauration s'impose d'urgence dans tous les domaines. Bonne bibliographie à la fin. — La 2e ne se contente pas de constater le mal, elle expose les remèdes et l'action de la JOC dans l'œuvre de redressement moral des masses ouvrières. Excellente bibliographie.

Face au nouveau paganisme, Journées d'Aumôniers Jocistes, 19 juillet 1937, Paris, lib. J. O., 12, av. Sœur Rosalie, 18 × 12 cm., 95 p.

Les rapports de MM. Cardyn, Liagre, Tiberghien ont été réunis en cette brochure très instructive. A la lire, on sent renaître la joie et le courage de se dévouer à l'Action Catholique. Les interventions résumées à la fin ouvrent des perspectives sur nombre de problèmes concrets.

Fiançailles et Mariages Jocistes, Paris, lib. J. O. 12, av. Sœur Rosalie, 1937, 15 × 11 cm., 48 p. Prix : 2 frs fr.

Quel réconfort de parcourir ces pages qu'anime un souffle profondément chrétien ! Plus rien de profane dans la vie de nos fiancés et époux jocistes. Ils se préparent dans la prière et puisent lumière et force dans la liturgie si vivifiante de nos sacrements. Nous souhaitons une large diffusion à cet opuscule, car, avec lui, c'est la vraie conception chrétienne du mariage qui pénétrera dans les foyers, noyaux de la rénovation spirituelle du monde. Nous signalons spécialement la prière des jocistes fiancés et la messe de Mariage jociste à laquelle participent les camarades de section qui se répartissent le dialogue.

GLORIEUX, Chan. — *Le Christ et sa Religion*, Paris, lib. J. O., 12, av. Sœur Rosalie, 1937, 17 × 11 cm., 213 p. Prix : 6 frs fr.

Ce remarquable petit livre a le double avantage d'être rédigé par un théologien extrêmement averti et de s'adresser adéquatement à la catégorie de lecteurs avisés : des âmes de bonne volonté, sans culture poussée et désireuses d'orienter vers un but précis et vrai leur croyance confuse en Dieu. La personne de Jésus, magistralement présentée, montre la voie qu'est la vie chrétienne : savoir ce que Dieu veut, faire sa volonté, lutter avec le secours de la grâce, de l'Eglise, des sacrements et plus spécialement de la Sainte Messe. Exposé complet, lumineux, enrichissant.

GLORIEUX, Chan. — *Ars artium*, Paris, lib. J. O., 12, av. Sœur Rosalie, 1936, 17 × 11 cm., 175 p. Prix : 5,50 frs fr.

« Ces pages sont destinées aux aumôniers jocistes... Pourtant les aumôniers de tous les autres mouvements spécialisés ne s'y trouveront pas trop dépaysés, car les âmes des jeunes sont les mêmes partout et l'idéal chrétien est unique. » (préface) L'auteur expose d'abord, avec sa maîtrise habituelle, « les vraies données du problème » : former des chrétiens, chrétiens vrais — dans le monde — et jeunes. Viennent en second lieu les réponses : mortification, prière, état de grâce, apostolat. Aucun directeur d'âmes ne peut ignorer cet ouvrage marqué au coin de la riche expérience spirituelle de son auteur. Voir aussi le compte rendu publié dans le n° de mars p. 246.

GLORIEUX, Chan. — *Enfant de Dieu, Membre du Christ, Sois fier, Ouvrier*. Paris, lib. J. O. 12, av. Sœur Rosalie, Paris, 1937, 17 × 11 cm., 223 p. Prix : 6 frs fr.

Toutes les richesses du dogme catholique de l'adoption divine sont, ici, mises à la portée des jeunes ouvriers. Style alerte et concret ; présentation moderne ; exposé qui éclaire l'intelligence et enthousiasme le cœur : bref, une réussite parfaite qui fait souhaiter que cet ouvrage se répande bien au delà du monde ouvrier et pénètre dans nos milieux collégiens et même universitaires. Quiconque lira ces pages retirera grand fruit de ce vivifiant petit livre.

GODIN, Abbé. — *Scènes d'Evangile, préjocistes : Vie de Jésus*, Paris, lib. J. O., 12, av. Sœur Rosalie, 1936, 15 × 12 cm., ill. Prix : 2,50 frs fr.

Suite de récits, mis en scène et adaptés de l'Evangile, à l'usage des préjocistes. Style alerte et concret qui fera « vivre » l'Evangile aux

enfants. Le dialogue concret et la part active qu'ils devront prendre à ces scènes plairont énormément aux jeunes.. A recommander, et non seulement aux préjocistes.

b. Brochures diverses.

Comment lancer une section, Paris, lib. J. O., 12 av. Sœur Rosalie, 1938, 15 × 12 cm., 94 p. Prix : 4 frs fr.

Le guide du Pré-jociste, Paris, lib. J. O., 12, av. Sœur Rosalie, 1938, 15 × 11 cm., 32 p. — *Le guide du responsable pré-jociste,* Paris, lib. J. O., 12, av. Sœur Rosalie, 1938, 15 × 11 cm., 48 p. Prix : 2 frs fr.

La J. O. C. : 10 ans d'action jociste, Paris, lib. J. O., 12, av. Sœur Rosalie, 1936, 18 × 11 cm., 64 p. Prix : 3 frs fr.

Mon enquête, Paris, lib. J. O., 12, av. Sœur Rosalie, 1938, 15 × 11 cm., 56 p. Prix : 3,50 frs fr.

Petite brochure indiquant avec netteté les directives à suivre pour faire porter aux « enquêtes » de véritables fruits.

PIAT, F., O. F. M. — *L'âme d'un militant,* Paris, lib. J. O., 12, av. Sœur Rosalie, 1933, 18 × 12 cm., 64 p. Prix : 4 frs fr. — *Un militant jociste : André Jacques, 1913-1937,* 110 p. Prix : 5 frs fr.

Biographies vivantes qui montrent ce que la J.O.C. a su faire de simples ouvriers : de saints apôtres qui feront germer l'héroïsme chez leurs compagnons de travail et seront, pour les ouvriers, l'apologie la plus réelle du christianisme.

CHALEAUX, J., FAY, M.-H. et MOUNIER, L. — *La prolongation de la scolarité.* Le point de vue de la Jeunesse Ouvrière Chrétienne. Paris, lib. J. O., 12, av. Sœur Rosalie, 1937, 17 × 11 cm., 63 p. Prix : 3,50 frs fr.

DIETSCH, P. — *L'apprentissage,* Paris, lib. J. O., 12, av. Sœur Rosalie, s. d., 18 × 12 cm., 24 p. Prix : 3 frs fr.

Jeunesse forte, Paris, lib. J. O., 12, av. Sœur Rosalie, 18 × 11 cm., 160 p. Prix : 9 frs fr.

Premier volume d'un manuel des loisirs qui sera le plus complet en son genre. Illustrations et présentation parfaites. Traite successivement de : loisirs et santé personnelle, loisirs et famille, loisirs de santé en groupe (sport, route, camping, barques et canoës, jeux de quartier, de plein air, fêtes de jeux).

Joyeux. 10e éd., éd. Jocistes, Bruxelles, 13 × 11 cm., 48 p.

Recueil des chants jocistes les plus usuels.

Michel l'orphelin. — Paris lib. J. O., 12, av. Sœur Rosalie, 18 × 11 cm., 1938, 95 p. Prix : 3 frs fr.

Récit émouvant de l'odyssée d'un petit gamin. Les jeunes ouvriers

y retrouveront leurs expériences, et les autres y apprendront à connaître le milieu ouvrier.

La Pratique de l'Orientation, Paris, lib. J. O., 12, av. Sœur Rosalie, 18 × 12 cm., 63 p., ill. Prix : 3,50 frs fr.

Cette brochure expose les résultats d'une année de fonctionnement à l'Office d'orientation professionnelle de la J.O.C.

Totor et Cie. A la recherche d'un métier, Paris, lib. J. O., 12, av. Sœur Rosalie, 1938, 18 × 11 cm., 96 p. Prix : 4 frs fr.

Très bons conseils, sous forme de récit amusant pour ceux qui vont choisir un métier.

L. Van der Biest, S. I.

3. J.E.C.

Les Cadets de la J. E. C., programme, organisation, méthode, Paris, Spes, 18 × 12 cm., 207 p. Prix : 12 frs fr.

C'est la charte fondamentale du mouvement — jeune encore — des Cadets de la J.E.C. en France. — Comment préparer les jeunes de 11 à 14 ans à l'A.C. ? Une première moitié de l'ouvrage est consacrée à l'étude des principes et de quelques problèmes d'éducation. La seconde partie en montre des applications possibles par la « technique et les méthodes » propres au mouvement et adaptées à la mentalité des benjamins de l'enseignement moyen.

PICARD, L., MGR. — *Projections de la doctrine évangélique sur le plan temporel*, Louvain, éd. de la J. E. C., 52, rue Vital Decoster, 22 × 14 cm., 110 p.

Ce petit livre, a-t-on dit, ne veut pas épuiser les sujets dont il traite, mais indiquer des directives et montrer des chemins. Les directives sont claires et les chemins sûrs. Les simples jécistes, même rhétoriciens, trouveront peut-être cette lecture ardue ; mais, pour les dirigeants c'est un excellent guide.

B. Action Sociale.

BOIGELOT, R., S. I. — *L'Eglise et le Monde Moderne*, 2e édition. Tournai, Casterman, 1937, 19 × 12 cm., 268 p. Prix : 15 frs.

Voir le compte rendu dans notre numéro d'avril, p. 505. Au point de vue de l'enseignement, nous signalons que, dans plusieurs Rhétoriques, ce livre est devenu « liber textus », acquis par chaque élève, pour les cours de religion relatifs aux encycliques « sociales ».

DUPERRAY, J. — *La Question Sociale*, Paris, Spes, 1937, 19 × 12 cm., 285 p. Prix : 12 frs fr.

Exposé clair et précis de la doctrine sociale catholique, du libéralisme économique, du socialisme et du communisme, avec de nombreuses citations de textes d'Encycliques, lettres épiscopales, œuvres de sociologues et économistes.

J. M. Cardol, S. I.

V. FACE A LA VIE

A. Vocation.

MILLOT, Mgr. — *Le meilleur moment pour être prêtre,* Paris, Téqui, 1938, 19 × 12 cm., X-194 p. Prix : 12 frs fr.

Recueil de considérations sur la splendeur du sacerdoce et d'anecdotes mettant en lumière la sublimité du ministère du prêtre.

QUILLARD, C., C. SS. R. — *L'auréole du prêtre,* Paris, Lib. St. Paul, Proc. du Clergé, 1938, 19 × 12 cm., 160 p., ill. Prix : 6,50 frs fr.

Adaptation, pour les enfants, de l'ouvrage du même auteur : Beauté et Grandeur du Sacerdoce. Vingt chapitres, suivis, chacun, d'un récit intéressant, font ressortir d'une manière vive et attirante la dignité et les responsabilités du sacerdoce. Très bonne illustration.

B. Education de la Pureté et Préparation au Mariage.

HONORE, L., S. I., d'après Schilgen, H., S. I. — *Lui... et toi, jeune fille,* 3e éd. Paris, Tournai, Casterman, 1935, 19 × 12 cm., 270 p.

Le succès persistant de cet ouvrage, qui en est à sa 3e édition, témoigne suffisamment de sa valeur. Voir N.R.Th., 1934, p. 326.

LHERMITTE, A., SS. — *Contre l'Esclavage,* Tournai, Casterman, 1936, 16 × 10 cm., 99 p. Prix : 4 frs.

Ouvrage bien adapté aux jeunes gens. L'auteur parle franchement de cette matière délicate qu'est la pureté. La lecture de ce volume prémunira les faibles et pourra aider au redressement des découragés.

RIGAUX, M., S. J. — *L'équipement moral des jeunes. — Formation à la pureté,* Paris, Spec, 1937, 20 × 13 cm., 276 p. Prix : 18 frs fr.

Voir N.R.Th. 1938, p. 498.

UHL, L. — *Leçons catéchétiques sur le sizième commandement.* Voir Première Section II. Dogme et Morale, p. 866.

VLERICK, J., Abbé. — *Entretiens sur le Mariage.* Aux jeunes filles, Bruges, Beyaert, 1935, 18 × 12 cm., 123 p. Prix : 8,50 frs.

L'auteur s'attache surtout à fixer le sens chrétien du mariage, bénédiction de Dieu sur les époux. Très simple exposé. A conseiller spécialement aux ouvrières et dirigeantes d'œuvres féminines.

P. Bribosia, S. I.

Les Gérants : ETABLISSEMENTS CASTERMAN, S. A.
Administrateur-délégué : LOUIS CASTERMAN, TOURNAI.

Imprimé en Belgique. — *Printed in Belgium*